

**HISTOIRE**  
**DE**  
**TOM JONES.**  
**TOME TROISIEME.**

*the Queen*



HISTOIRE



DE TOMES

TOME TROISIEME

# HISTOIRE

DE

## TOM JONES,

OU

## L'ENFANT TROUVÉ;

*Traduction de l'Anglois*

DE M. FIELDING,

*Par M. DE LA PLACE,*

TOME TROISIEME.



*A LONDRES, & se trouve A PARIS,*  
Chez ROLLIN, FILS, Quai des Augustins.

---

M. DCC. LXX.

HISTOIRE

DE

TOMES,



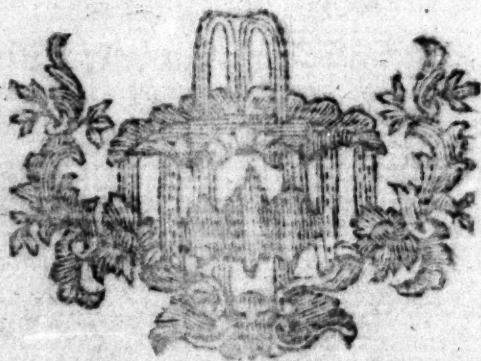
L'ÉPIQUE

Traduction de l'Anglais

DE M. FIELDING,

PAR M. DE LA PLACE,

TOME TROISIÈME.



A Londres, chez M. HOLLIN, Fils, Quai des Augustins.

---

M. DCC. LXX.



---

# T A B L E

## DES CHAPITRES

Du troisieme Volume.

---

### LIVRE TREIZIEME,

Contenant l'espace de douze jours.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

*E*xtrait d'invocation, page 1

#### CHAPITRE II.

Jones à Londres, 5

#### CHAPITRE III.

*Projet de Madame Fitz-Patrick. Sa visite à Lady Bellaſton,* 9

#### CHAPITRE IV.

*Viſites,* 14

#### CHAPITRE V.

*Aventures de Jones dans ſon nouvel Appa-  
tement,* 18

#### CHAPITRE VI.

*Evénemens du Déjeuné. Observations ſur  
l'Education des Filles,* 28

*Tome III.*

\*

## CHAPITRE VII.

Jones au Bal , 37

## CHAPITRE VIII.

Scene douloureuse , 47

## CHAPITRE IX.

Bien différent du précédent ; 55

## CHAPITRE X.

Qui , quoique court , peut être attendris-  
sant , 59

## CHAPITRE XI.

Surprise pour le Lecteur , 64

## CHAPITRE XII.

Conclusion du treizieme Livre , 76

## LIVRE QUATORZIEME,

Contenant deux jours

## CHAPITRE PREMIER.

**L**ettres & autres Matieres galantes , 81

## CHAPITRE II.

Matieres diverses , 91

## CHAPITRE III.

Qui plaira , à ce qu'on espere , aux Jeunes-  
gens de l'un & de l'autre sexe , 97

## CHAPITRE IV.

Histoire abrégée de Madame Miller ; 102



DES CHAPITRES.      ii)

CHAPITRE V.

*Scene intéressante,* 107

CHAPITRE VI.

*Entrevue de Mrs. Jones & Nightingale,* 113

CHAPITRE VII.

*Entrevue de M. Jones & du Pere de Monsieur Nightingale. Arrivée d'un nouveau Personnage,* 122

CHAPITRE VIII.

*Evénements surprenants,* 127

CHAPITRE IX.

*Conclusion de ce Livre,* 131

---

LIVRE QUINZIEME,

Dans lequel le progrès de l'Histoire n'est que d'environ deux jours.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Noir complot contre Sophie,* 133

CHAPITRE II.

*Suites du complot contre Sophie,* 139

CHAPITRE III.

*Que l'éloquence d'une Femme est quelquefois dangereuse,* 145

CHAPITRE IV.

*Fait pour intéresser & pour surprendre,* 149



## CHAPITRE V.

*Par quel moyen M. Western étoit parvenu  
à découvrir l'asyle de Sophie,* 160

## CHAPITRE VI.

*Nouvelles infortunes de Jones,* 168

## CHAPITRE VII.

*Court & moins tumultueux,* 175

## CHAPITRE VIII.

*Lettres galantes de différents genres,* 178

## CHAPITRE IX.

*Faits & Observations,* 189

## CHAPITRE X.

*Désintéressement de Jones,* 194

## CHAPITRE XI.

*Découverte faite par Partridge,* 189

Fin de la Table du Tome troisieme.



L'ENFANT TROUVÉ,  
O U  
HISTOIRE  
D E  
T O M J O N E S.

---

LIVRE TREIZIEME,  
*Contenant l'espace de douze jours.*

---

CHAPITRE PREMIER.

*Extrait d'Invocation.*



L'AUTEUR *Anglois*, effrayé de la nouvelle carrière dans laquelle il introduit ses Héros, fait ici une invocation générale, en style gravement comique, mais dont le Traducteur a désespéré de faire passer à son gré toutes les

*Tome III.*

A

2 L'ENFANT TROUVÉ ;  
graces dans notre Langue. Il laisse à des plumes plus exercées, & par conséquent plus hardies, l'honneur de tenter certaines entreprises qu'il reconnoît sincèrement être au-dessus de ses forces. Plus occupé de l'intérêt qu'inspirent *Jones* & son Amante, que des brillants détails dont leur Histoire est semée, il se flatte que les Lecteurs, affectés du même sentiment, lui pardonneront ce défaut d'exactitude, en faveur du plaisir de perdre moins souvent de vue des personnages que l'Auteur *Anglois* a rendu si dignes d'être aimés. Le Traducteur supprime donc la première partie de l'invocation, pour en crayonner, peut-être, hélas ! encore très-foiblement, la seconde.

O Génie ! s'écrie M. *Fielding*, ô toi, précieux don du Ciel ! toi dont le secours seul nous rend capables de lutter contre le cours vulgaire des choses d'ici-bas ; toi, qui fais germer ces divines semences que l'art meurt & conduit à la perfection, viens, accours, sois mon guide ! que ton flambeau m'éclaire, & me dirige à travers les détours obscurs & sinueux qui dérobent à l'œil mortel les sublimes opérations de la nature ! Hâte-toi de m'initier dans ses profonds mystères ; daigne me dévoiler ces ressorts imperceptibles aux profanes, & qui sont pourtant mouvoir l'Univers ! Enseigne-moi, ce qui





pour toi seul est aisé , à connoître l'homme mieux qu'il ne se connoît lui-même ! Ecarte ces nuages qui offusquent l'intelligence des Humains , qui leur font prostituer l'encens à l'artifice , & haïr des objets dignes à peine de leur mépris ! Arrache le voile de la sagesse à l'amour propre , de la libéralité à l'avarice , de la gloire à l'orgueil ! Et vous , que ce divin Génie inspira , échauffa de sa vive lumière , *Aristophane , Lucien , Cervantes , Rabelais , Moliere , Shakespear , Swit , & Marivaux* , accourez , venez remplir mes pages de vos vives & riantes faillies ! Que l'homme apprenne enfin à se contenter de rire des travers de ses semblables , & à connoître les siens propres.

Et toi , compagne presque toujours constante du vrai génie , aimable Humanité , fais passer dans mon cœur ce que tes sentiments ont de plus tendre ! Si tes deux plus chers favoris , *Allen & Lyttleton* , \* sont seuls dépositaires de tes trésors , implore-les pour moi ; dérobe-les , s'il le faut , en ma faveur ! Sans ce secours , tous mes tableaux seront sans vie. Ce n'est qu'avec ton aide qu'on peut peindre énergiquement la grandeur d'ame , l'amitié désintéressée , le véritable amour , la bonté du cœur , la vive gratitude , l'indulgente pitié.

---

(\*) C'est au dernier que M. *Fielding* a dédié cet Ouvrage.

4 L'ENFANT TROUVÉ,  
Je t'invoque, ô Science! car sans toi,

*L'ouvrage du Génie est toujours imparfait.*

Ne laisse point broncher ma plume. Souviens-toi, que fidele à ton culte, tu m'as vu dès l'âge le plus tendre essayer d'embellir tes Autels. Quitte un instant ces vastes & précieux amas de richesses, dont l'Antiquité t'éleva de si glorieux trophées, & songe combien je suis pauvre : l'heureux & savant *Warburton* \* est trop riche pour m'envier un peu de tes faveurs.

Viens enfin, utile Expérience, ame & boussole du commerce des hommes sages, bons, savants & polis! Toi, que tous les différents caracteres amusent, qui trouves également à t'instruire au lever d'un Ministre, & au souper de son dernier Commis; qui vois d'un œil également attentif les airs penchés d'une Duchesse dans son carrosse, & ceux d'une Marchande dans sa boutique; c'est par toi seule que les mœurs & les ridicules des hommes nous peuvent être bien connus: sans toi le Pédant reclus & sédentaire, quoique très-savant à certains égards, est presque toujours étranger dans son propre Pays!

Accourez donc, s'il est possible, en plus grand nombre encore: l'ouvrage que j'entre-

---

\* M. *Warburton* est célèbre dans la Littérature.

prends est difficile. Si vous êtes sourd à ma voix, je suis perdu ; mais si vous m'exaucez j'espere.

---

## CHAPITRE II.

### JONES à Londres.

C E ne fut que le lendemain de son arrivée dans cette grande Ville ; que *Jones*, qui s'étoit déjà épuisé en recherches vaines, fut conduit par un des Laquais du Pair d'*Irlande* à la porte de Madame *Fitz-Patrick*, où il apprit, par la femme-de-chambre, que *Sophie* en étoit partie depuis un quart-d'heure, mais qu'on ignoroit pour quel endroit. La même réponse lui fut faite de la part de Madame *Fitz-Patrick*, qui regardant *Jones* comme un Emissaire de Monsieur *Western*, étoit trop généreuse pour trahir sa Cousine.

Quoique notre Héros n'eût jamais vu Madame *Fitz-Patrick*, il avoit pourtant oui dire qu'une Cousine de *Sophie* avoit épousé un homme de ce nom. Il se souvint alors de l'histoire de ce mariage, qu'il avoit autrefois oui raconter, & fut d'autant plus surpris de la réponse qu'il avoit reçue de la part de cette Dame. Cette réflexion lui fit prendre



le parti de demander à parler à Madame *Fitz-Patrick* elle-même ; mais cet honneur lui fut positivement refusé.

*Jones*, quoiqu'élevé loin de la Cour, avoit pourtant plus d'éducation que bien des gens qui la fréquentent, & étoit incapable d'aucun mauvais procédé, sur tout envers les femmes. Lorsque le refus de la Dame lui fut notifié par la femme-de-chambre, notre Héros lui répondit que si le moment présent n'étoit pas convenable, il repasseroit l'après-midi, dans l'espérance que Madame *Fitz-Patrick* ne lui refuseroit pas l'honneur de la saluer. L'air de douceur & de politesse dont il assaisonna ce peu de mots, joint aux agréments de sa figure, firent assez d'impression sur la Sou-brette pour l'intéresser en faveur de *Jones*, & pour l'engager à prier sa Maîtresse de ne pas refuser sa porte à un aussi aimable Cavalier, s'il revenoit dans l'après-dînée.

*Jones* soupçonnoit fortement que *Sophie* étoit encore chez sa Cousine, mais que le ressentiment de ce qui s'étoit passé à l'Hôtellerie d'*Upton*, avoit motivé le refus qu'il venoit d'essuyer.

Après avoir dépêché *Partridge* pour lui chercher un logement un peu plus décent que celui où ils étoient descendus en arrivant, il se mit en sentinelle dans une allée vis-à-vis la porte de la maison qui lui receloit son

Amante. Notre Héros y resta constamment jusqu'au soir , & n'en vit sortir personne qu'un domestique. Il partit alors pour faire sa visite à Madame *Fitz-Patrick* , qui eut enfin la bonté de l'admettre.

Il est un certain air de noblesse naturelle que tout le pouvoir de l'ajustement ne peut ni donner , ni cacher ; & M. *Jones* , comme nous l'avons déjà remarqué , le possédoit au degré le plus éminent. Il fut par conséquent un peu moins mal reçu de la part de la Dame que son habillement ne sembloit le promettre : on le pria même de s'asseoir.

Le Lecteur est peu curieux sans doute de savoir toutes les particularités de cette conversation , dont notre Héros n'eut pas lieu d'être fort satisfait. Car , quoique Madame *Fitz-Patrick* n'eût pas tardé à voir un Amant dans *Jones* , ( en pareille matiere les femmes ont des yeux d'épervier ) elle pensoit pourtant qu'il n'eût pas été bien à elle de trahir son Amie , en faveur d'un Amant de cette espece. Elle croyoit en un mot parler à Monsieur *Bliffl* lui même , à cet Amant que détestoit *Sophie* ; & toutes les réponses qu'elle avoit adroitement tirées de *Jones* , concernant la famille de M. *Alworthy* , la confirmoient encore dans cette opinion. Elle se tint par conséquent sur ses gardes , évita ou refusa de donner aucun éclaircissement sur l'a-

8 L'ENFANT TROUVÉ;  
syle qu'avoit choisi *Sophie* , & n'accorda  
qu'à peine au pauvre *Jones* la permission de  
revenir la voir le lendemain.

Dès qu'il fut sorti , Madame *Fitz-Partrick*  
fit part de son soupçon , concernant M. *Blifil* ,  
à sa femme - de - chambre , qui lui répondit  
avec feu : Non , Madame , vous vous trompez ;  
il est trop bel homme , & trop aimable ,  
selon moi , pour qu'il se trouve une femme  
d'assez mauvais goût pour se sauver ainsi de  
lui. Je le prends , moi , pour M. *Jones* , &  
je le parierois.... M. *Jones* ! dit la Dame :  
quel est donc cet homme-là ?

Le Lecteur sait que *Sophie* , en racontant  
son histoire à sa Cousine , n'avoit pas dit un  
mot de lui ; mais Madame *Honora* n'avoit  
pas été si discrète avec sa consœur *Abigail* ,  
à qui elle avoit raconté toute l'histoire de *Jo-*  
*nes* , que celle-ci apprit alors à sa Maîtresse.

Madame *Fitz-Partrick* , après cette dé-  
couverte , revint aisément à l'avis de sa femme-  
de - chambre ; & trouva des charmes dans  
l'Amant aimé , qui ne l'avoient frappée que  
foiblement dans celui qu'elle croyoit haï. Tu  
as raison , *Betty* , lui dit elle , il a très-bonne  
mine ; & je ne m'étonne plus , suivant ce que  
tu me rapportes des discours , d'*Honora* , que  
tant de femmes ayent eu du goût pour lui.  
Je suis fâchée maintenant de ne lui avoir pas  
dit où étoit ma Cousine....



Cependant, s'il est aussi libertin qu'on te l'a dit, ce seroit pitié qu'elle le revît encore : ce seroit une fille perdue si elle épousoit un débauché, & , qui pis est, un gueux, sans le consentement de son Pere.... Non, s'il est tel qu'on te l'a dépeint, je ne puis vouloir tant de mal à *Sophie* ; j'ai trop éprouvé les infortunes de ces sortes de mariages.

L'arrivée de Mylord interrompit cette conversation. Et comme il ne se passa rien de nouveau ni d'extraordinaire dans cette visite, nous terminerons ici ce Chapitre.

---

### C H A P I T R E I I I.

*Projet de Madame FITZ-PATRICK.  
Sa visite à LADY BELLASTON.*

**M** Adame *Fitz-Patrick*, avant que de s'endormir, fut long-temps occupée de sa Cousine & de M. *Jones* : elle étoit réellement un peu offensée du peu de franchise de la première à son égard. En méditant sur tout ceci, il lui vint dans la tête qu'un moyen certain de se raccommoder elle-même avec M. *Western* & sa sœur, étoit d'empêcher que *Sophie* ne revît *Jones*, & de la remettre ; s'il étoit possible, entre les mains de son Pere.

Comme cette réconciliation faisoit le plus cher des vœux de cette Dame, l'espoir du succès lui parut si probable, qu'elle ne songea plus qu'aux moyens les plus propres à faire réussir son projet.

Si le Lecteur veut se souvenir que la connoissance de *Sophie* avec *My lady Bellaſton* s'étoit faite chez *Madame Western*, & que *Madame Fitz-Patrick* demeuroid alors chez elle avec *Sophie*, il n'aura pas besoin d'autres éclairciſſemens pour concevoir que *Madame Fitz-Patrick* étoit connue de *My lady Bellaſton*. D'ailleurs, elle étoit ſa parente, ainſi que *Sophie*, quoique dans un degré un peu éloigné.

Après très-mûre réflexion, *Madame Fitz-Patrick* ſe détermina donc à ſe lever le lendemain de grand matin, pour aller informer *My lady* de toute l'aventure, à l'inſçu de *Sophie*. Ce qu'elle connoiſſoit du caractère de cette prudente Dame, ennemie déclarée de toute paſſion romaneſque, & des mariages mal aſſortis, ne lui permettoit pas de douter qu'elle n'employât toute ſon autorité pour prévenir le malheur dont *Sophie* étoit menacée.

Cette réſolution fut non-ſeulement priſe, mais exécutée par *Madame Fitz-Patrick*, qui dès huit heures du matin fut introduite, ſous prétexte d'affaires importantes, au che-

vet de Mylady *Bellaſton* , à qui elle raconta tout ce qu'elle avoit appris de *Betty* , ſans oublier la viſite qu'elle avoit reçue la veille de la part de *Tom Jones*.

Lady *Bellaſton* , levant alors nonchalamment la tête , lui répondit en ſouriant Madame a donc vu cet homme ſi redoutable ?... Eh bien , ſa figure eſt - elle auſſi frappante qu'on a voulu me le perſuader ? *Etoff* ne ceſſe de m'en étourdir depuis hier , & je l'en crois preſque amoureuse ſur la ſeule réputation du perſonnage.

Pour prévenir la ſurpriſe du Lecteur , il ſaura que Mademoiſelle *Etoff* avoit l'honneur d'habiller & de déſhabiller Mylady : que cette fille avoit eu de très-amples informations dans l'Hôtel même concernant M. *Jones* , & qu'elle en avoit entretenu ſa Maîtreſſe pendant une heure entière , en la mettant au lit.

Le portrait que Mademoiſelle *Etoff* avoit fait de notre Héros, d'après le rapport de Madame *Honora* , avoit paru digne d'attention : ce que Madame *Fitz-Patrick* y ajoutoit encore , en exagérant autant la bonne mine de *Jones* , qu'elle rabaiſſoit ſa naiſſance & ſa fortune , acheva d'exciter la curioſité de Mylady.

Lorſqu'elle crut avoir ſuffiſamment interrogé Madame *Fitz-Partrick* : en vérité , lui dit-elle d'un ton grave & réfléchi , tout ceci me paroît d'une très grande conſéquence !



12 L'ENFANT TROUVÉ,

Rien n'est certainement plus louable que votre procédé ; & je serai charmée de concourir avec vous pour empêcher la ruine certaine d'une jeune personne aussi digne de mon amitié que de mon estime.

Madame ne seroit-elle pas d'avis , dit Madame *Fitz-Patrick* avec vivacité , d'écrire dès aujourd'hui à mon oncle *Western* , pour l'informer que sa fille est ici ?

*Lady Bellaſton* , après avoir rêvé un instant , répondit d'un air affectueux : pourquoi cela ? Non , je n'en vois pas la nécessité. La *Western* m'a dépeint son frere comme une si cruelle brute , que je ferois conscience de remettre en son pouvoir toute femme qui a eu le bonheur de s'en affranchir. Ce monstre , à ce que l'on m'a dit , en a si mal agi avec son épouse même !.... Oh , je fais de ses nouvelles ! c'est un de ces brutaux qui s'imaginent avoir droit de tyranniser notre sexe ; je plains & je protege toutes celles qui ont le malheur de tomber en pareilles mains..... Il ne s'agit maintenant , chere Cousine , que d'empêcher *Sophie* de voir ce faquin-là , jusqu'à ce que la bonne compagnie qu'elle verra ici , donne à ses idées un tour plus noble & plus digne de sa naissance.

Mais Madame, s'il découvre qu'elle est chez vous , repartit l'autre , il est homme à tout tenter pour se rapprocher d'elle.

Mais Madame, repliqua Mylady, il est impossible qu'il soit admis chez moi.... Il est vrai pourtant qu'il pourroit se procurer quelque intelligence dans l'Hôtel, & peut-être s'y cacher sous quelque déguisement... Pour prévenir de semblables desseins, je voudrois le connoître. Ne pourroit-on pas le voir ? Il m'a menacé d'une seconde visite pour cette après-dinée, répondit Madame *Fitz-Patrick*.... A quelle heure comptez-vous qu'il vienne ? interrompit Mylady. Entre six & sept, lui dit l'autre.

Cela suffit, repliqua Lady *Bellafton* ; je ferai en sorte d'avoir diné pour cette heure-là, & je me rendrai chez vous : il est absolument nécessaire que je connoisse un homme si terrible. Comptez sur moi, Madame, & recevez mes sinceres remerciements des soins que vous prenez pour conserver l'honneur d'une Maison dont vous êtes si digne d'être née.

Madame *Fitz-Patrick*, très-contente de la réception de Mylady, revint chez elle, sans avoir été vue par *Sophie*, ni par *Honora*, & se mit en état d'attendre ses visites.



## CHAPITRE IV.

*Visites.*

**M**onsieur *Jones* s'étoit promené sans quitter de l'œil certaine porte tout le jour, qui, quoique l'un des plus courts, lui parut cependant l'un des plus longs de l'année. L'horloge ayant enfin frappé cinq heures, il retourna chez Madame *Fitz-Patrick*, où, malgré l'indécence de s'être présenté chez une Femme de condition avant six heures, il fut pourtant reçu poliment, quoiqu'elle persistât toujours dans sa prétendue ignorance sur ce qui concernoit *Sophie*.

Notre Héros, dans le cours de la conversation, fit connoître qu'il n'ignoroit pas que Madame *Fitz-Patrick* étoit consine de *Sophie*, sur quoi cette Dame saisit l'occasion de lui porter cette attaque : puisque Monsieur sait que Mademoiselle *Western* est ma parente, il ne trouvera sans doute pas mauvais que je m'informe des affaires qu'il prétend avoir avec elle.

*Jones*, interdit de la question, hésita quelques moments ; il répondit enfin qu'il étoit dépositaire d'une somme d'argent considérable, & qu'il désiroit lui remettre en main pro-



pre. Il produisit alors le porte-feuille , & informa Madame *Fitz-Partrick* de l'aventure qui l'en avoit rendu possesseur.

Cette histoire étoit à peine finie , qu'un bruit violent & soudain fit trembler toute la maison.

La description de cette espece de bruit seroit superflue pour ceux dont les oreilles y sont faites , & plus inutile encore pour ceux qui n'en ont aucune idée. Bref , un Laquais frappa enfin , ou plutôt tonna à la porte.

Notre Héros , qui n'avoit jamais rien entendu de semblable , marqua d'abord quelque surprise. Madame *Fitz-Partrick* lui dit d'un air tranquille , que puisqu'il arrivoit compagnie , il n'étoit pas possible qu'elle lui répondit maintenant ; mais que s'il lui plaisoit de rester jusqu'à ce que ce monde fût sorti , peut-être auroit-elle alors quelques mots à lui dire.

En cet instant la porte de la chambre s'ouvrit à deux battants , un énorme panier se présenta de côté , & Lady *Bellaston* parut , qui après une profonde révérence à Madame *Fitz-Partrick* , & une autre tout aussi profonde à M. *Jones* , fut conduite au haut bout de l'appartement.

Nous remarquons ces minuties en faveur des Bourgeoises rengorgées , & des Campagnardes de nos amies , qui se croiroient dés-

16 L'ENFANT TROUVÉ,  
honorées en s'inclinant tant soit peu pour un  
homme.

Nos Dames n'étoient pas encore bien établies dans leurs fauteils , lorsque l'arrivée du Pair d'*Irlande* déranger tout , & fit recommencer un nouveau cérémonial.

Tout ceci coulé , la conversation devint ( comme l'on dit ) extrêmement brillante. Cependant , comme elle n'a aucun trait à l'intérêt principal de notre Histoire , & que les conversations les plus vives sont souvent plates par écrit , épargnons nous la peine de la raconter. Disons seulement que notre ami *Jones* , dans cette scène élégante , étoit un peu plus Spectateur qu'Acteur ; car quoique les Dames , avant l'arrivée de Mylord , lui eussent quelquefois adressé la parole , l'aspect de ce Seigneur avoit tout-à-coup tellement réuni & fixé tout leur attention , que notre pauvre Héros auroit pu passer pour nul dans cette assemblée , si l'illustre Pair , & les Dames à son exemple , n'eussent laissé tomber de temps en temps sur lui quelques coups d'œil étonnés ou distraits.

La Compagnie étoit déjà depuis si longtemps chez Madame *Fitz - Patrick* , que cette Dame , imaginant enfin que chacun avoit dessein de rester après les autres , prit le parti de se défaire d'abord de *Jones* , comme de celui avec qui elle croyoit pouvoir agir  
avec

avec moins de cérémonie. Un moment de silence lui fournit l'occasion de lui adresser la parole : Monsieur lui dit-elle , a peut-être des affaires, & je ne prévois pas que je puisse lui répondre aujourd'hui sur celle qui me procure sa visite. S'il lui plaisoit de laisser ici son adresse , je pourrois le faire avertir demain....

*Jones* n'avoit d'autre éducation que la naturelle : au - lieu de donner en sortant son adresse à un domestique , il la détailla tout bonnement à la Dame , & , après beaucoup de révérences , prit congé de la compagnie.

Il ne fut pas sitôt sorti , que les grands Personnages qui paroissoient ne l'avoir point apperçu , s'étendirent beaucoup sur son chapitre. Mais si le Lecteur nous a pardonné la suppression du plus brillant des premiers propos de ce cercle , il voudra bien sans doute excuser encore notre silence sur ceux-ci. Il paroît pourtant utile , pour le bien de cette Histoire , de ne pas supprimer la sortie de *Milady Bellafton* , qui s'étant levée quelques instans après le départ de *Jones* , dit en embrassant *Madame Fitz-Patrick* : je suis maintenant tranquille sur le compte de ma cousine *Sophie* , je ne vois rien à craindre pour elle de la part de ce drôle-là.



## CHAPITRE V.

*Aventure de JONES dans son nouvel  
Appartement.*

**L**E lendemain matin , dès que notre Héros crut qu'il pouvoit être jour chez Madame *Fitz-Partrick* , il se présenta à sa porte ; mais on lui dit qu'elle étoit déjà sortie.

Cette réponse surprit d'autant plus *Jones* , qu'il s'étoit promené en long & en large dans le quartier depuis le point du jour , sans avoir vu sortir personne de cette maison. Il fallut pourtant se contenter de cette réponse , non-seulement pour le présent , mais pour cinq autres visites qu'il fit à cette Dame dans le courant de la journée. Agissons franchement avec le Lecteur ; disons-lui , tout d'un coup , que le Pair d'*Irlande* , Protecteur déclaré des Dames , & toujours jaloux de leur réputation , avoit conseillé , & même exigé , que la porte fût fermée à l'avenir à un homme qu'il regardoit , du haut de sa grandeur , à peu près comme un polisson.

Nous avons déjà dit que *Jones* avoit chargé *Partridge* de lui chercher un autre logement ; c'est de quoi nous allons entretenir le Lecteur.

Notre Héros avoit souvent oui parler à M. *Alworthy*, d'une très-honnête femme, chez laquelle il avoit coutume de loger lorsqu'il alloit à *Londres*. Cette femme, qui demouroit dans *Bond-Street*, l'un des plus beaux quartiers de la Ville, étoit veuve d'un Ministre, qui, en mourant, l'avoit laissée propriétaire de deux filles, & de beaucoup de Sermons manuscrits.

De ces deux filles, *Nancy*, l'ainée, étoit âgée d'environ dix-sept ans; & *Betty*, la cadette, en avoit à peine dix.

C'est là que *Jones* avoit envoyé *Partridge*, qui lui avoit arrêté une chambre au second étage, & une pour lui-même un peu plus haut.

Le premier étoit occupé par un de ces jeunes-gens, qui, dans le dernier siècle, étoient connus par la Ville sous le titre de gens d'esprit & de plaisir: & cette dénomination n'étoit pas trop impropre; car si les hommes tirent leurs qualifications des différents métiers ou professions auxquels ils s'occupent, ceux-ci n'en ayant d'autre que de rechercher le plaisir, étoient parfaitement bien nommés. Les Spectacles, les Caffés, & les Tavernes étoient leurs rendez-vous ordinaires: le bon goût & la gayeté occupoient leur loisir, & l'amour leurs moments les plus sérieux. Les muses & le vin concouroient à la fois à allumer dans leur sein les plus brillantes flam-

20 L'ENFANT TROUVÉ,  
mes : non contents d'admirer les charmes  
d'une Maîtresse , ils favoient la rendre céle-  
bre ; & presque tous étoient bons juges , non-  
seulement de leurs propres ouvrages , mais  
encore de ceux d'autrui.

Tels étoient ceux que nos Pères appelloient  
gens d'esprit & de plaisir. Mais je demande si  
ce titre peut être aussi proprement appliqué  
aux jeunes gens d'aujourd'hui , qui cherchent à  
se distinguer dans le monde ? car l'esprit n'est  
certainement pas de leur ressort , ils n'ont rien  
à démêler avec lui. Rendons-leur pourtant jus-  
tice : ils ont monté un degré plus haut que leurs  
prédécesseurs, on peut même les appeller gens  
de sagesse & de vertu. ( Ne vous trompez pour-  
tant pas dans l'acception de ce dernier mot. )

Ainsi , tandis que les Jeunes-gens , dont  
nous avons parlé d'abord , passaient leur temps  
à boire à la santé de leurs Maîtresses , à faire  
des sonnets à leur louange , à juger d'une Piece  
de Théâtre , ou à prononcer sur une Poëme au  
Caffé de *Will & de Button* , ceux d'aujourd'hui ,  
par toute sorte de moyens , cherchent  
à s'assurer les suffrages de certaines Commu-  
nautés , méditent des harangues pour la cham-  
bre des Communes , ou plutôt pour le *Ma-  
gazin*. \* Mais la science du jeu est celle de

---

\* *London Magazine* C'est un Ouvrage Périodique qui  
paraît tous les mois.



toutes qui exerce le plus leur génie; c'est leur étude la plus sérieuse, tandis qu'un cercle de Connoisseurs en Peinture, en Musique, & en Sculpture, remplit les heures destinées à leur amusement. Ajoutons-y pourtant des Professeurs de Philosophie prétendue naturelle, toujours planant dans les espaces imaginaires, & ne connoissant rien de la nature que ses monstres & ses imperfections.

Lorsque *Jones* eut passé la journée à attendre en vain Madame *Fitz-Patrick*, il revint très-affligé à son appartement. Au milieu des tristes réflexions qu'il faisoit seul sur son malheur, un grand bruit se fit entendre dans l'appartement d'en-bas. L'instant après il distingua la voix d'une femme, qui le prioit au nom du Ciel de descendre au plutôt, s'il vouloit prévenir un assassinat. *Jones* n'avoit jamais pensé deux fois pour voler au secours des opprimés : il franchit les escaliers comme un éclair; & arrivant à la porte de la salle à manger d'où partoît le bruit, il voit le Jeune homme dont nous avons déjà parlé, & qui logeoit au-dessous de lui, collé contre le mur par son propre Domestique. Il voit en même-temps une jeune fille effrayée, qui se tordant les bras à côté d'eux, crioit au meurtre, en se désespérant. Il est vrai que le pauvre Gentilhomme alloit être étouffé, si *Jones* n'étoit venu fort à propos le délivrer des mains de son ennemi.

Quoique le Domestique eût reçu nombre de coups, tant de pieds que de poings, de la part du jeune Gentilhomme, qui avoit beaucoup plus d'esprit que de force, le coquin s'étoit fait une espece de scrupule de frapper son Maître, & se contentoit de l'étrangler tranquillement. Mais il n'eut pas tant de respect pour *Jones*. Il ne se sentit pas plutôt mené un peu plus durement par ce nouvel adversaire, que se retournant tout-à-coup, & tombant sur notre Héros, il lui planta dans le ventre un de ces vigoureux coups de poing, que les Spectateurs de l'Amphitéatre de *Broughton* voyent donner avec tant de plaisir, mais qui en font si peu aux combattants qui les reçoivent.

Le fier & robuste *Jones* n'eut pas sitôt reçu cette politesse, qu'il s'empressa de la rendre au double. Delà s'ensuivit un combat, terrible à la vérité, mais qui ne dura pas longtemps: le Laquais n'étoit pas plus capable de lutter contre *Jones*, que le Maître ne l'avoit été l'instant auparavant de se défendre contre le Domestique.

Ainsi la fortune, suivant sa coutume ordinaire, changea tout-à-coup la face des choses: le premier vainqueur gisoit par terre, presque sans sentiment; & le Gentilhomme vaincu en avoit assez recouvré, pour remercier M. *Jones* de l'avoir secouru si à propos.

Notre Héros reçut aussi les remerciements les plus vifs & les plus sinceres de la part de la jeune personne spectatrice de la scene , & qui n'étoit autre que *Miss Nancy* , la fille aînée de la maison.

Le Laquais ayant enfin recouvré ses jambes, s'adressa à *Jones* , en branlant la tête , & en le regardant d'un air aussi étonné que respectueux: Je n'aurai plus rien à démêler avec vous ; ( s'écria-t il en jurant à l'*Angloise* ) vous avez payé de votre personne à l'amphithéâtre , ou je suis diablement trompé. Plus de guerre avec vous , Monsieur , vous êtes un trop rude joueur pour moi.

Il est vrai que ce soupçon étoit assez pardonnable. *Jones* étoit à la fois & si agile & si robuste , qu'il étoit peut-être en état de présenter le cartel aux plus fameux champions à coups de poings , & de terrasser à son aise tous les Héros emmistoufflés \* de l'illustre Ecole de *Broughton*.

---

\* De crainte que cette épithete n'embarrasse la Postérité , nous croyons à propos de l'expliquer , par un Avertissement qui fut publié à *Londres* , le premier Février 1747.

N. B. M. *Broughton* , si on veut l'aider convenablement dans son entreprise , offre d'ouvrir une Académie dans sa maison , au *Marché au Foin* , pour l'instruction des personnes qui voudront être initiées dans la science de se bien battre à coups de poings. On y enseignera la Thé-



Le jeune homme , qui s'appelloit *Nightingale* , ne voulut absolument pas permettre à son libérateur de sortir , sans avoir bu une bouteille de vin avec lui. *Jones* y consentit , plus par complaisance que par inclination : la tristesse & le trouble de son ame le rendoit alors peu sensible au plaisir , & moins propre encore à la conversation. *Miss Nancy* , la seule femelle qui fût alors dans la maison , sa mere & sa sœur étant à la Comédie , consentit aussi à leur tenir compagnie. Les verres & la bouteille sur la table , *M. Ninghtingale* apprit à *Jones* le sujet de sa querelle avec son Laquais , qu'il venoit de chasser.

Je me flatte , Monsieur , lui dit-il , que vous n'induisez pas de cette aventure , que je sois dans l'habitude de battre mes gens : c'est en vérité la premiere fois que je m'en avise ; mais j'en avois déjà tant pardonné à ce coquin,

---

rie & la pratique de cet Art vraiment *Anglois* ; les différentes touches , blessures , attitudes usitées dans cette espece de combat , y seront expliquées à fond , & disertement démontrées. Et pour que les personnes de distinction ne soient point détournées d'entrer dans ce Cours de Leçons utiles , on aura attention de les leur donner avec toute l'indulgence & la circonspection que peuvent exiger la force & le tempérament de l'Ecolier. On leur fournira pour cet effet des *Muffles* postiches , qui les préserveront d'avoir les yeux pochés , les joues meurtries , & le nez cassé.

coquin , que ma patience étoit à bout ; & j'espere que vous me trouverez excusable. Le hasard m'ayant fait rentrer aujourd'hui beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire , jugez de ma surprise , en trouvant quatre grands Gentilshommes *Servants* , jouant aux cartes autour de mon feu.... & mon *Hoyle* , \* Monsieur ,.... mon beau *Hoyle* , qui m'a coûté une guinée , tout ouvert sur la table , & tout taché par ces gredins dans le plus bel endroit du Livre. Ce spectacle , vous l'avouerez , n'étoit pas plaisant pour moi. Je me suis pourtant retenu jusqu'au départ de l'honnête compagnie ; alors j'ai un peu chapitré mon homme , qui , au lieu de m'appaiser en convenant de son impertinence , m'a dit fort gravement , que les domestiques étant hommes , devoient ainsi que les autres avoir leurs moments de récréation ; qu'il étoit fâché de l'accident arrivé à mon Livre , mais que plusieurs de ses amis en avoient acheté d'aussi beaux pour un schelling , † & que j'étois maître de lui en rabattre ce prix sur ses gages. Je me suis emporté

---

\* Le Livre d'*Hoyle* est un Traité du jeu de Cartes , appelé *Whisk* , le plus pratiqué des *Anglois*. Ce Livre , dans la nouveauté , se vendoit une guinée ; on l'auroit aujourd'hui pour vingt-quatre sols.

† Le schelling revient à peu près à notre pièce de 24 sols.

alors;... il est devenu furieux,... bref, il a interprété mon retour à la maison, plutôt que de coutume;... il a fait certaines réflexions,... il a nommée certaine jeune Demoiselle : de façon que je me suis oublié moi-même, & que je l'aurois volontiers assommé de tout mon cœur.

Cette relation étoit à peine finie, lorsque la mere & la sœur de *Nancy* rentrèrent. Tous passerent gayement la soirée ensemble, & *Jones* fut assez maître de lui-même pour contribuer au plaisir de la compagnie. Il est vrai que la moitié de sa vivacité naturelle, jointe à la douceur de son caractère, suffisoit pour en faire un très-aimable convive : aussi plut-il tant à toute la table, que *M. Nightingale* lui demanda son amitié, que Mademoiselle *Nancy* lui fit des politesses ; & que la Veuve, enchantée de son nouveau locataire, l'invita avec l'autre à déjeuner le lendemain.

*Jones* de son côté, étoit aussi fort content d'eux. Mademoiselle *Nancy*, quoique très-petite, étoit extrêmement jolie ; & la Veuve avoit tous les charmes que peut avoir une femme qui vise à la cinquantaine. Née sans malice, elle étoit toujours gaye ; ne pensant, ne parlant jamais mal de personne, & n'en ayant jamais souhaité à ses plus grands ennemis ; cherchant à plaire à tout le monde, elle y étoit parvenue, parce que ce desir, natu-



rel en elle, étoit exempt d'affectation; amie chaude & fidelle, quoique peu riche, sa parole valoit un contrat. Elle avoit été digne épouse, elle étoit bonne & tendre mere.

Il n'en est point de notre Histoire comme de ces Papiers publics, où l'on nous peint les caracteres de gens que l'on n'a jamais vus, & dont on n'entendra plus parler : ainsi le Lecteur peut conclure que cette bonne femme reparoîtra sur la scene, pour y faire un rôle de quelqu'importance.

*Jones* avoit aussi conçu d'assez bons sentimens pour *M. Nightingale*, chez qui il avoit apperçu du bon sens, quoiqu'un peu frelaté par quelques nuances des ridicules à la mode.

Ce qui le rendoit plus cher aux yeux de notre Héros, étoient les sentimens d'humanité & de grandeur d'ame que ce jeune homme laissoit échapper en toute occasion, & particulièrement ceux du plus grand désintéressement en fait d'affaires amoureuses. Son langage sur cette matiere, étoit celui d'un Berger de l'ancienne *Arcadie*, & paroissoit assez surprenant dans la bouche d'un jeune Cavalier moderne; mais il n'étoit tel que par imitation, & la nature l'avoit formé pour jouer un rôle bien plus estimable.

## CHAPITRE VI.

*Événement du Dérèglé. Observations sur l'Education des Filles.*

**L**A même compagnie se rassembla le lendemain matin avec les mêmes sentiments que chacun avoit conçus l'un pour l'autre en se séparant la veille. Mais le pauvre *Jones* étoit extrêmement affligé. *Partridge*, qu'il avoit envoyé dès le matin chez Madame *Fitz-Patrick*, l'avoit trouvée délogée, sans avoir pu apprendre en quel quartier elle avoit établi sa demeure. La peine que *Jones* avoit ressenti au récit de cette nouvelle, étoit si vivement peinte sur son visage, qu'il auroit en vain prétendue la cacher.

La conversation roula, comme précédemment, sur l'amour ; & M. *Nightingale* se répandit encore sur ce sujet en sentiments tendres, généreux, & désintéressés. Madame *Miller* (car c'est ainsi que s'appelloit la Maîtresse de la maison) les approuvoit beaucoup ; mais lorsqu'il s'adressa à *Nancy*, pour savoir ce qu'elle en pensoit : je crois, dit-elle, que celui de la compagnie qui a le moins parlé sur cette passion, est peut-être celui qui ressent le plus vivement ses effets.

Ce compliment étoit si probablement adressé à *Jones*, que nous eussions été fâchés de le laisser tomber sans y faire attention. Notre Héros, en y faisant une réponse très-polie, fit pourtant entendre délicatement à la Demoiselle, que son propre silence sur la même matiere pouvoit faire naître d'elle un semblable soupçon. Il est vrai qu'elle avoit peu parlé la veille ; & encore moins ce jour-là

Je suis charmée, dit Madame *Miller*, que Monsieur ait fait cette remarque, & je suis presque de son opinion. Qu'avez-vous donc, mon Enfant ? je ne vous vis jamais si morne. Qu'est donc devenue votre gayeté ?... Croiriez-vous, Monsieur, que je ne l'appelle ordinairement que ma petite jaseuse ? Elle n'a pas parlé vingt fois depuis huit jours.

La conversation fut ici interrompue par l'arrivée d'une servante, qui apportoit un gros paquet à l'adresse de M. *Jones*. Un Domestique venoit, dit-elle, de le lui remettre, & étoit disparu sur le champ, en disant qu'il n'exigeoit point de réponse.

*Jones*, surpris de l'aventure, dit que c'étoit sans doute une méprise ; mais la servante persistant à soutenir qu'elle étoit certaine du nom qu'on lui avoit dit, toutes les femmes furent d'avis d'ouvrir le paquet, dans lequel on trouva un domino, un masque, & un Billet de Bal.



30 L'ENFANT TROUVÉ,

*Jones* alors soutint encore plus fortement qu'auparavant que l'on s'étoit trompé ; & la compagnie ne favoit plus qu'en dire , à l'exception de M. *Nightingale* , qui prétendoit qu'il s'agissoit ici d'un rendez-vous , & d'une bonne fortune pour M. *Jones* , lorsque Mademoiselle *Nancy* ayant secoué le domino , en fit tomber une carte , sur laquelle on lut ces mots :

*A Monsieur JONES.*

*C'est la Reine des Fées qui t'envoie ce déguisement. Rends-toi digne de ses bontés , en obéissant à ces ordres.*

Tout fut alors de l'avis de M. *Nightingale* , & *Jones* lui-même se vit presque forcé de s'y rendre. Sûr de n'être connu dans *London* que de Madame *Fitz-Patrick* , il se flatta que tout ceci venoit de sa part , & qu'il seroit peut-être assez heureux pour revoir enfin sa *Sophie*. Ce raisonnement n'étoit pas trop bien fondé ; mais les Amants se flattent toujours , & souvent même sur des apparences encore plus chimériques. *Jones* étoit vif, il se livra tout entier à cet espoir , & reprit toute sa bonne humeur.

M. *Nightingale* se chargea de le conduire au Bal ; il offrit même des Billets à Miss *Nancy* & à sa Mere , mais ils ne furent point accep-

tés. Ce n'est pas, cette dit bonne femme, que je croye le mal que certaines personnes trouvent dans ce qu'on appelle Mascarades; je pense seulement que ces sortes de plaisirs vifs & éclatants ne conviennent qu'aux gens riches ou d'un certain rang, & non pas aux jeunes filles destinées à gagner leur vie, & à épouser tout au plus un Artisan... Un Artisan ! s'écria *Nightingale*, c'est estimer bien peu votre *Nancy*. Et moi, je la crois digne de prétendre à tout ce qu'il y a de plus illustre & de plus grand sur la terre. . . . Et, de grace, M. *Nightingale*, répondit la Mere, ne lui remplissez pas la tête de pareilles visions !... Je crois pourtant, ajouta-t-elle en fouriant, que si elle étoit née assez heureuse pour trouver un mari qui pensât aussi généreusement que vous, elle seroit trop reconnoissante pour se livrer à des plaisirs de cette espece. Les femmes dont la fortune a beaucoup ajouté à celle de leur époux, peuvent avoir quelque droit de satisfaire leurs fantaisies ; c'est en quelque façon leur propre bien qu'elles dépensent : elles abusent même trop souvent de ce prétexte. Et c'est à propos de cela qu'un Gentilhomme de ma connoissance me disoit, il y a quelques jours, qu'un homme qui prend une femme pauvre, fait souvent un meilleur marché que celui qui en prend une riche.... Mais que mes filles épou-

32 L'ENFANT TROUVÉ,  
sent qui elles voudront , je tâcherai de faire  
ensorte que leurs époux soient contents d'el-  
les.... Ne parlons donc plus de Mascara-  
de , je vous en prie ; *Nancy* pense sûrement  
trop bien pour avoir envie d'y aller. Elle se  
souvient sans doute que lorsque vous l'y me-  
nâtes l'année dernière , ce spectacle lui avoit  
tellement tourné la tête , qu'elle fut plus  
d'un mois à revenir à elle-même & à son ai-  
guille.

Quoiqu'un petit soupir , qui échappa alors  
à *Nancy* , semblât prouver que le sentiment  
de sa Mere n'étoit pas trop de son goût , elle  
n'osa pourtant pas le combattre. Car la bonne  
femme , avec toute la tendresse d'une Mere ,  
en avoit conservé toute l'autorité ; & comme  
sa complaisance pour ses filles n'étoit jamais  
limitée que par la crainte de ce qui pouvoit  
nuire à leur santé , ou à leur futur bien-être ,  
elle ne souffroit pas que ses ordres , fondés sur  
de pareils motifs , fussent sujets à désobéissance  
ou à contestation. *M. Nightingale* même ,  
qui depuis deux ans logeoit dans la maison ,  
connoissoit si bien là-dessus le caractère de la  
Maman , qu'il n'osa repliquer à son refus.

*M. Nightingale* , dont l'amitié pour *Jones*  
augmentoit à chaque instant , vouloit ab-  
solument l'emmener dîner au cabaret , où il  
offroit de lui faire faire connoissance avec plu-  
sieurs de ses meilleurs amis. Notre Héros s'en



excusa, sous prétexte que ses habits n'étoient point encore arrivés.

A dire le vrai, *Jones* étoit alors dans une situation singulière, mais où tombent pourtant quelquefois des Jeunes-gens d'un plus haut rang que lui : il n'avoit pas un sou dans sa poche. Situation jadis plus en crédit parmi les anciens Philosophes, qu'elle ne l'est aujourd'hui parmi les Sages de la rue des *Lombards* & du Café de *White*.

Tout amoureux qu'étoit notre Héros, tout transporté qu'il étoit de l'espérance de voir sa *Sophie* le soir même, il sentit pourtant, dans le courant de la journée, que quelque nourriture un peu plus solide ne lui feroit pas mal. *Partridge* fit aisément cette découverte, & en prit occasion de lâcher quelques propos détournés concernant le Billet de Banque. Il eut même assez de courage, en s'apercevant qu'on l'écoutoit sans daigner lui répondre, pour hasarder encore quelques conseils mesurés touchant la pressante nécessité de retourner chez M. *Alworthy*.

O *Partridge* ! s'écria *Jones*, tu ne peux voir ma fortune dans un point de vue plus désespéré que je ne la vois moi-même ; & je commence à me repentir avec douleur d'avoir souffert que tu quittasses ton établissement, pour suivre un malheureux tel que moi. Quitte-moi, mon ami ; va, retourne

dans ta maison : c'est moi qui t'en conjure. Je t'ai causé de la dépense , tu as même souffert pour moi ; plutôt au Ciel que je fusse en état de te récompenser à mon gré ! en attendant que je le puisse , prends le portemanteau que nous avons laissé chez toi , vends tout à ton profit , je te le donne , en attendant ( mais ai-je lieu de l'espérer ? ) que je puisse mieux faire.

Ces mots furent prononcés d'un ton si vrai & si pathétique , que *Partridge* , qui , parmi ses défauts n'avoit pas celui d'avoir le cœur insensible , fondit tout-à-coup en larmes. Après avoir juré qu'il ne quitteroit jamais son Maître , sur tout dans l'adversité ; il recommença les instances les plus pressantes , pour l'engager à retourner dans le Comté de *Somerset*. Au nom du Ciel , Monsieur , lui dit-il , daignez seulement jeter un coup d'œil sur l'avenir ! Que pouvez-vous faire ici ? sans argent , sans crédit , sans amis , comment vivre ? je ne vous quitterai jamais : non , partout où vous alliez , quelque parti que vous preniez , je ne vous quitterai jamais !.... mais songez de grace , ... songez Monsieur , que votre intérêt seul , & la raison même , vous ordonnent & vous forcent de partir au plutôt...

Combien de fois ne t'ai-je pas dit , répondit *Jones* , combien de fois faut-il que je te répète , que je n'ai point d'asyle où je puisse

me retirer ? Si j'avois quelque espérance que les portes de M. *Alworthy*, pussent encore m'être ouvertes , attendrois-je , hélas ! que la misere me forçât de revoler chez lui ?... Quel obstacle , grand Dieu ! pourroit me retenir un instant , ou m'empêcher d'aller tomber à ses pieds ? Mais , hélas ! il m'a banni pour jamais de sa présence.... O *Partridge* ! je me rappelle encore ces mots ,... c'étoit en me donnant une somme d'argent , qui certainement devoit être considérable ,... ses derniers mots furent ,... *ma résolution est prise ; à compter de ce jour , je ne veux plus de commerce avec vous.*

Ici la douleur ferma la bouche à *Jones* , & la surprise à *Partridge*. Ce dernier recouvra pourtant bientôt après la parole ; & après quelques légers préliminaires , où il protesta plus d'une fois qu'il n'avoit pas le défaut d'être curieux , il s'informa du montant de la somme que *Jones* disoit avoir reçue de M. *Alworthy* , & de ce qu'étoit devenu cet argent.

Notre Héros le satisfit plainement sur ces deux points ; & *Partridge* étoit en train de faire sur ce sujet de très-amples commentaires , lorsqu'un domestique vint avertir *Jones* , que M. *Nightingale* l'attendoit dans son appartement.

Dès que nos deux jeunes gens furent ha-



dans ta maison : c'est moi qui t'en conjure. Je t'ai causé de la dépense, tu as même souffert pour moi ; plutôt au Ciel que je fusse en état de te récompenser à mon gré ! en attendant que je le puisse, prends le porte-manteau que nous avons laissé chez toi, vends tout à ton profit, je te le donne, en attendant ( mais ai-je lieu de l'espérer ? ) que je puisse mieux faire.

Ces mots furent prononcés d'un ton si vrai & si pathétique, que *Partridge*, qui, parmi ses défauts n'avoit pas celui d'avoir le cœur insensible, fondit tout-à-coup en larmes. Après avoir juré qu'il ne quitteroit jamais son Maître, sur tout dans l'adversité ; il recommença les instances les plus pressantes, pour l'engager à retourner dans le Comté de *Somerset*. Au nom du Ciel, Monsieur, lui dit-il, daignez seulement jeter un coup d'œil sur l'avenir ! Que pouvez-vous faire ici ? sans argent, sans crédit, sans amis, comment vivre ? je ne vous quitterai jamais : non, partout où vous alliez, quelque parti que vous preniez, je ne vous quitterai jamais !.... mais songez de grace, ... songez Monsieur, que votre intérêt seul, & la raison même, vous ordonnent & vous forcent de partir au plutôt...

Combien de fois ne t'ai-je pas dit, répondit *Jones*, combien de fois faut-il que je te répète, que je n'ai point d'asyle où je puisse

me retirer ? Si j'avois quelque espérance que les portes de M. *Alworthy*, pussent encore m'être ouvertes, attendrois-je, hélas ! que la misère me forçât de revoler chez lui ?... Quel obstacle, grand Dieu ! pourroit me retenir un instant, ou m'empêcher d'aller tomber à ses pieds ? Mais, hélas ! il m'a banni pour jamais de sa présence.... O *Partridge* ! je me rappelle encore ces mots, ... c'étoit en me donnant une somme d'argent, qui certainement devoit être considérable, ... ses derniers mots furent, ... *ma résolution est prise ; à compter de ce jour, je ne veux plus de commerce avec vous.*

Ici la douleur ferma la bouche à *Jones*, & la surprise à *Partridge*. Ce dernier recouvra pourtant bientôt après la parole ; & après quelques légers préliminaires, où il protesta plus d'une fois qu'il n'avoit pas le défaut d'être curieux, il s'informa du montant de la somme que *Jones* disoit avoir reçue de M. *Alworthy*, & de ce qu'étoit devenu cet argent.

Notre Héros le satisfit plainement sur ces deux points ; & *Partridge* étoit en train de faire sur ce sujet de très-amples commentaires, lorsqu'un domestique vint avertir *Jones*, que M. *Nightingale* l'attendoit dans son appartement.

Dès que nos deux jeunes gens furent ha-

36 L'ENFANT TROUVÉ,  
billés pour le Bal , & que M. *Nightingale*  
eut donné ses ordres pour deux chaises à por-  
teurs , M. *Jones* se trouva accablé d'un nou-  
vel embarras , qui paroîtra peut-être ridicule  
à quelques-uns de nos Lecteurs. C'étoit de  
savoir où trouver un schelling ; mais si ces  
mêmes Lecteurs ont la bonté de réfléchir un  
instant sur ce que la difficulté d'en trouver  
mille , dix ou vingt mille , si l'on veut , pour  
satisfaire une fantaisie , leur a fait sentir d'in-  
quiétudes & de peines , ils se formeront peut-  
être une idée de ce que M. *Jones* , dut souf-  
frit en cette occasion. Il se détermina enfin  
à avoir , pour la première fois , recours à *Par-  
tridge* , très-résolu , à quelque extrémité qu'il  
se trouvât réduit , de ne plus mettre le pau-  
vre Pédagogue dans le cas de rien avancer  
pour lui.

Il est vrai que depuis peu de jours , soit  
que *Partridge* eût envie que le Billet de Ban-  
que fût négocié , soit qu'il s'imaginât que la  
famine pouroit chasser notre Héros de *Lon-  
dres* , il avoit cessé de lui faire aucune offre  
de ce genre.





## C H A P I T R E V I I.

## J O N E S au Bal.

N Os Cavaliers arriverent enfin dans ce Temple , où M. *Heydegger* , \* ce grand Prêtre *des plaisirs d'Angleterre* , ainsi que les anciens Prêtres du *Paganisme* , annonçoit la présence d'une Divinité que l'on n'y trouvoit jamais.

M. *Nightingale* , après avoir introduit *Jones* , ne lui tint pas long-temps compagnie : un Masque femelle , qu'il rencontra au second tour , s'empara de son bras. Adieu , dit-il , mon ami : vous êtes bien ici , travaillez maintenant pour votre compte.

*Jones* avoit dans la tête que *Sophie* devoit être au Bal : cette espérance lui donna plus d'esprit & de gayeté que les lumieres , la musique , & la nombreuse compagnie , que bien des gens prétendent être d'excellents antidotes contre la tristesse. Il accosta indifféremment tout ce qu'il rencontroit de femmes , qui , par la taille , l'air , ou la marche , pouvoient ressembler à *Sophie*. Il essaya de leur dire à toutes quelque chose de fin & d'agaçant , dans la vue de s'attirer une réponse

---

\* Entrepreneur du Bal public de Londres.

38 L'ENFANT TROUVÉ,  
qui pût décèler cette voix, qu'il étoit bien  
sur de ne pas méconnoître. Les unes lui ré-  
pondoient, *quoi, vous me connoissez ?* Le  
plus grand nombre, *je ne vous connois pas ;*  
d'autres le traitoient d'*impertinent* ; quel-  
ques-unes ne répondoient pas du tout : plu-  
sieurs enfin lui parloient aussi gracieusement  
qu'il pouvoit le souhaiter ; mais ce n'étoit pas  
avec la voix de *Sophie*.

Tandis qu'il s'entretenoit un instant avec  
une de ces dernières, une Dame, en domi-  
no, lui dit, en lui frappant sur l'épaule : si  
vous vous amusez plus long-temps avec tout  
ce bagage, j'en instruirai Miss *Western*.

A ce nom *Jones* abandonna sa compagne,  
& courut après la Dame au domino, en la  
suppliant de lui montrer la personne qu'elle  
venoit de nommer, si elle étoit actuellement  
dans la salle.

La Dame, qui marchoit toujours, gagna  
le fond du dernier cabinet, où, sans répondre  
à *Jones*, elle se jeta sur un siege, en s'é-  
criant qu'elle étoit excédée de fatigue....  
Notre Héros prit place à côté d'elle, & re-  
doubla la vivacité de ses instances, jusqu'à ce  
que l'Inconnue ouvrant enfin la bouche, lui  
dit froidement : je croyois plus de discerne-  
ment à M. *Jones*, & je ne me ferois pas  
imaginée qu'aucun déguisement pût lui dé-  
rober sa Maîtresse.... Elle est donc ici, Ma-

dame ? s'écria *Jones* en se levant.... Doucement, Monsieur, parlez plus bas, repliqua la Dame, on peut nous observer... Je vous jure, sur mon honneur, que Miss *Western* n'est point ici.

*Jones* se jettant alors sur la main du Masque, épuisa tout ce que l'ardent desir de retrouver ce que l'on aime a de plus pressant & de plus pathétique, pour savoir où étoit sa *Sophie*. Mais il parloit en vain, on feignoit même de ne pas l'entendre.

Notre Héros en vint alors aux reproches. Ce n'étoit pas la peine, Madame, lui dit-il d'un ton aigre-doux, de m'avoir donné avant-hier un rendez-vous, pour déloger le lendemain : malgré le déguisement de sa voix, je connois la *Reine des Fées*, & Madame *Fitz-Patrick* est un peu trop cruelle de se réjouir si long-temps aux dépens de mes peines.

Puisque vous m'avez si ingénieusement devinée, répondit la Dame, je conserverai la même voix, de crainte d'être reconnue par d'autres. Parlons donc maintenant à cœur ouvert.... Avez-vous pu penser, mon beau Monsieur, que j'aimasse assez peu ma Cousine, pour vous aider dans une intrigue, dont la fin ne peut qu'entraîner sa ruine, & peut-être la vôtre même ?... Que dis-je ! fussiez-vous assez injuste pour avoir conspiré sa perte, la croyez-vous, après avoir eu le temps



d'y réfléchir , assez extravagante pour n'avoir pas ouvert les yeux , pour n'avoir pas vu l'abyssme où la plongeait un ennemi bien plutôt qu'un Amant ?

Hélas , Madame , lui dit *Jones* , que vous connoissez peu mon cœur , en m'appellant l'ennemi de *Sophie*.

Mais celui qui veut ma perte , repliqua la Dame , est bien mon ennemi apparemment ? . . . Non , Monsieur , ma Cousine n'a rien à espérer que de la part de son Pere , c'est-à-dire fort peu de chose , si elle ne se hâte pas de regagner son amitié . . . Vous le connoissez , vous connoissez votre situation : jugez-vous.

*Jones* jura qu'il n'avoit jamais eu de pareils desseins sur *Sophie* ; qu'il souffriroit mille morts plutôt que de ne pas sacrifier ses propres desirs à la gloire & aux intrêts de son Amante. Je fais trop , dit-il , l'énorme distance que le Ciel a mise entre elle & moi : j'avois résolu depuis long-temps d'abandonner jusqu'à l'espoir même , mais certaines raisons , que je ne puis vous confier , m'ont fait souhaiter de la recevoir encore , pour lui dire un éternel adieu . . . Non , Madame , s'écria-t-il en soupirant , mon amour pour elle n'est pas de ces passions basses & intéressées , qui ne cherchent qu'à se satisfaire aux dépens de leur plus cher objet. Il n'est rien sur la terre que  
je

je ne sacrifiasse pour posséder *Sophie*, excepté *Sophie* elle-même.

Quoique le Lecteur n'ait peut-être pas déjà conçu une idée fort sublime des vertus de notre Dame masquée, & quoique probablement elle doive peut-être justifier ci-après une partie de ce que l'on en pense, il est pourtant certain que la noblesse des sentiments de *Jones* fit sur elle une très-forte impression, & ajouta beaucoup à ceux qu'elle avoit déjà conçus pour lui.

La Dame, après avoir rêvé quelques moments, lui dit qu'elle taxoit maintenant ses prétentions passées sur *Sophie* moins de présomption que d'imprudence. Les Jeunes gens, ajouta-t-elle, ne peuvent jamais lever les yeux trop haut. J'aime l'ambition dans un Jeune-homme, & je vous exhorte à en avoir toujours; peut-être ferez-vous des conquêtes bien plus éclatantes encore. Croyez-moi, je connois les femmes, & je suis convaincue qu'il en est.... Mais ne trouvez-vous pas singulier de me voir donner des conseils à un Jeune-homme que je connois à peine, & dont la conduite à mon égard doit me plaire si peu?...

*Jones* entreprit ici de justifier ses démarches & ses discours. Ses intentions, disoit-il avec feu, étoient droites; & il ne s'imaginoit pas avoir pu offenser la Dame dans tout ce

41 L'ENFANT TROUVÉ,  
qu'il avoit dit sur le chapitre de *Sophie*...  
J'en suis très-persuadée, répondit-elle ; mais  
se peut-il que vous connoissiez assez peu les  
femmes , pour ignorer que l'affront le plus  
sensible pour elles , est de les entretenir long-  
temps de la passion qu'on ressent pour une  
autre ? Si la *Reine des Fées* n'avoit pas eu  
meilleure opinion de votre galanterie , elle ne  
se fût en vérité pas avisée de vous donner un  
rendez-vous ici.

Notre Héros ne s'étoit jamais senti moins  
échauffé que dans cet instant ; cependant la  
politesse & la galanterie envers les Dames ,  
étant aussi naturelles en lui que les principes  
d'honneur & de probité , il se seroit cru aussi  
méprisable en refusant un cartel amoureux ,  
que s'il se fût agi d'un *rendez-vous* pour se  
battre.... Mais il y avoit plus ici : son amour  
même pour *Sophie* lui faisoit une nécessité  
de ne point se mettre dans le cas de déplaire  
à une Dame qu'il croyoit capable de les re-  
mettre au premier jour vis-à vis l'un de l'autre.

Partant de cette idée , il commençoit à ré-  
pondre avec vivacité au dernier discours de  
l'Inconnue, lorsqu'un masque habillé en vielle  
vint les aborder.

C'étoit une de ces femmes qui ne vont au  
Bal que pour donner carrière à leur mauvaise  
langue , en disant des vérités impunément ;  
de ces bonnes ames enfin , dont l'objet prin-



principal est de troubler les plaisirs d'autrui. La Vieille ayant apperçu de loin notre ami *Jones*, avec sa Dame masquée qu'elle connoissoit très-bien, en grande conférence dans un coin reculé, avoit jugé à propos de venir s'amuser un peu à leurs dépens.

Non contente de les avoir fait déguerpir par la piquante malignité de ses attaques, elles les poursuivit par-tout où ils chercherent à l'éviter, jusqu'à ce que M. *Nightingale*, ayant enfin pitié de l'extrême détresse de son Ami, appella la maudite Vieille, & l'engagea dans une autre poursuite.

Dans les différents tours & détours que *Jones* fit dans le Bal avec sa Dame, pour se sauver des persécutions de ce Masque, il s'aperçut qu'elle parloit à nombre de personnes avec le même air de connoissance que si tout ce monde eût été à visage découvert. Il ne peut s'empêcher de lui en marquer sa surprise. En vérité, Madame, lui dit-il, il faut que vous ayez un discernement infini, pour reconnoître tant de personnes sous le masque !

Bon, dit la Dame, rien n'est si insipide & si enfant, que le déguisement des gens d'une certaine condition. Nous nous connoissons tous aussi parfaitement au premier coup d'œil, que dans une Assemblée, ou au Cours : aussi ne verrez-vous pas une seule femme ayant quelque rang dans le monde, converser avec

qui que ce se soit s'il n'y fait une certaine figure, ou s'il n'est bien connu d'ailleurs.

Bref, le brillant de cette Assemblée est composé de gens qui n'y viennent, à proprement parler, que pour ce qu'on appelle *tuer le temps* ici comme ailleurs; & qui s'en retirent souvent aussi ennuyés que du plus long sermon. Au vrai cela n'est pas fort amusant, je commence à m'en trouver très-fatiguée; & si je m'y connois, vous êtes à peu près dans le même cas. Avouez que je ferois un bel acte de charité, si je m'en retournois tout à l'heure au logis.

Je ne connois qu'un autre acte de charité qui puisse être aussi méritoire, s'écria *Jones* avec chaleur; ce feroit de me permettre de vous y accompagner.

En vérité, répondit la Dame, il faut que vous ayez une étrange opinion de moi, pour vous imaginer que sur une connoissance aussi précipitée, je sois femme à vous recevoir chez moi, & qui pis est à cette heure! Attribuez-vous l'intérêt que j'ai bien voulu prendre à ce qui touche ma Cousine, à quelque autre motif? Regardez-vous cette entrevue, concertée de ma part, à peu près comme un rendez-vous tirant à conséquence? *M. Jones* est apparemment déjà accoutumé aux conquêtes soudaines....

Je n'y suis point accoutumé, Madame, ré-

pondit notre Héros sans se déconcerter; mais puisque vous avez pris mon cœur par surprise, tout le reste est à vous.

Ces mots furent prononcés avec tant d'action, que la Dame, après l'avoir prié de se modérer, dans la crainte que leur familiarité ne fût remarquée, lui dit qu'elle alloit souper chez une de ses Amies, où elle se flattoit qu'il voudroit bien ne la pas suivre. Il est vrai, ajouta-t-elle d'un ton un peu plus radouci, que mon Amie n'est point méchante; mais au fond que ne pourroit-elle pas penser, si .... Non, Monsieur, de grace ne me suivez pas, je vous en prie! vous me mettriez en vérité dans le cas de ne savoir que lui dire.... Adieu, n'en parlons plus.

La Dame sortit alors du Bal; & Jones, malgré toute la sévérité des ordres qu'il avoit reçus, fut assez téméraire pour n'en pas être effrayé. Mais le même embarras où il s'étoit trouvé pour se rendre au Bal, vint encore une fois le désespérer: il n'avoit point d'argent pour prendre une chaise, ni personne là pour en emprunter. Son courage lui fit franchir cette difficulté: il aima mieux s'exposer à toutes les clameurs des Porteurs, & aux mauvaises plaisanteries des Spectateurs subalternes, en suivant à pieds & en domino la chaise de sa Dame, que de risquer peut-être de ne la jamais revoir. Heureusement pour lui, ce



monde peu charitable étoit trop occupé de ses intérêts présents pour le suivre, sans quoi il n'eût sûrement pas tardé à avoir toute la populace à ses trousses.

La Dame descendit dans une rue peu éloignée du *Quarré d'Hanovre* : la porte fut ouverte au premier coup de marteau, elle y entra avec sa chaise, & Jones, sans autre cérémonie, lui présenta la main, & monta l'escalier avec elle.

L'inconnue, en entrant dans un appartement bien échauffé & richement meublé, débuta, sans se démasquer, par paroître surprise, ensuite par se plaindre de ce que son Amie avoit manqué à sa parole. Elle marqua, l'instant après, quelques appréhensions de se trouver ainsi seule avec Jones.... Que dira-t-on, Monsieur? s'écria-t-elle, ou plutôt que ne dira-t-on pas, si l'on vient à savoir une aventure de cette espece?... & qui m'en eût jamais soupçonnée?...

Jones, sans s'amuser à répondre à toutes ces questions, devint bientôt si importun, que le masque, dont la Dame n'avoit point encore voulu se défaire, vint enfin à tomber, & offrit aux yeux de notre Héros non pas Madame Fitz-Patrick, mais Mylady Bellaston elle-même.

Il nous paroît inutile d'entrer dans les particularités d'une conversation où il ne se passa

rien que de très-ordinaire en pareilles circonstances, & qui dura depuis deux heures du matin jusqu'à six. Le Lecteur, suivant nous, ne doit savoir de ceci que ce qui est absolument nécessaire à notre Histoire; c'est-à-dire, que la Dame promit à *Jones* de faire tous ses efforts pour déterrer l'asyle de *Sophie*, & pour procurer dans quelques jours à notre Héros une entrevue avec elle, sous condition expresse qu'il ne la reverroit jamais. Quand tout ceci fut arrêté, ainsi qu'un autre rendez-vous pour le soir même au même endroit, nos gens se séparèrent. La Dame retourna à son Hôtel, & *Jones* à sa chambre garnie.

## CHAPITRE VIII.

### *Scene douloureuse.*

*Jones*, après s'être reposé quelques heures, fit appeller *Partridge*, & lui remit en main un Billet de Banque de cinquante livres sterlings, avec ordre de lui en aller chercher la valeur. A cette vue, les yeux du Pédagogue s'enflammerent; la joye & la surprise paroissoient s'y peindre à l'envi.

Cependant dès qu'il eut trouvé le temps de réfléchir, il s'éleva dans son ame quelques soupçons peu avantageux pour son Maître.

48 L'ENFANT TROUVÉ;  
L'idée du Bal, le déguisement dans lequel *Jones* étoit parti & revenu, son absence de la maison pendant toute la nuit, tout contribua à lui donner à penser plus qu'il ne l'eût voulu. Eh! avoit-il tant tort?... Le Lecteur lui-même, à moins qu'il ne soupçonne Lady *Bellaſton* d'avoir été généreuse, ne ſeroit-il pas un peu du ſentiment de *Partridge*?

Hâtons-nous donc de juſtifier pleinement *M. Jones*, en rendant juſtice à la libéralité de cette Dame, qui, quoique peu portée d'inclination pour les charités vulgaires, n'étoit cependant pas entièrement dépouillée de cette vertu chrétienne, & qui penſoit (très-ſenſément, je crois) qu'un jeune-homme de mérite, ſans un miſérable ſchellings dans ſa poche, n'étoit pas un objet indigne de ſa pitié.

*M. Jones* & *M. Nightingale* étoient ce jour-là priés à dîner chez Madame *Miller*, leur Hôteſſe. Les deux jeunes gens deſcendirent à l'heure ordinaire de la table dans la ſalle à manger, où, ayant trouvé les deux Demoiſelles, ils attendirent en vain la bonne Mere depuis trois heures juſqu'à cinq. Elle arriva enfin, mais l'œil encore mouillé de pleurs. On la preſſa, avec autant de vivacité que d'inquiétude, d'en dire le ſujet. Elle laiſſa échapper un ſoupir, & parla ainſi :

J'eſpere, Meſſieurs, que vous voudrez bien me pardonner de vous avoir fait attendre;



dré, j'ose même dire que j'en suis sûre, dès que vous en saurez la cause.... J'ai été voir une de mes parentes, qu'on m'a dit être en couche, & qui demeure à six milles de *Londres*.... Quel exemple pour les Jeunes gens, dit-elle, en regardant ses deux filles, qui font des mariages indiscrets ! Sans un peu de fortune, il n'est point de bonheur dans ce monde. O *Nancy* ! comment pourrois-je peindre la triste situation où j'ai vu ton infortunée Couline ? Elle est accouchée depuis huit jours au plus : je l'ai trouvée, par ce temps-ci, dans une chambre vaste & froide, sans rideaux à son lit, sans feu dans sa chambre, sans rien dans la maison pour en faire. Son second fils, cet aimable petit enfant que tu connois, est dangereusement malade à côté d'elle ; car il n'est point d'autre lit dans la maison. Pauvre petit *Tommy* ! je crois, *Nancy* que tu ne verras plus ton favori ; il est dans un trop triste état. Les autres enfants se portent assez bien, mais je crains que *Moly* ne soit bientôt la victime de son bon naturel ; elle n'a que treize ans, *M. Nightingale*, & je ne vis jamais de garde plus laborieuse & plus attentive : elle veille nuit & jour ; elle sert à la fois sa mere & son frere & ce que je trouve de plus étonnant dans cette jeune créature, elle est aussi tranquille, son visage est aussi riant quand elle approche de sa mere, que si son

50 L'ENFANT TROUVÉ,  
sort étoit heureux.... Je l'ai vue cependant ;  
j'ai vu la pauvre enfant se retourner de temps  
en temps pour essuyer ses larmes, & les dérober à sa Mere....

Ici Madame *Miller* , baignée des siennes propres, fut obligée de s'arrêter, & remarqua plus d'un cœur aussi sensible que le sien. Elle se remit enfin, & continua en ces termes.

La mere, au milieu de tout ce que sa situation a de déplorable, montre une fermeté surprenante. Le danger de son fils est ce qui la touche le plus; elle tente pourtant de déguiser ses alarmes, pour ne pas accabler son époux. Mais sa douleur perce à travers ses efforts pour la cacher, c'est son enfant chéri qu'elle voit dans les bras de la mort: tout annonce en elle & la crainte & la tendresse maternelle. Non, je ne fus de ma vie plus émue, que lorsque j'ai entendu ce petit malheureux, (qui à peine touche à sa septieme année) tandis que sa mere le baignoit de pleurs, la supplier de ne point s'affliger.... Non, Maman, s'écrioit-il, non je ne mourrai pas, le Seigneur, j'en suis sûr, ne fera point mourir *Tommy*: le Ciel est beau, vous me l'avez dit; mais j'aime encore mieux mourir de faim avec mon Papa & vous, que d'aller là.... Pardonnez, Messieurs, (dit encore une fois la bonne femme, étouffée par ses

larmes) je ne saurois tenir à tant de tendresse & de sensibilité dans un enfant.... Hélas ! c'est pourtant peut-être celui de la famille qui doit le moins exciter ma pitié : sans doute, avant qu'il soit deux jours, il ne craindra plus les maux qui affligent l'humanité. Le pere est un objet bien plus digne de compassion. Pauvre infortuné ! il peint à mes yeux l'image de l'horreur ; ses regards sont ceux d'un mort plutôt que d'un vivant. O Ciel ! quel spectacle s'est offert à mes yeux, en mettant le pied dans cette chambre ! le pauvre homme étoit derrière l'oreiller, soutenant à la fois sa femme & son-fils. Une veste légère composoit tout son habillement ; son habit étendu sur le lit des deux malades suppléoit au défaut de couvertures.... Lorsqu'il s'est levé pour venir me recevoir, à peine l'ai-je reconnu. Le croirez-vous *M. Jones* ? c'étoit, il n'y a pas quinze jours, un des plus beaux hommes qu'on pût voir ; *M. Nightingale* le connoît. Aujourd'hui, ses yeux étints & cavés, son visage livide, & sa barbe longue & épaisse, me l'ont rendu méconnoissable. Affaîssé sous le poids du malheur, du froid, de la faim, & des tristes objets qui l'entourent, sa femme la supplie en vain de manger.... Il m'a dit en secret, .... il m'a dit .... pourrai je, hélas ! le répéter ? .... il m'a dit qu'il ne pouvoit se résoudre à manger le pain dont manquoient ses



enfants. Cependant, le croirez-vous, Messieurs? dans cette abyme de misere, sa femme a d'aussi bons bouillons, que s'ils n'ageoient dans l'abondance: je l'ai goûté, je n'en vis jamais de meilleur.... C'est un Ange, dit-il, qui l'a mis en état de procurer ce secours à sa femme. Je ne fais ce qu'il entend par-là: j'étois si troublée que je n'ai seulement pas songé à lui faire la moindre question.

Voilà, Messieurs, ce que j'ai vu; & c'est l'amour qui a fait ce mariage, c'est l'amour qui a uni deux mendiants ensemble. Je puis dire pourtant que je ne vis jamais d'époux plus fideles & plus tendres; mais à quoi sert cette tendresse mutuelle, qu'à les rendre encore plus malheureux?

En vérité Maman, s'écria *Nancy*, en s'esfuyant les yeux, j'avois toujours regardé ma Cousine *Anderson* comme une des plus heureuses femmes que je connusse; je n'ai même jamais rien apperçu dans leur maison qui portât l'apparence de la misere: & vous venez de me percer le cœur!.... O ma fille! répondit la mere, cette vertueuse & digne épouse s'est toujours appliquée à dérober aux yeux l'apparence des besoins de sa famille: ils ne connurent jamais l'aisance; mais la cause de leur ruine, aussi subite que totale, vient d'un frere ingrat & inhumain. Ce pauvre homme s'étoit rendu caution pour lui dans une affai-

re : le perfide a souffert que l'on enlevât tout , que l'on vendit tout chez M. *Anderson* , la veille même des couches de sa femme. Il prétend m'avoir écrit alors , & avoir donné sa Lettre à l'un des Huissiers qui avoit été en garnison chez lui. Cet infame ne me l'a pas remise.... Que n'aura pas pensé ce pauvre homme , en voyant passer huit jours entiers sans entendre parler de moi ?

Ce n'étoit pas sans émotion , ni sans douleur , que *Jones* avoit entendu ce récit. A peine fut-il fini , que tirant Madame *Miller* dans une chambre à côté , & lui présentant sa bourse où étoient les cinquante livres sterlings , il la pria d'en prendre ce qu'elle jugeroit à propos pour le soulagement de cette famille affligée. L'air dont cette femme regarda *Jones* en cet instant , n'est pas aisé à décrire. L'éclat subit de ses transports fut une espece d'agonie.... Juste Ciel ! s'écria-t-elle , est-il une telle ame au monde ?... Puis revenant pas degrés à elle-même : oui , dit-elle en soupirant , j'en connois encore une , mais il n'en est point d'autre.

J'espere , Madame , lui dit *Jones* , que les sentiments d'humanité ne sont pas si rares que vous le pensez : celui sur-tout qui nous porte à secourir à si peu de frais notre semblable , ne me paroît point du tout étonnant.

Madame *Miller* , après avoir pris dix gui-

54 L'ENFANT TROUVÉ,  
nées , malgré toutes les instances de *Jones*  
pour qu'elle en prit davantage , lui dit qu'elle  
avoit déjà fait quelque chose de son côté pour  
ces pauvres gens , & qu'elle feroit en sorte  
que les bienfaits de notre Héros leur fussent  
remis le lendemain de grand matin.

Ils retournerent alors dans la salle à manger , où *M. Nightingale* parut prendre beaucoup de part à la triste situation de tant de malheureux , qui étoient de sa connoissance , pour les avoir vus plus d'un fois chez *Madame Miller*. Il déclama fortement contre l'imprudence de ceux qui s'engagent pour les dettes d'autrui , lâcha maintes imprécations contre le frere de *M. Anderson* , & finit par souhaiter qu'il fût possible de trouver quelque moyen pour relever une famille si digne de pitié. Ne pourriez-vous pas , par exemple , dit-il à *Madame Miller* , les recommander à *M. Alworthy* ? Ou bien que pensez-vous d'une quête parmi toutes vos connoissances ? Pour moi , je donnerai volontiers une guinée , & de bon cœur.

*Madame Miller* ne répondit rien ; & *Nancy* , à qui sa mere avoit fait part tout bas de la générosité de *M. Jones* , devint pâle comme la mort.

C'étoit pourtant avec peu de justice que l'une & l'autre de ces femmes étoient secrètement indisposées contre *M. Nightingale*.



Car , eût-il dû savoir ce que notre Héros avoit donné , il n'étoit en aucune façon tenu de suivre cet exemple ; & j'en connois mille , qui , en pareille occasion , n'eussent peut-être pas lâché un écu. C'est aussi ce que fit notre homme , qui voyant qu'on ne lui demandoit rien , laissa tomber ses offres , & garda son argent dans sa poche.

## C H A P I T R E I X.

*Bien différent du précédent.*

**J**ones revit le soir Mylady *Bellaſton* , & eut encore une longue conversation avec elle ; mais comme elle roula sur les mêmes matieres que ci-devant , nous nous dispenserons de les particulariser.

La vraie dévotion , pour être excitée , n'a pas besoin d'images ; & il en est d'un genre qui ne furent jamais de mon goût. Plût au Ciel , par exemple , que l'on couvrît pour jamais du plus épais de tous les rideaux presque toutes celles qui nous sont depuis peu arrivées de *France* ! Eternelles & plates copies d'un excellent Original , assez modeste cependant pour ne s'être présenté lui-même que sous le titre d'imitateur d'un prétendu Peintre étranger.

*Jones* aspirait de plus en plus après l'ins-  
tant de revoir *Sophie* ; & voyant peu de vrai-  
semblance , après quelques autres entrevues  
avec *Lady Bellaſton* , de la revoir par ſon  
moyen ; ſ'appercevant même , au contraire ,  
que la Dame ne pouvoit ſans quelque aigreur  
entendre prononcer le nom de cette De-  
moiſelle , il réſolut de tenter une autre mé-  
thode.

Il ne doutoit pas que *Lady Bellaſton* ne  
fût où étoit *Sophie* : il jugea , aſſez raisonna-  
blement , que quelqu'un des Domestiques de  
cette Dame devoit être dans ſa confiance.  
Ainſi *Partridge* eut ordre de faire connoiſ-  
ſance avec eux , pour tâcher de les faire jaſer.

Il eſt peu de ſituations plus pénibles &  
plus embarrasſantes que celle où ſe trouvoit  
alors notre Héros. Indépendamment des dif-  
ficultés qu'il trouvoit à découvrir *Sophie* ; in-  
dépendamment des craintes qu'il avoit de la  
déſobliger , attendu ce que lui avoit dit My-  
lady *Bellaſton* des dernières réſolutions de  
cette fille contre lui , il avoit encore à com-  
battre une difficulté , que toute la puiffance  
de ſa chere Maîtreſſe , l'aimât-elle plus que  
jamais , ne pouvoit lever au gré de ce tendre  
Amant. C'étoit d'avoir mis cette fille dans  
le cas d'être déſhéritée par ſon Pere : conſé-  
quence preſque inévitable d'une fuite , que  
*M. Weſtern* ne pouvoit regarder que com-

me concertée avec un Amant odieux, auquel il n'étoit pas probable qu'il pardonnât jamais.

Ajoutons à ceci les diverses obligations qu'il devoit à Lady *Bellaſton*, dont l'extrême tendreſſe, que nous ne pouvons plus cacher, avoit accumulé ſur lui mille bienfaits. Car il eſt temps, & nous ſommes forcés de le dire; *Jones* n'étoit plus dans l'état où nous l'avons vu arriver à *Londres*: perſonne n'étoit maintenant mieux mis que lui, ni ne s'étoit vu plutôt porté par la Fortune au plus haut degré de ſa roue.

Notre Héros, nous l'avons déjà prouvé plus d'une fois, étoit reconnoiſſant; mais Lady *Bellaſton*, malgré tous les ſecours de l'Art, n'étoit plus jeune, & avoit même ceſſé depuis long-temps d'être aimable. *Jones* ne pouvoit ſe cacher à lui-même le ſecret motif des libéralités de la Dame: la néceſſité l'avoit contraint de les accepter, il eſt vrai; mais une autre néceſſité ne le forçoit pas d'être ingrat. Que d'objets pour ſes réflexions!

Tandis qu'il ſ'y abandonnoit tout entier, il reçut de la part de la Dame le Billet ſuivant.

*Un très-ridicule, mais très-fâcheux contretemps, ne me permet plus de vous voir à notre rendez-vous ordinaire. Je trouverai, ſ'il eſt poſſible, d'ici à demain un autre endroit. En attendant, adieu.*



Il n'y avoit pas une heure que *Jones* avoit reçu ce Billet , lorsque le même Porteur lui en rapporta un autre , où il lut ce qui suit :

*J'ai réfléchi , depuis ma Lettre , & j'ai changé d'avis ; cela ne vous étonnera pas , si vous connoissez l'amour. Je suis maintenant déterminée à vous voir ce soir , & , quelle qu'en soit la conséquence , à vous voir chez moi. Rendez-vous y à sept heures précises : je dîne en Ville , mais je serai pour lors à la maison. Je trouve qu'un jour pour un cœur qui aime bien , est beaucoup plus long que je ne me l'étois d'abord imaginé.*

*P. S. Si par hasard vous arriviez quelques moments avant moi , ordonnez qu'on vous ouvre mon appartement.*

Cette Lettre plut moins à notre Héros que la première. Il venoit de promettre à Monsieur *Nightingale* d'aller à la Comédie avec lui , & s'en étoit fait une fête. Il fallut pourtant s'en détacher , & la reconnoissance l'emporta sur le plaisir.

Mais , avant que nous conduisions *Jones* chez la Dame , justifions-la , en deux mots , de l'imprudence d'avoir attiré son Amant dans la maison même où logeoit sa rivale.

D'abord la Maîtresse du logis , où nos Amants se voyoient en secret , étant tout-à-

coup devenue dévote, avoit signifié assez durement à Mylady qu'elle ne pouvoit plus les recevoir chez elle. C'est dans ce premier moment que *Lady Bellaſton* avoit écrit à *Jones*.

Ayant enſuite réfléchi, elle s'étoit ſouvenue que *Sophie* n'avoit pas encore été à la Comédie; & que ſi ce ſpectacle ſe trouvoit ce jour-là de ſon goût, la maiſon ſeroit libre au moins pendant trois heures. *Sophie* avoit accepté la propoſition, & on avoit trouvé une D<sup>me</sup> pour l'accompagner. On avoit, ſous d'autres prétextes, envoyé dehors Meſdames *Honora* & *Etoſſ*; & Mylady s'étoit dépêchée d'écrire ſon ſecond Billet à *Jones*, avant que de ſortir pour aller dîner chez une Amie dans un quartier aſſez éloigné du ſien.

## C H A P I T R E X.

*Qui, quoique court, peut être attendriſſant.*

**M**Onſieur *Jones* étoit habillé, & prêt à ſe rendre chez Mylady *Bellaſton*, lorſque Madame *Miller* vint le prier inſamment de deſcendre, pour prendre une taſſe de thé chez elle.

Il n'étoit pas encore entré chez cette bonne femme, qui l'avoit précédé en deſcendant, qu'elle ſe hâta de lui préſenter un Etranger,

60 L'ENFANT TROUVÉ,  
en lui disant avec la plus vive effusion de cœur...  
M. Jones, voilà mon Cousin qui vient avec  
transport remercier son généreux bienfaic-  
teur, & le sauveur de sa famille.

Cet homme avoit à peine continué le com-  
pliment que Madame *Miller* avoit si obli-  
geamment commencé, que Jones & lui s'é-  
tant envisagés fixement l'un l'autre, marque-  
rent en même-temps la plus étonnante sur-  
prise. La voix manqua tout-à-coup à l'Etran-  
ger, qui, se laissant tomber sur une chaise,  
ne put articuler que... C'est lui ! c'est lui-  
même !... j'en suis trop convaincu !...

Ciel ! que signifie ceci ? s'écria Madame  
*Miller* : mon Cousin se trouve-t-il mal ? Vite,  
de l'au ; vite, qu'on le secoure !... N'est-il au-  
cune liqueur dans la maison ?...

Ne vous effrayez point, Madame, lui dit  
Jones, j'ai presque autant que lui besoin de  
secours ; cette rencontre imprévue nous frappe  
également. Votre Cousin ne m'est pas incon-  
nu, Madame. Vous le connoissez ? s'écria Ma-  
dame *Miller*... Dieu, que cela est heureux !

Oui, je le connois, répéta Jones, & je  
m'en fais honneur. Lorsque je cesserai d'ai-  
mer & d'estimer un homme capable de tout  
risquer pour sauver la vie à sa femme & à ses  
enfants, puisse-je avoir un ami capable de me  
méconnoître dans la dernière adversité !

O généreux Jeune-homme ! s'écria Ma-



dame *Miller*.... Oui , sans doute , le pauvre malheureux a tout risqué ;... s'il n'étoit pas d'un excellent tempérament , ses malheurs l'auroient enterré.

Ma Cousine , s'écria l'Etranger en reprenant ses sens , voilà l'Ange secourable dont je vous parlai hier !.... c'est lui qui , avant que je vous visse , a sauvé mon épouse , l'a tirée des bras de la mort , & à qui je dois tous les secours qui ont préservé ma famille entière de périr dans l'horreur des besoins. Vous possédez chez vous le plus digne , le plus brave , le plus humain de tous les hommes... O , ma chere Cousine , si le genre de mes obligations vous étoit mieux connu !...

Arrêtez ! lui cria vivement *Jones* , gardez-vous de dire un mot de plus , je vous en prie ; & s'il le faut , je vous l'ordonne ,... si le peu que vous avez reçu de moi a soulagé votre famille , jamais plaisir ne fut acheté à si bon marché.

O , Monsieur ! s'écria *Anderson* , ( car on n'a probablement pas douté que ce ne fût lui-même ) ô , Monsieur , que ne pouvez-vous maintenant voir ma maison ! si quelqu'un sur la terre a droit au plaisir dont vous parliez à ce moment , je suis convaincu que c'est vous. Ma Cousine m'a dit vous avoir informé de notre misere , & de l'état horrible où nous étions réduits. Tout cet enfer est disparu par vos

62 L'ENFANT TROUVÉ,  
bontés ;... mes enfants ont maintenant un lit ,  
ils ont ;... que mes remerciements ne peuvent-  
ils être éternels !... ils ont du pain ! Mon pe-  
tit garçon est guéri , mon épouse est hors de  
danger , & je suis heureux. Graces , graces en-  
tiers à vous , Monsieur , & à ma Cousine , la  
meilleure de toutes les femmes !... Oui , Mon-  
sieur , j'aurai le bonheur de vous posséder chez  
moi !... oui , mon épouse verra son Bienfaic-  
teur , & lui marquera sa vive reconnoissance !...  
mes enfants même goûteront ce bonheur , &  
joindront leurs vœux innocents aux nôtres !..  
sans vous leurs jeunes cœurs , rechauffés par  
vos bontés , seroient maintenant aussi froids  
que glace !...

*Jones* avoit déjà essayé d'empêcher Mon-  
sieur *Anderson* d'aller trop loin ; mais les  
mouvements de son propre cœur étoient en  
même-temps si violents , qu'ils lui coupoient  
la parole. Madame *Miller* entreprit à son tour  
de remercier aussi notre Héros , tant en  
son propre nom , qu'en celui de son Cousin ;  
& finit par dire qu'un cœur aussi noble , aussi  
bon , aussi humain , ne pouvoit manquer d'être  
glorieusement récompensé dès ce monde.

Je le suis déjà suffisamment , répondit *Jones* : cette aventure , & l'estime de votre Cou-  
sin , font naître en moi des sentiments mille  
fois plus flatteurs que tous ceux que j'ai  
jamais ressentis. Si l'histoire de son malheur

eût dû toucher un barbare , quel plaisir pour moi de penser que j'ai été assez fortuné pour y faire un personnage supportable ! S'il est des hommes peu sensibles au plaisir de faire des heureux , je les plains bien sincèrement ; ils sont privés d'un sentiment délicieux , dont toutes les passions réunies ensemble & satisfaites à la fois , ne pourroient peut-être leur donner qu'une très-foible idée.

Cependant , l'heure du rendez-vous de *Jones* étant arrivée , il se vit forcé de prendre congé de *M. Anderson* ; mais non pas sans lui avoir serré plus d'une fois la main de tout son cœur , avec promesse de saisir la première occasion où ses affaires lui permettroient de lui aller rendre visite dans sa maison même.

Notre Héros monta en chaise , fort satisfait du bonheur qu'il avoit procuré à ce pauvre homme : il ne put même réfléchir sans horreur sur le sort affreux qui menaçoit cette famille , si , plus attentif à la voix de la justice austère qu'à celle de la pitié , il eût usé sur le grand chemin avec *M. Anderson* des droits du plus fort.





## CHAPITRE XI.

*Surprise pour le Lecteur.*

**M**onsieur Jones arriva chez Mylady *Bellaſton* avant elle. Cette Dame , comme nous l'avons dit , avoit dîné dans un quartier éloigné du ſien , & ſ'y trouvoit arrêtée plus qu'elle n'eût voulu , par quelques contre-temps , toujours cruels pour les perſonnes dans la ſituation où elle ſe trouvoit alors. *Jones* , ſuivant la convention , s'étoit fait introduire dans la chambre de Mylady , où il étoit à peine aſſis depuis deux minutes , lorſque la porte s'ouvrant tout-à-coup brüſquement , lui montra.... *Sophie* elle-même.

Elle avoit quitté la Comédie avant la fin du premier Acte , effrayée du tapage de deux cabales différentes , l'une pour *damner* , \* l'autre pour applaudir une Piece nouvelle , dont elle n'avoit pu entendre un mot. Heureuſement pour elle , un jeune Cavalier l'avoit aidé à regagner ſa chaiſe.

Comme Lady *Bellaſton* lui avoit dit qu'elle ne rentreroit que tard , *Sophie* comptant ne trouver perſonne dans l'appartement de la Dame , y étoit entrée tout de ſuite ; & ,

---

\* C'eſt le terme en *Angleterre*.

fans regarder dans les côtés de la chambre , avoit été se planter devant une glace qui faisoit front à la porte. Ce ne fut donc qu'après lui avoir aidé à réparer le petit désordre de sa coëffure , que la glace lui montra , dans un coin , une statue qui ressembloit à *Jones*. Le premier mouvement de *Sophie* fut de courir & de vérifier la vision. . . . Un cri terrible ayant suivi la certitude , *Jones* eut à peine & le temps & la force de la soutenir dans ses bras.

La peinture des regards & des pensées de ces deux Amants est au-dessus de ma capacité. Si l'on peut juger , par leur silence mutuel , que leurs sentiments étoient alors trop vifs & trop tumultueux pour laisser à leur bouche la liberté de l'expression , je m' imagine qu'il ne seroit pas juste d'attendre plus de moi que d'eux-mêmes. Le malheur est que peu de mes Lecteurs ont peut être été assez amoureux pour sentir , par leurs propres cœurs , ce qui put se passer alors dans celui de nos deux Amants.

Après un moment si théâtral , *Jones* , avec une voix tremblante , dit. . . . J'apperçois , Madame , que vous êtes surprise. . . . Surprise ! répondit *Sophie* : ô Ciel ! si le je suis. Je doute presque encore que vous soyez ce que vous paroissez être.... Ah , ma chere *Sophie* ! pardon , Madame , si j'ose encore vous nom-

mer ainsi pour la dernière fois : oui , je suis ce malheureux *Jones* que la fortune , après tant de traverses , conduit enfin à vos genoux. O ma *Sophie* : si la millième partie de mes tourments étoit connue de vous , si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant le cours de cette longue & pénible recherche ;... recherche ! Eh , de qui ? interrompit *Sophie* , après s'être un peu recueillie.

Pouvez-vous être assez cruelle , s'écria *Jones* , pour me faire une pareille question ! ai-je besoin de vous apprendre que c'est vous seule que je cherchois ?.... Moi ? répondit *Sophie* ; M. *Jones* a donc apparemment quelque affaire très-importante à me communiquer ? Celle-ci le feroit peut-être pour d'autres , dit-il , en lui remettant le porte-feuille ; j'espère que vous le trouverez en même état que lorsque vous l'avez perdu.

*Sophie* prit le porte-feuille , & alloit parler , lorsque *Jones* l'interrompit ainsi.... Ne perdons pas , je vous en supplie , un seul des précieux moments que la fortune nous envoie.... O ma *Sophie* ! dit-il , en se jettant à ses pieds , laissez-moi d'abord attendre ainsi mon pardon.... Votre pardon ! s'écria-elle ; pouvez-vous l'espérer après tout ce qui s'est passé , après tout ce qui m'est revenu ?... Je fais à peine , répondit *Jones* , ce que je veux vous dire : hélas ! je n'ose même souhaiter



que vous me pardonniez. O ma chere *Sophie* ! bannissez à l'avenir , bannissez jusqu'à la pensée d'un infortuné tel que moi. Si jamais le moindre ressouvenir de mes malheurs pouvoit troubler le repos de ce cœur digne d'une couronne , pensez à mon néant , pensez combien je vous méritois peu , & que le souvenir d'*Upton* me chasse pour jamais de votre mémoire.

*Sophie* , pendant tout ce discours , étoit pâle & tremblante , ses yeux étoient fixés sur son Amant , son cœur étoit brisé : mais au seul mot d'*Upton* ses joues se colorerent ; & ces mêmes yeux , qui ne brilloient que d'une tendre langueur lancerent tout-a-coup sur *Jones* tout ce que le dédain & le mépris ont de plus foudroyant.

Il entendit ce reproche muet , & y répondit ainsi : Ah , *Sophie* ! unique objet de ma tendresse ! Vous ne pouvez me haïr , ni me mépriser , à cet égard , plus que je ne le fais moi-même. Soyez pourtant assez juste pour croire que mon cœur , quelque coupable que je sois , ne vous fut jamais infidele. Lui seul n'eut point de part à mon égarement , il fut toujours inviolablement à vous.

Quelque peu d'espoir que j'eusse de pouvoir vous posséder un jour , d'être même assez heureux pour vous revoir , l'idée de ma chere *Sophie* l'a toujours rempli tout entier ;

68 L'ENFANT TROUVÉ,  
nulle autre femme n'eut véritablement ma tendresse : mais quand même mon cœur n'eût pas été aussi entièrement à vous , celle dont la rencontre fatale m'a rendu criminel, n'étoit digne par aucun endroit d'un attachement sérieux. Daignez m'en croire, adorable *Sophie* ; je ne l'avois jamais vue que ce jour même , & je n'ai jamais compté ni désiré de la revoir.

*Sophie* , au fond du cœur , étoit charmée d'entendre ceci ; mais forçant son visage à prendre un air encore plus froid qu'auparavant.... Pourquoi, dit-elle , M. *Jones* se défend-il , lorsque personne ne l'accuse ? Si j'en daignois prendre la peine , je pourrois peut-être lui citer d'autres crimes d'un genre un peu plus impardonnable.

Qui sont-ils , Madame , qui sont-ils ? s'écria *Jones* en frémissant , & la pâleur sur le front. ( il trembloit qu'il ne fût ici question de son intrigue avec *Mylady*. )

O Ciel ! dit l'aimable *Sophie* , comment est-il possible , comment permettez-vous que tout ce que l'humanité a de plus noble & de plus méprisable , soit renfermé dans un même cœur ? Ah , Monsieur ! aurois-je dû l'attendre de la part de tout autre à qui l'honneur eût été connu ? Quoi ! voir mon nom prostitué par-tout , dans les Auberges , dans les Cabarets , parmi la plus vile canaille ; se vanter de

m'avoir attendrie, trahir le secret d'un cœur aussi foible qu'innocent ; & n'avoir , pour confident que la lie , que le rebut d'une Province entiere, . . . ah Dieu !

Rien ne pouvoit égaler la surprise de notre Héros, en écoutant de si cruels reproches ; mais, sûr de son innocence sur ce sujet, il étoit moins embarrassé de se défendre, que s'il se fut agi d'une accusation dont sa conscience avoit bien plus droit d'être alarmée. Il n'eut pas besoin de réfléchir long-temps pour être convaincu qu'il ne devoit le ressentiment de *Sophie* qu'à l'intempérance de langue de M. *Partridge* dans toute les Auberges de la route ; & d'autant plus que *Sophie* lui avoit fait entendre que tous ces propos lui avoient été rapportés par les Hôtes & par leurs femmes.

Il ne lui fut pas difficile de se justifier à fond d'une espece d'offense si étrangere à son caractère, & si indigne d'un Amant tel que lui. *Sophie* fut même obligée d'employer les derniers efforts pour l'empêcher de retourner sur le champ chez lui, pour tuer l'infame *Partridge* : ce qu'il jura pourtant d'exécuter à son retour.

Ce point bien éclairci, nos Amants se retrouvèrent si bien ensemble, que *Jones* oublia totalement qu'il avoit débuté par conjurer sa Maîtresse d'oublier jusqu'à son nom même,



*Sophie* se trouvoit à son tour dans des dispositions si tendres, que *Jones* crut devoir en profiter pour hasarder quelques mots tendants au mariage. A quoi *Sophie* toujours vraie, toujours aussi naturelle qu'aimable, repliqua sans détours, que si ce qu'elle croyoit devoir à son Pere ne combattoit pas invinciblement sa propre inclination, elle préféreroit la pauvreté, avec son Amant, à l'opulence avec tout autre.

Au seul mot de *Pauvreté*, *Jones* tressaillit d'horreur; il laissa tomber la main de *Sophie*, qu'il avoit tenue jusqu'alors; & en se frappant la poitrine.... Quoi, *Sophie*! s'écria-t-il, je serois l'artisan de ta perte? Non, ce détestable rôle n'est pas digne de moi. Non, ma chere *Sophie*! non, quoi qu'il m'en coûte, je prétends renoncer à toi; j'arracherai tout espoir de mon cœur; j'étoufferais cet amour téméraire, si fatal au repos, si funeste au bien réel de ce que j'aime!... J'aimerais pourtant toujours *Sophie*: ce sentiment est sans doute né avec moi, il fait partie de mon être même; mais j'aimerais dans le silence: ce sera loin d'elle, ce sera dans un climat lointain, d'où mes soupirs, déjà trop entendus, ne troubleront plus son repos. Et lorsque je ne serai plus.... Il alloit poursuivre, lorsqu'un torrent de pleurs qui couloient des yeux de *Sophie*, vint frapper ses regards.

*Jones* étoit trop transporté pour ne pas oublier ses promesses; ses baisers essuyèrent ces précieuses larmes, sans que *Sophie* songeât à l'en empêcher. Quels moments pour l' amoureux *Jones*!.... *Sophie* revint pourtant enfin à elle-même; & se débarrassant doucement des bras de notre Héros, elle chercha à détourner la conversation sur un sujet un peu moins tendre. Elle songea enfin à lui demander, par quel moyen il étoit arrivé dans cette chambre? Et *Jones*, par l'embarras subit où le mettoit cette question imprévue, alloit sans doute jetter mille soupçons dans l'ame de *Sophie*, quand la porte s'ouvrant brusquement, offrit à leurs regards *Lady Bellafton* en personne.

Cette Dame qui comptoit trouver *Jones* seul, recula deux pas en arriere en le voyant avec *Sophie*. Mais par un rare effort de cette présence d'esprit, dont l'habitude des grandes affaires nous peut seule rendre capables: je croyois, dit-elle, en se rapprochant d'eux, avec un air presque indifférent, que *Miss Western* étoit allée à la Comédie?...

Quoique *Sophie* ne fût rien du commerce de *Tom Jones* avec *Lady Bellafton*, & qu'elle ignorât même qu'ils se connussent, elle n'en fut pas moins embarrassée d'abord. Cependant, en se rappelant que cette Dame, dans toutes leurs conversations, n'avoit

72 L'ENFANT TROUVÉ,  
jamais été du parti de son Pere, elle reprit  
courage, & raconta l'histoire de ce qui lui étoit  
arrivé à la Comédie, ainsi que la façon pré-  
cipité dont elle en étoit revenue.

Ce petit détail donna le temps à Milady  
de fixer ses résolutions, & de prendre un  
parti dans une circonstance aussi délicate.  
L'air ingénu dont *Sophie* avoit parlé, prou-  
vant à cette Dame que *Jones* ne l'avoit du  
moins pas encore trahie.... Si je vous avois  
cru en compagnie, dit elle d'un ton amical,  
je me ferois bien gardée d'entrer si brus-  
quement.

En prononçant ces mots, les yeux de  
*Lady Bellaston* étoient attachés sur ceux de  
*Sophie*, & sembloient chercher à lire dans  
son ame. Notre Héroïne s'en apperçut, rou-  
git, se déconcerta, & répondit enfin d'un  
ton assez mal assuré, que l'honneur de la  
compagnie de Madame seroit toujours aussi  
cher que précieux pour elle.... J'espere du  
moins, s'écria Mylady, que je n'ai point in-  
terrompu quelques affaires.... Non, Madame,  
répondit *Sophie*, nos affaires étoient finies.  
Madame se souvient sans doute que je lui ai  
souvent parlé de la perte de mon porte-feuille:  
Monsieur qui l'a retrouvé, a la bonté de me le  
rapporter, avec ce même Billet de Banque  
que je ne croyois plus revoir.

Notre Héros, depuis l'arrivée de *Lady*  
*Bellast-*



*Bellaſton*, étoit redevenu ſtatue. S'appercevant pourtant enfin qu'elle feignoit de ne pas le connoître, il s'efforça de partir delà pour jouer le même rôle. Depuis, dit-il, que j'ai ce porte-feuille, il n'eſt point de perquiſitions que je n'aye faites pour trouver la perſonne dont le nom y étoit inſcrit : & ce n'eſt que d'aujourd'hui que j'ai été aſſez heureux pour être inſtruit de ſon adreſſe.

*Sophie* avoit effectivement parlé plus d'une fois à Lady *Bellaſton* de la perte de ſon porte-feuille : mais comme *Jones*, pour quelques raiſons que nous ignorons, n'avoit jamais dit à cette Dame que cet effet fût en ſa poſſeſſion, elle ne croyoit pas une ſyllabe de tout ce que *Sophie* lui débitoit ſur ce ſujet, & n'en admiroit pas moins l'extrême vivacité d'eſprit d'une jeune fille capable d'inventer ſur le champ une excuſe vraiſemblable.

L'hiſtoire de la ſortie de la Comédie ne fut pas plus crue que le reſte ; & quoiqu'elle ne trouvât pas de quoi fonder la rencontre des deux Amants, elle n'en étoit pas plus diſpoſée à l'attribuer au haſard.

En vérité, dit-elle avec un ſourire affecté, il faut que Mademoiſelle *Western* ſoit née heureuſe ! non ſeulement ſon argent perdu tombe dans les mains d'un honnête homme, mais le haſard veut encore que cet homme obligeant en trouve la Propriétaire dans une Ville

immense telle que *Londres*. Voilà un concours de circonstances admirables.

« Daignez faire attention, Madame, reprit vivement *Jones*, que le Billet étoit dans le porte-feuille, & que le nom de Mademoiselle y étoit écrit.

Cela est encore bienheureux, s'écria *My-lady*,... & il n'est pas moins singulier que Monsieur ait su que Mademoiselle *Western* étoit chez moi ; elle qui est encore si peu connue dans cette Ville.

*Jones* avoit eu le temps de se remettre. Il crut ne devoir pas laisser échapper cette occasion de satisfaire à la question que *Sophie* lui avoit faite, au moment que cette Dame étoit entrée si brusquement dans la chambre.

« Il est vrai, dit-il, Madame, d'un ton assez ferme, que ce hasard paroît assez singulier, mais en voici l'explication. J'étois au Bal, il y a quelques jours, auprès d'une Dame, à qui je parlai de l'histoire du porte-feuille, & qui me dit connoître Mademoiselle *Western*. Je la priai de me procurer l'occasion de la voir ; on me donna parole pour le lendemain matin, mais on ne me la tint pas. Ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai enfin su d'elle, que Mademoiselle demeurait chez Madame, qu'on m'a dit être en Ville. J'ai dit qu'il s'agissoit d'affaires ; le domestique m'a fait entrer ici en attendant votre retour ;

& à peine y étois-je que Mademoiselle , qui revenoit de la Comédie, a paru.

Notre Héros , en parlant du Bal , avoit jetté un coup d'œil à Mylady , qui après l'avoir un peu alarmée , la fit taire. Il crut alors que l'unique moyen de mettre fin à l'embarras de *Sophie* , étoit de mettre fin à sa visite. Il est dû , dit il en se levant , une récompense en ces sortes d'occasions.... Celle que je demande est bien grande , Madame ;... c'est qu'il me soit permis de vous rapporter ici mes respects.

Monsieur , repliqua Mylady , vos procédés annoncent ce que vous êtes : ma porte n'est jamais fermée à ceux qui vous ressemblent.

Madame *Honora* étoit sur l'escalier lorsque notre Héros descendit. Quelques politesses de la part de *Jones* firent dans l'instant oublier à cette fille tout le mal qu'elle lui avoit voulu. Il se souvint , dans le moment , que *Sophie* ignoroit son adresse ; & la façon dont il pria la Duegne de s'en charger , fut trop gracieuse pour qu'il courût risque d'être refusé.





## CHAPITRE XII.

*Conclusion du treizieme Livre.*

**L**E très-élégant Lord *Schaftsbury* condamne, en quelque endroit de ses Ouvrages, ceux qui disent trop la vérité. D'où l'on peut inférer que le mensonge, en certaines circonstances, peut n'être pas tout-à-fait criminel.

En ce cas, quelqu'un est-il plus excusable, en s'écartant un peu de cette vérité sévère, sur-tout en fait d'amour, qu'une jeune Demoiselle, à qui les préceptes de l'éducation, & qui plus est, la rigueur des préjugés reçus, défendent non-seulement de céder aux tendres mouvements de la nature, mais encore de les avouer ?

Nous ne rougirons donc point de dire, que notre Héroïne suivit ici le sentiment du Philosophe illustre que nous venons de citer. La persuasion où étoit *Sophie* que *Jones* n'étoit pas connu de *Lady Bellafton*, la détermina à laisser cette Dame dans l'ignorance à cet égard, au risque même d'un peu de dissimulation.

Notre Héros n'étoit pas encore au bas de l'escalier, que *Lady Bellafton* s'écria : ce gar-

çon est en vérité bien aimable ! Qui est-il donc ? je ne me rappelle pas de l'avoir jamais vu.

Ni moi non plus , Madame , lui dit *Sophie* , en regardant ailleurs ; mais son procédé envers moi me paroît aussi beau que louable.

Oui , sans doute ; & de plus , c'est un très-bel homme , dit la Dame. Ne le trouvez-vous pas de même ?

Je n'y ai pas fait grande attention , répondit *Sophie*. Je croyois , au contraire , qu'il avoit l'air assez commun.

Oh ! quant à cela , s'écria la Dame , vous avez très-grande raison : j'augure même , à ses manières , qu'il n'a pas vu trop bonne compagnie ; & malgré sa restitution , j'ai quelque peine à lui croire quelque naissance.... J'ai toujours remarqué , dans les personnes bien nées , un certain je ne sais quoi , que d'autres n'acquierent jamais ;... je suis tentée d'ordonner que ma porte ne lui soit plus ouverte.

Eh pourquoi , Madame ? répondit *Sophie* avec un peu d'émotion ; après ce qu'il vient de faire , peut-on le soupçonner ?... D'ailleurs , si Madame l'a bien observé , sa façon de s'exprimer est élégante , naturelle , & même délicate ; & je crois que bien peu ,... bien peu de...

J'avoue, interrompit Lady *Bellaſton*, qu'il jase assez bien.... Pardonnez, pardonnez donc Mademoiselle, si j'ai été assez indiscrete pour....

Pardonnez ! dites - vous ? Moi, vous pardonner, Madame !... à quel propos je vous en prie ?

Pourquoi non ? s'écria la Dame, en éclatant de rire : apprenez mon ſoupçon, en entrant ici ;... eſt-il rien de plus fou ?... ne m'étois-je pas mis en tête que c'étoit M. *Jones* lui-même ?

Cela eſt-il bien poſſible ? s'écria *Sophie*, en affectant de rire, quoique très-déconcertée. Oui, ſur mon honneur, répondit Mylady ; & je ne conçois pas d'où peut m'être venue cette idée : car ce garçon eſt très-bien mis, & votre Ami n'eſt probablement point dans ce cas là.

Ce trait eſt un peu trop cruel, Madame, s'écria *Sophie*, ... ſur-tout après les promeſſes que je vous ai faites. Point du tout, mon enfant, lui dit-elle, ... cela auroit pu l'être auparavant ; mais aujourd'hui, que vous avez ſenti vous-même qu'un engagement de cette eſpece ne pouvoit que vous perdre, & qu'il falloit vous détacher d'une inclination ridicule, je croyois pouvoir haſarder une légère raillerie. Eh, que prétendez-vous donc que je penſe de la ſituation de votre cœur,



en le voyant pousser la sensibilité au point de ne pouvoir supporter que l'habillement même de votre ancien Amant soit un peu raillé?... ah ! je commence à craindre que vous n'ayez pas été bien franche avec moi.

Vous vous trompez en vérité, Madame, lui dit notre Amante, si vous croyez que rien de ce qui le touche puisse encore m'intéresser.

De grace ne grossissez pas mes crimes ; répondit la Dame ; je n'ai parlé que de son habillement, ... je serois bien fâchée d'insulter à votre goût, en critiquant la figure d'un homme que vous avez aimé ;... je crois même, ma chère, que si M. Jones n'eût ressemblé qu'à celui-ci...

Je croyois, lui dit *Sophie*, que vous l'aviez d'abord trouvé aimable ?

Qui donc, de grace ? s'écria promptement Mylady. M. Jones, répondit notre Héroïne.... Non, non, pardon, Madame ;... où vais-je chercher M. Jones ? c'est l'Etranger qui sort d'ici, que je prétendois dire.

O *Sophie* ! *Sophie* ! s'écria la Dame ; je crains bien que ce M. Jones ne soit encore gravé dans votre cœur,

Je vous jure, Madame, dit notre Amante, en tâchant de raffermir sa voix, qu'il m'est aussi indifférent.... que l'Etranger qui sort d'ici.

Je le pense sur mon honneur, lui dit la Dame.... pardon pourtant de mon étourderie; vous ne m'en entendrez plus parler, je vous le jure. Nos deux Dames se séparèrent alors, bien plus au gré de *Sophie*, qu'à celui de *Lady Bellafton*, qui auroit voulu pouvoir tourmenter davantage sa rivale, mais que des affaires bien plus importantes appelloient ailleurs. Quant à notre Amante, son cœur n'étoit pas à son aise, & sa première supercherie lui coûtoit beaucoup. Elle courut y rêver dans sa chambre. Mais, ni l'embarras de la situation d'où elle sortoit, ni les motifs pressants qui l'avoient en quelque façon forcée à prendre ce parti, ne lui parurent pas plus suffisants pour justifier sa conduite, que pour la réconcilier avec elle-même. Il lui en coûta une très-mauvaise nuit.

*Fin du treizieme Livre.*





# L'ENFANT TROUVÉ.

---

---

LIVRE QUATORZIEME,

*Contenant deux jours*

---

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Lettres & autres Matieres galantes.*



Otre Héros étoit à peine rentré chez lui , qu'il reçut la Lettre suivante :

Je n'ai de ma vie été plus surprise , qu'en apprenant que vous étiez parti. Je m'imaginóis , quand vous avez quitté ma chambre , que vous ne sortiriez pas de la



maison sans me voir. Votre conduite est uniforme, & me prouve combien je dois mépriser un cœur capable de s'enflammer pour une pécore. J'ignore cependant ce qui doit m'étonner le plus, de sa malice ou de sa simplicité. Toutes les deux sont bien étranges... Ne faut-il pas être l'impudence même, pour me nier en face que l'on vous connoisse, ou que l'on vous ait jamais vu?... Ce beau complot étoit-il concerté entre vous? Auriez-vous été assez lâche pour me trahir?... Ah! que je la méprise, vous, l'Univers entier, & sur-tout moi-même, d'avoir;... je n'ose pas écrire ce que je frémis même de penser. Songez pourtant que la haine, dans mon cœur, est aussi vive que l'amour.

Jones n'eut pas le loisir de réfléchir longtemps sur cette Lettre. Il ne l'avoit pas achevée, qu'on lui apporta celle-ci de la même main.

A la vue du désordre de ma Lettre, vous jugez sans doute du trouble de mon cœur; & la vivacité de mes expressions doit d'autant moins vous étonner.... Je crains pourtant, après y avoir un peu réfléchi, que vous ne les trouviez trop piquantes. Quoi qu'il en soit, je voudrois.

qu'il me fût possible de ne rien imputer qu'à la maudite Comédie, & à l'impertinence de la personne où j'ai dîné, qui m'a retenue chez elle plus long-temps que je ne voulois.... Qu'il est aisé, qu'il est naturel de bien penser de ce qu'on aime.... Peut-être désirez-vous encore que je pense ainsi. J'ai résolu de vous voir ce soir, venez dans le moment.

P. S. Mes ordres sont donnés, je ne serai chez moi que pour vous seul.

P. S. M. Jones croit déjà sans doute que je vais l'aider à se justifier... Mais, hélas ! peut-il souhaiter de me faire plus d'illusion, que je ne cherche à m'en faire à moi-même ?

P. S. Venez sur le champ.

Nous laissons aux *Adonis* du siècle à décider laquelle de ces deux Lettres dut plaire davantage à notre Héros. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'eût souhaité, ce soir-là, avoir aucunes visites à faire que dans un seul endroit. Cependant son honneur lui paroissoit engagé ; & quand même ce motif n'eût pas été suffisant, il n'étoit pas question d'exposer *Sophie* à un orage qui pouvoit opérer une découverte qui le faisoit trembler. Après quelques tours de chambre peu amusants, il se disposoit à partir, lorsque la Dame elle-même s'offrit à

ses yeux. Sa marche , ses regards , sa parure , le son de sa voix , tout exprimoit , tout peignoit les agitations de son ame. Un fauteuil se trouva placé fort à propos pour la recevoir.

Vous voyez , Monsieur , lui dit-elle en reprenant haleine , qu'une femme qui a fait un pas de trop , ne trouve plus rien qui l'arrête. Quiconque m'eût prédit , il y a huit jour , ce que j'ose faire aujourd'hui , en eût été bien cruellement démenti par moi-même !... J'espere , lui dit *Jones* , que ma chere Lady *Belaston* n'est point capable de rien croire légèrement au préjudice d'un homme qu'elle a comblé de ses bienfaits , & dont le cœur est trop sensible à la reconnoissance.... Sensible à la reconnoissance ! dit elle : Ciel ! attendois-je de M. *Jones* un discours aussi froid qu'offensant !.... Pardon , Madame , lui dit-il , si , après les Lettres que j'ai reçues de vous , la crainte de vous déplaire , tout innocent que je suis , m'empêche.... Ai-je donc un air si terrible ? interrompit la Dame en souriant.... Ai-je en effet apporté ici une physionomie menaçante ?... Si ce qu'on appelle honneur existe parmi les hommes , lui dit *Jones* , je ne m'impute rien qui doive m'attirer votre colere.... Vous vous rappelez sans doute le rendez vous donné chez vous-même ?.... Je m'y suis exactement rendu.... Et lorsque.... De grace , s'écria Mylady , n'entrez pas dans



cet odieux récit.... Répondez à une seule question , & je suis tranquille.... Avez vous trahi mon honneur ? m'avez-vous sacrifiée à *Sophie*.

*Jones* tomboit aux genoux de *Lady Belaston* , & commençoit à débiter emphatiquement les protestations les plus solennelles , lorsque *Partridge* entrant dans la chambre en criant de toutes ses forces : elle est retrouvée !... Venez , venez , Monsieur ,... vous la verrez sûrement bientôt... Mademoiselle *Honora* est déjà sur l'escalier , & demande à vous voir... Cours vite , tâche de l'arrêter un moment , dit notre Héros tout troublé à *Partridge* .... Vous , Madame , daignez , je vous en supplie , passer au plutôt derrière ce lit : c'est le seul endroit au monde où je puisse maintenant vous cacher.... Je crois que de la vie on ne vit un plus maudit contre temps. Très-maudit en effet , dit la Dame en soupirant , & en passant derrière le rideau , au moment que Madame *Honora* mettoit le pied dans la chambre.

Vive Dieu ! dit *Honora* , de quoi donc s'agit-il ici , M. *Jones* ? Votre impertinent domestique vouloit à peine me laisser monter. J'espère qu'il n'a pas ici les mêmes raisons qu'il avoit à *Upton* , pour m'interdire la porte ?... Avouez que vous ne m'attendiez pas , mais vous avez certainement enforcé

ma Maitresse. Pauvre jeune Demoiselle ! je l'aime en vérité aussi tendrement que ma propre sœur.... Que vous serez ingrat , si vous n'êtes pas bon mari ! ah , Monsieur , le Ciel vous en punira !

*Jones* , à la fois enchanté & désespéré , pria instamment la Duegne de parler bas , à cause d'une Dame malade , & prête à expirer dans la chambre voisine.

Une Dame cria-t-elle encore plus fort ! oui , oui , j'entends ; une des Dames de Monsieur sans doute !.... qu'il y en a dans le monde , M. *Jones* ! Je crois , Dieu me le pardonne , que celle chez qui nous logeons est un peu du métier. Je crois du moins m'appercevoir de jour en jour que Lady *Bellaſton* ne vaut pas mieux qu'elle ne devroit.... Doucement , doucement donc , lui dit *Jones* , en lui mettant la main sur la bouche ! ne vous ai je pas dit qu'on entend tout de la chambre prochaine ?.... Eh que m'importe ? s'écria *Honora* : je ne calomnie personne ; mais certainement tous les domestiques disent hautement qu'elle a des rendez-vous fréquents dans certain endroit qui n'est pas chez elle.... Oui , oui , je fais ce que je dis : la maison est sous le nom d'une vieille Dame ; mais c'est Lady *Bellaſton* qui en paye le loyer , & qui lui fait encore bien des présents par-dessus le marché.... Ici *Jones* , per-

dant patience , se mit en devoir de faire absolument taire *Honora*.

Eh pourquoi donc , M. *Jones* ? s'écria-t-elle.... Quel diantre d'intérêt prenez-vous à une vieille folle , que vous connoissez à peine ? Je ne dis d'elle que ce que tout le monde m'en a dit. Il est vrai qu'elle est riche : eh bien , qu'elle dine deux fois , si c'est ainsi qu'elle l'a gagné , je m'en goberge. Moins de richesses , & plus de vertu , c'est ma morale.

Les domestiques de cette Dame sont des canailles , s'écria *Jones* à son tour , & déchirent injustement leur Maîtresse... O sans doute , répondit *Honora* : les domestiques sont toujours des canailles ; c'est le mot propre , Mylady l'a toujours à la bouche... Je suis bien certain , lui dit notre Héros , que *Sophie* est très-éloignée de prêter l'oreil à de pareils propos. Souvenez-vous d'ailleurs que Mylady *Bellaſton* est sa parente , & que je ne puis souffrir que vous parliez ainsi de ce qui appartient à *Sophie*. Si vous avez encore à me parler , descendons plutôt ; car , je vous l'ai déjà dit , nous avons à côté d'ici une femme mourante.

Ah , Monsieur , dès que cela vous fait de la peine , j'ai fin !... voici une Lettre de ma jeune Maîtresse ;... que ne donneroient pas bien des *Lords* pour en avoir autant !... Je ne le fais point , ma chère , répondit *Jones* ( en prenant la Lettre d'une main , & en



88 L'ENFANT TROUVÉ,  
lui donnant cinq guinées de l'autre ) mais  
prends toujours ceci. Il la chargea ensuite , à  
l'oreille , de mille tendres remerciements pour  
sa chere Maitresse , & renvoya le Duegne  
très-satisfaite de la générosité de M. Jones.

Lady *Bellafton* sortit alors de dessous son  
rideau. Comment peindre sa rage ? sa langue  
étoit incapable de rien articuler , des traits de  
feu sortoient de ses yeux , & ses mouvements  
seuls exprimoient les transports de son cœur.  
Cependant elle n'eut pas plutôt recouvré l'u-  
sage de la voix , qu'au lieu de donner cours  
au torrent de son indignation contre *Hono-  
ra* , & contre ses propres domestiques , elle  
parut tout oublier pour ne penser qu'à *Jones*.

Vous voyez , lui dit-elle , ce que je vous ai  
sacrifié.... Ma réputation , mon honneur ,...  
sont perdus pour jamais. Et quel retour trou-  
vé-je en vous ? Négligée , méprisée ,... pour  
qui encore ? pour une petite Paysanne , pour  
une imbécille ?...

Quelles négligences , quels mépris , Ma-  
dame , avez vous donc à me reprocher ?

M. *Jones* , dit-elle , ne dissimulons plus. ..  
Si vous ne me trahissez point , il n'en est  
qu'une preuve ,... donnez-moi cette Lettre.

Quelle Lettre , Madame ? lui dit notre  
Héros. Quoi ! dit-elle , auriez-vous l'impu-  
dence de me nier que cette détestable Messa-  
gere ne vous a pas remis une Lettre ?

Et pouvez-vous me demander , s'écria-t-il à son tour , que je vous remette ce que l'honneur me défend de ne céder qu'avec la vie ? En ai-je agi ainsi avec vous , Madame ? Et si j'étois assez scélérat pour trahir cette jeune & innocente personne , quelle certitude auriez-vous que je vous fusse plus fidele ? ... Un instant de réflexion vous convaincra , j'en suis sûr , qu'un homme dans les mains de qui le secret d'une femme n'est pas en sûreté , est le plus méprisable de tous les hommes.

Cela est fort bien , Monsieur... Je n'intif-terai point pour vous rendre méprisable à vos propres yeux. Cette Lettre , d'ailleurs , ne m'apprendroit que ce que je fais déjà ; & je vois trop sur quels pieds vous marchez tous deux.

Ceci fut encore suivi d'une longue conversation , que le Lecteur , qui ne sera point par trop curieux , me remerciera de lui avoir épargnée. Contentons-nous de l'informer que Lady *Bellafton* devenant par degrés plus traitable , crut , ou feignit de croire , que la rencontre de *Jones* avec *Sophie* étoit purement accidentelle ; & que *Jones* rendit son innocence si palpable , qu'il y auroit eu de l'humeur en elle à boudier plus long-temps.

Il lui restoit pourtant au cœur une espece de scrupule , par rapport au refus qu'avoit fait *Jones* de lui montrer la Lettre de *Sophie* ;

tant l'amour est toujours injuste dans ses présentations !

Mylady *Bellaston* fut enfin bien convaincue que *Sophie* occupoit la première place dans le cœur de notre Héros ; & cependant , toute haute , tout amoureuse qu'étoit cette grande Dame , il fallut bien se résoudre à n'occuper que la seconde ; ou , pour s'exprimer suivant les Loix , se contenter de l'usufruit d'un bien , dont une autre avoit la propriété.

Après maintes contestations , il fut arrêté entre les Parties , qu'à l'avenir *Jones* verroit Mylady chez elle ; attendu que *Sophie* , la Duegne , & les autres domestiques attribueront les visites de notre Héros à Miss *Western* , & qu'elle-même le croiroit ainsi.

*Jones* , toujours charmé de voir *Sophie* à quelque prix que ce pût-être , étoit fort content de cet arrangement ; & Mylady n'étoit pas peu satisfaite de pouvoir conserver son Amant sous le nom de *Sophie* , sans avoir à craindre que *Jones* osât pour son propre intérêt ouvrir les yeux à sa Maîtresse. La première visite fut fixée au jour suivant ; & Lady *Bellaston* , après les politesses convenables de la part de *Jones* , prit congé de lui , & retourna chez elle.



## CHAPITRE II.

### *Matières diverses.*

**D**Es que notre Héros se vit seul, il ouvrit précipitamment sa Lettre, où il trouva ces mots :

*Il n'est pas possible, Monsieur, de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis votre départ de la maison ; & comme j'ai des raisons essentielles pour craindre que vous n'y reveniez, je me détermine, quoiqu'il soit tard, à vous envoyer cette Lettre par Honora, qui m'a dit savoir votre demeure.*

Je vous prie donc, au nom de tout ce que vous croyez me devoir, de ne plus penser à venir dans la maison où je suis, à moins que vous ne vouliez risquer de tout découvrir : certains mots lâchés de la part de la Dame, me font même trembler, & croire qu'elle a déjà conçu quelques soupçons. Attendons quelques circonstances plus favorables : il en peut arriver ; ne précipitons rien. Je vous supplie encore un coup, si mon repos vous est cher, de ne plus re-  
paroltre ici.

H.

## 92 L'ENFANT TROUVÉ.

Cette Lettre affligea Jones. Indépendamment du plaisir qu'il s'étoit promis en revoyant souvent *Sophie*, il se trouvoit réduit à l'alternative la plus embarrassante vis-à-vis *Mylady Bellaſton*. Il ſavoit trop que cette Dame ne ſe payoit pas aiſément d'excuses; & de retourner chez elle après la défenſe de *Sophie*, c'eſt ce que nul pouvoir humain n'eût pu obtenir de lui.

Après bien des réflexions, qui, durant cette nuit, tinrent lieu de ſommeil à notre Héros, il ſe détermina à faire le malade. Comme il avoit plus d'une raiſon pour ne pas trop s'empreſſer à revoir *Mylady Bellaſton*, il crut, au moyen de cette excuſe, pouvoir manquer au rendez-vous ſans la fâcher.

Son premier ſoin, en ſe levant, fut d'écrire à *Sophie*, ſous l'enveloppe d'*Honora*. Il dépêcha enſuite un autre courier à *Lady Bellaſton*, pour lui faire part de ſon incommodité, & de ſes excuſes. On lui rapporta bientôt cette répoſe.

Je ſuis bien fâchée de ne pouvoir compter ſur vous cette après-midi, & plus encore de la cauſe d'un contretemps qui m'inquiète. Ayez grand ſoin de vous, prenez les meilleurs Médecins, & j'eſpere que tout ira bien.... Je ſuis ce matin ſi obſédée d'importuns, que je trouve à peine

le moment de vous écrire ces deux mots.  
Adieu.

P. S. Je tâcherai de vous aller voir dans la soirée, vers les neuf heures;... faites en sorte d'être seul.

M. Jones reçut alors une visite de Madame Miller, son Hôtesse, qui, après quelques politesses préliminaires, lui tint le discours suivant :

Je suis bien fâchée, Monsieur, du sujet qui m'amène ici, mais vous savez que j'ai deux filles, dont je dois conserver la réputation : ainsi j'espère que vous me pardonnerez, si je vous prie de vouloir bien ne plus recevoir de femmes dans ma maison, sur-tout la nuit. Il étoit deux heures sonnées, Monsieur, lorsque celle de la nuit dernière est sortie!...

Je vous assure, Madame, lui dit Jones, que celle qui est restée le plus tard, (car l'autre n'a fait que m'apporter une Lettre) est une Dame de condition, à qui j'ai l'honneur d'appartenir. J'ignore sa qualité, répondit l'Hôtesse; mais je suis bien sûre qu'une femme qui se respecte un peu, ne vient pas voir un jeune homme en chambre garnie à dix heures du soir, pour y rester seule avec lui pendant quatre heures entières. D'ailleurs la conduite & les propos indécents des porteurs, fatigués de l'attendre, me suffisent pour sa-



voir à quoi m'en tenir. *Partridge* peut vous les répéter, & ma servante les a tous entendus : mais passons sur tout cela. Soyez certain, *M. Jones*, du vrai respect que j'ai pour vous. J'ignorois même, (indépendamment de votre générosité envers mon Cousin) à quel excès vous aviez poussé la vertu en cette occasion ; & je ne m'imaginois guères à quelles extrémités la misère avoit conduit ce malheureux époux. Hélas ! qui me l'eût dit ? Qui m'eût dit, lorsque vous me donnâtes avec tant de bonté ces dix guinées, que c'étoit pour un voleur de grand chemin ! Juste Ciel, quelle action !... Vous seul avez sauvé cette famille infortunée.... *M. Alworthy* n'a rien exagéré, lorsqu'il m'a peint votre bon caractère.... Mais dussé-je être capable d'oublier tout ce que je vous dois, ma reconnoissance envers lui seroit toujours d'un genre à ne me point permettre de vous manquer.... Non, *M. Jones*, non, daignez m'en croire : dussent mes filles & ma propre réputation n'être pas exposées, j'oserais encore, par le tendre intérêt que je prends à ce qui vous touche, vous marquer mes inquiétudes, à la vue d'un commerce si dangereux pour un Jeune-homme. Mais encore un coup j'ai deux filles, mon cher Monsieur, qui n'ont rien de recommandable pour parvenir à un établissement, que des mœurs pures, & la bonté du

caractere.... Et je me vois forcée, si vous rejettez ma priere, à vous supplier de chercher un autre appartement.

En vérité, Madame, répondit *Jones* fort ému, ( & qui au nom de M. *Alworthy*, avoit déjà changé de couleur ) votre compliment ne me paroît pas gracieux. Quoiqu'incapable par ma conduite d'attirer aucun discredit sur votre maison, je crois pourtant être en droit de recevoir chez moi qui il me plait; & si cela vous blesse, je vais me hâter de trouver un autre logement.

J'en suis au désespoir, Monsieur, lui dit Madame *Miller*; mais je suis convaincue que M. *Alworthy* lui-même ne mettroit jamais le pied chez moi, s'il avoit conçu le moindre soupçon sur la réputation de ma maison. A la bonne-heure, Madame, lui dit assez séchement *Jones*.... J'espere, Monsieur, lui dit en soupirant la bonne femme, que vous n'êtes point irrité contre moi; je ne me consolerois jamais d'avoir offensé quelqu'un qui appartient à M. *Alworthy*. Je n'en ai en vérité pas fermé l'œil de la nuit.... Je suis fâché d'avoir troublé votre repos, répondit *Jones*; faites-moi, je vous prie, la grace de faire monter *Partridge*.

Dès que *Jones* se vit seul avec *Partridge*.... Eh bien, malheureux, lui dit notre Héros, combien ai-je encore à souffrir de

96 I. ENFANT TROUVÉ,  
ton imbécillité, ou plutôt de la mienne, en te  
gardant plus long-temps avec moi?... Ta  
maudite langue a donc juré ma perte?...

Quoi! s'écria le Pédagogue effrayé, quel  
nouveau crime ai-je commis?

Qui t'a permis, traître! de raconter l'his-  
toire du vol de *Barnet*, & d'en montrer  
l'auteur?

Si j'ai touché cette matière, répondit *Partridge*, je suis bien sûr de n'y avoir point  
pensé à mal; car je me serois bien gardé d'en  
ouvrir la bouche, si ce n'eût été à ses parents  
& à ses amis, qui sûrement n'en diront rien à  
d'autres.

Fort bien, répondit notre Héros. Et qui  
t'a autorisé, après toutes les défenses que je  
t'ai faites, de jamais prononcer le nom de  
*M. Alworthy*? qui t'a autorisé, dis je, à dire  
ici que je lui appartenisse?

*Partridge*, à cette seconde accusation,  
nia avec serment d'être coupable. C'étoit,  
dit-il, Madame *Honora*, qui, en descendant  
la veille, lui avoit demandé si *M. Jones* avoit  
des nouvelles de *M. Alworthy*, & qui avoit  
été entendue par la servante de la maison.  
Que Madame *Miller*, sans doute instruite  
par cette même servante, avoit prétendu sa-  
voir de lui *Partridge*, si son Maître n'étoit  
pas ce *M. Jones* dont elle avoit tant entendu  
parler par *M. Alworthy* lui-même; mais  
qu'il



qu'il avoit très-fortement nié d'en rien savoir. . .

Il faut qu'elle soit forcieriè , Monsieur , s'écria alors le Pédagogue , pour avoir deviné que c'étoit vous ! Il est vrai que j'ai vu l'autre jour une vieille femme à la porte , très-ressemblante à celle que nous avons trouvé sur la route , & qui nous a si bien mouillés. C'est , je vous jure , une grande imprudence que de passer auprès d'une vieille femme sans lui donner quelque chose , sur-tout quand elle nous regarde en face. Pour moi , je n'en rencontrerai jamais sans dire à part moi : *Infandum , Regina jubes renovare dolorem.*

La simplicité de *Partridge* fit éclater de rire notre Héros , & mit fin à sa colere , qui , pour dire le vrai , n'étoit jamais durable. Loin de commenter sur la justification de ce bon homme , il lui ordonna seulement de lui chercher au plutôt une chambre dans une autre maison.

### CHAPITRE III.

*Qui plaira , à ce qu'on espere , aux Jeunes gens de l'un & l'autre sexe.*

**P***Artridge* n'eut pas plutôt quitté Monsieur Jones , que M. *Nigthingale* , avec qui notre Héros avoit contracté la plus

grande intimité, entra dans sa chambre, & le railla amicalement sur sa bonne fortune de la nuit dernière.

*Jones*, qui le croyoit instruit par l'Hôtesse, fit part à son ami du dessein où il étoit de prendre un appartement ailleurs.

En ce cas, lui dit *Nightingale*, nous décamperons donc ensemble; car mon dessein n'est pas de coucher dans la maison, & je vous le dis sous le secret.

Quoi! lui dit *Jones*, vous a-t-on fait le même compliment qu'à moi?

Non, répondit l'autre; mais l'appartement est trop petit, & ne me convient plus.... D'ailleurs, je m'ennuye dans ce quartier-ci; je veux me rapprocher du grand monde, & je vais loger dans *Pall mall*.... Et comptez-vous déloger sans rien dire? repartit notre Héros.

Oh, je vous en réponds, lui dit l'autre. Je ne sortirai pourtant pas sans payer, mais j'ai des raisons secrètes pour ne pas dire adieu.

Pas si secrètes, répondit *Jones*; & je n'ai pas été deux jours ici sans les connoître.... Votre départ coûtera bien des larmes.... Pauvre *Nancy*, que je vous plains!.... Mon ami, vous avez trompé cette fille.... Elle gémissa long-temps du malheur de vous avoir connu.

Que diantre voulez-vous ! s'écria *Nightingale* : est-ce ma faute ? N'allez-vous pas prétendre que je l'épouse ?

Non , répondit notre Héros : mais je suis fâché que vous ayiez joué si sérieusement l'amour avec elle , & même en ma présence. Je ne conçois en vérité pas comment la mere ne s'en est point apperçue.

Bon ! s'écria *Nightingale* , & qu'auroit-elle vu ?

Elle auroit vu que vous aviez tourné la tête à sa fille ; que la pauvre enfant ne pouvoit déguiser un moment sa passion pour vous ; que vous ne pouviez paroître , ou disparaître , sans la faire rougir ou pâlir. Sur mon honneur , j'ai pitié d'elle ; car je la crois à tous égards l'une des meilleures & des aimables créatures que je connoisse.

Ainsi , répondit *Nightingale* , suivant votre doctrine , il ne fera donc plus permis de s'amuser avec les femmes , dans la crainte de les rendre trop amoureuses ?

Mon ami , lui dit *Jones* , vous m'entendez mieux : les femmes , à ce que je crois , ne s'enflamment pas si aisément , & vous avez ici excédé les bornes de la galanterie ordinaire....

Quoi ! pensez-vous , interrompit l'autre , que j'aye abusé de sa crédulité , pour....

Non répondit *Jones* d'un air sérieux , je



ne pense pas si mal de vous. Je ne vous crois pas même capable d'avoir eu un dessein formé de troubler le repos de la pauvre *Nancy*, ni d'en avoir prévu la conséquence : je connois trop la bonté de votre caractère , pour vous croire coupable de cet excès de cruauté. Je vous soupçonne seulement d'avoir cherché à satisfaire votre vanité , sans faire attention que *Nancy* pouvoit en devenir la victime ; & tandis que vous ne songiez qu'à votre amusement , de lui avoir sans doute donné lieu de se flatter que vos desseins étoient plus sérieux. Car enfin , à quoi tendoient toutes ces pompeuses descriptions de la félicité de deux cœurs vivement épris l'un de l'autre ? toutes ces protestations d'une tendresse aussi généreuse que désintéressée ?.... La supposiez-vous incapable de se les appliquer ? Ou ( parlez-moi franchement ) votre intention n'étoit-elle pas de l'attendrir en votre faveur ?

Par ma foi, mon cher *Tom*, s'écria *Nightingale*, je n'en attendois pas tant de vous ; & vous seriez un excellent Ministre !... Ainsi, pour peu que *Nancy* vous eût été favorable, vous eussiez donc été trop religieux pour....

Oui je le jure par l'honneur ! s'écria notre Héros.... *Tom* ! mon ami *Tom* ! lui dit en riant *Nightingale*, vous oubliez la nuit dernière.

Ecoutez , M. *Nightingale* , lui dit *Jones* : je ne prétends pas être plus vertueux

O U T O M J O N E S. 101

qu'un autre ; les femmes mêmes m'ont été chères : mais je n'ai point à me reprocher d'en avoir trompé aucune ;... je serois même au désespoir d'avoir à m'imputer la perte de la plus vile créature. Ce que je ne vous pardonne point , c'est de vous être fait aimer.

J'en suis réellement fâché , dit *Nightingale* ; mais le temps & l'absence la guériront bientôt sans doute. C'est un remède dont j'ai aussi besoin moi-même : car , je vous l'avouerai ,... jamais femme ne me fut plus chère que la pauvre *Nancy* ! mais il faut tout vous dire : mon Pere m'a choisi pour épouse une riche héritière que je n'ai jamais vue , & qui doit au premier jour arriver à *Londres* pour terminer l'affaire.... Vous souriez , je le vois ; sans doute vous n'en croyez pas un mot ? rien n'est pourtant plus véritable , & j'en suis , d'honneur , désespéré. O ma *Nancy* , que n'ai-je une fortune à mettre à tes pieds !

Plût au Ciel que cela fût , s'écria *Jones* , pour le bonheur de tous les deux ! mais vous ne comptez pas sans doute sortir d'ici sans lui dire adieu ?

C'est ce que je ne puis gagner sur moi , répondit *Nightingale* ; je ne pourrois soutenir cette scène , ni le désespoir de cette pauvre enfant. De grace ; mon ami , n'en dites rien ; mais mon dessein est de partir ce soir , ou demain de grand matin.

*Jones*, après lui avoir donné sa parole, témoigna à M. *Nightingale* qu'il seroit charmé de loger en même maison que lui ; & sa proposition fut acceptée avec grand plaisir.

Ce M. *Nightingale*, dont nous aurons à parler un peu plus dans la suite, avoit ce qu'on appelle beaucoup de probité. Sa morale, en fait d'amour, étoit pourtant fort relâchée : non pas qu'il fût à cet égard sans principes, comme la plupart de nos Jeunes gens le sont, ou affectent de l'être ; mais il n'en avoit pas moins séduit & trompé plus d'une femme. *Jones*, toujours zélé défenseur du sexe, lui en avoit même déjà fait des reproches un peu amers. Les femmes, disoit notre Héros, envisagées comme nos plus chères amies, doivent être honorées, cultivées, caressées avec la plus vive tendresse ; regardées comme ennemies, elles n'offrent à leurs vainqueurs que des victoires, dont un orgueil bien entendu devoit souvent rougir.

#### CHAPITRE IV.

*Histoire abrégée de Madame MILLER.*

Notre Héros, pour un malade, dina assez bien ce jour-là. Il fut invité l'après-midi à prendre du thé avec Madame *Miller*.



Cette bonne femme , qui avoit appris , soit par *Partridge* , ou par quelqu'autre , que *Jones* appartenoit à M. *Alworthy* , ne pouvoit supporter la pensée de se séparer mal d'avec son jeune Locataire.

Dès que le thé fut pris , & qu'elle eut renvoyé ses filles , Madame *Miller* témoigna à notre Héros toute sa surprise , d'avoir eu chez elle , pendant plusieurs jours , quelqu'un d' cher à M. *Alworthy* , sans en avoir rien su. Hélas , Monsieur , dit-elle à *Jones* , vous ignorez tout ce que je dois à ce digne & respectable Seigneur ; souffrez que je vous l'apprenne. Madame *Miller* raconta alors son histoire , que nous allons abréger autant qu'il nous sera possible.

Restée veuve d'un Ministre avec deux enfants en bas âge , elle alloit infailliblement tomber dans la misère , lorsque M. *Alworthy* , qui avoit connu son mari , ayant par hazard été instruit de la situation de la veuve , lui avoit écrit cette Lettre.

MADAME ,

*Mon cœur gémit avec vous de la perte que vous avez faite ; mais votre bon esprit , & les excellentes leçons que vous avez reçues du plus digne des hommes , vous aideront mieux à la supporter que*

104 L'ENFANT TROUVÉ,  
mes foibles conseils. Je me flatte même  
qu'une femme , que l'on m'a dit être la  
plus tendre mere , ne s'abandonnera pas  
assez à la violence de sa douleur , pour  
perdre de vue ce qu'elle doit à de pauvres  
enfants qui n'eurent jamais plus besoin de  
son secours.

Pardonnez , Madame , si , vous suppo-  
sant dans ces premiers moments peu ca-  
pable d'entrer dans le détail de vos affai-  
res , j'ai chargé quelqu'un de vous payer  
vingt guinées , que je vous prie d'accepter  
jusqu'à ce que je puisse avoir le plaisir de  
vous rendre mes devoirs ; & croyez-moi ,  
&c.

M. Alworthy , continua l'Hôtesse , ne s'é-  
toit pas contenté de ce bienfait. Au premier  
voyage qu'il avoit fait peu de temps après à  
Londres , il avoit mis cette femme en état  
de louer & de meubler une maison , & lui  
avoit assigné une rente annuelle de cinquante  
livres sterlings , qu'elle avoit toujours reçue  
depuis.

Jugez , après cela , M. Jones , ( s'écria  
Madame Miller ) jugez de la vénération que  
je conserverai toute ma vie pour ce respecta-  
ble Seigneur.... Ne me croyez donc pas  
indiscrette , n'accusez donc pas mes motifs ,  
lorsque , connoissant les sentiments de Mon-

sieur *Alworthy* pour vous, j'ose vous supplier de craindre & d'éviter le danger du commerce de certaines femmes, dont les artifices ne vous sont pas encore connus. Vous êtes jeune, M. *Jones*; j'ai vécu plus que vous; daignez croire que mes avis ne sont dictés que par le zèle & l'amitié la plus sincère; sur-tout ne prenez point en mauvaise part ce que je me suis cru forcée de vous dire par rapport à la réputation de ma maison, & à celle de mes filles; vous sentez, j'en suis convaincue, combien mes craintes sont légitimes.

Vous n'avez pas besoin de tant d'excuses auprès de moi, Madame, lui dit *Jones*; vous ne m'avez point offensé, & je ne puis qu'applaudir à vos raisons. Mais souffrez que je vous désabuse de l'idée où vous êtes, que j'appartienne à M. *Alworthy*: on vous a trompée, Madame; & sans doute, en vous trompant, on a fait injure à ce digne & respectable Seigneur. Je vous proteste que je n'ai pas l'honneur de lui appartenir.

Hélas, Monsieur, répondit-elle, je le fais, & je fais même qui vous êtes. M. *Alworthy* m'a tout dit. Mais je fais en même-temps, que, fussiez-vous dix fois son fils, il n'eût pas marqué plus de tendresse pour vous, qu'il n'en a souvent témoigné en ma présence. Ne rougissez donc point de votre état;



non, non Monsieur, les personnes estimables ne vous en estimeront pas moins. Il n'est point de naissances basses, mon époux me l'a dit mille fois. L'enfant ne peut porter la peine d'un fait dont il n'est point coupable; & si quelqu'un doit en rougir, ce sont ceux de qui il tient l'être.

Puisque vous me connoissez, Madame, dit *Jones*, en laissant échapper un soupir, il faut donc vous instruire du reste de mes infortunes....

Il lui raconta alors toutes les circonstances de son histoire, mais sans prononcer une seule fois le nom de *Sophie*.

Madame *Miller* en fut fort attendrie, & commençoit à mettre au jour des réflexions, qui, sans doute, eussent été un peu longues, lorsque notre Héros voyant approcher l'heure où *Mylady Bellafton* devoit arriver, dit à la bonne femme, en se levant, qu'il attendoit une visite de la Dame qui étoit déjà venue dans la maison, mais que cette visite seroit la dernière, & qu'il en donnoit sa parole.

Madame *Miller* eut d'abord quelque peine à se rendre. Elle céda enfin aux protestations de *Jones*, qui lui jura cent fois que c'étoit une femme de grande condition, & qu'il ne s'agissoit entr'eux que d'affaires très-innocentes.

Il se hâta de monter dans sa chambre, où, depuis neuf heures jusqu'à minuit, il attendit très-vainement Mylady *Bellaſton*.

---

## C H A P I T R E V.

*Scene intéressante.*

O N se ſouvient, ou l'on a oublié, que notre Héros n'avoit pas dormi la nuit précédente. Il eſt pourtant bon de le ſavoir, pour ne pas être étonné de le trouver aujourd'hui encore au lit à onze heures du matin. Il eſt vrai que le rendez-vous manqué de Lady *Bellaſton*, que l'inquiétude que lui cauſoit *Sophie*, que la compaſſion qu'il avoit conçue pour la petite *Nancy*, l'avoient aſſez occupé pendant la première partie de la nuit, pour écarter le ſommeil de ſes yeux; mais la nature, toujours attentive à réclamer ſes droits, s'en étoit ſi bien reſſaie, que *Jones* eût peut-être encore dormi long-temps, ſi des cris douloureux qui frappèrent tout à-coup ſon oreille, ne l'euffent pas réveillé en ſurſaut.

Il fit monter *Partridge*, & lui demanda ce que ſignifioit le bruit qu'il entendoit en-bas?

Hélas! Monſieur, lui dit le Pédagogue,

108 L'ENFANT TROUVÉ,  
c'est Miss *Nancy*, qui a des foibleſſes réitérées;  
c'est ſa mere & ſa ſœur qui crient & ſe lamentent autour d'elle. . . .

Une ombre de triſteſſe, qui ſe répandit tout-à-coup ſur le viſage de *Jones*, frappa *Partridge*, qui crut la diſſiper, en ajoutant, d'un air lourdement malin, que l'accident arrivé à *Nancy*, ( ſuivant ce qu'il avoit appris de la ſervante ) n'avoit en ſoi rien d'abſolument extraordinaire. Elle a voulu, dit-il, en ſavoir autant que ſa mere : eh bien, c'eſt un enfant de plus pour l'Hôpital, & voilà tout.... Pour Dieu, lui dit *Jones* en colère, finis tes imbécilles railleries ! Faut-il que le malheur d'autrui ſoit toujours l'objet de ta joye ? Cours au plutôt chez Madame *Miller*, demande ſi je puis la voir.... Mais non, demeure ; tu vas faire encore quelque bêtife ; j'irai moi-même.

*Jones* ſe hâta de ſ'habiller, & de deſcendre ; Madame *Miller* étoit dans une chambre du fond avec ſes deux filles : on introduiſit *Jones* dans la chambre à manger, d'où il envoya offrir ſes ſervices à cette bonne femme, au cas qu'ils puſſent lui être utiles en cette occaſion.

A ces mots que l'Hôteſſe avoit entendus, elle accourt à lui tout en larmes : Ah, Monsieur *Jones* ! lui dit-elle, vous êtes ſûrement le meilleur des hommes. Mille & million de



graces pour les offres que vous me faites; mais hélas! rien ne peut maintenant sauver ma fille.... O mon enfant! ô mon cher enfant!... c'en est fait, M. Jones.... *Nancy* est perdue pour jamais....

Madame *Miller* apprit alors à notre Héros, que M. *Nightingale*, après avoir séduit sa fille, & l'avoir mise dans un état qui n'étoit plus douteux, l'avoit abandonnée à toute l'horreur de son sort, en quittant tout-à-coup la maison. Voyez, Monsieur, s'écria alors Madame *Miller*; jugez par cette Lettre s'il fut jamais un monstre plus odieux que lui.

## LETTRE DE M. NIGHTINGALE.

CHERE NANCY.

Comme il ne m'est pas possible de vous faire part d'une nouvelle aussi cruelle pour moi que pour vous-même, je prend le parti de vous apprendre que mon Pere exige de mon obéissance que je fasse ma cour à une jeune & très-riche héritière, qu'il m'a choisie pour.... Ce mot affreux me coûte trop à écrire; & vous sentez sans doute combien un sacrifice qui m'arrache des bras de tout ce que j'aime, doit coûter à mon cœur. La tendresse qu'a pour vous votre mere; doit vous encourager à lui

110 L'ENFANT TROUVÉ,  
confier les tristes conséquences de notre  
union, que l'on peut aisément tenir secret-  
tes, & dont je m'engage de payer abon-  
damment tous les frais. Je souhaite que  
vous ayez moins à souffrir de cet évène-  
ment, que je n'en ai souffert moi-même.  
Rappelez toute votre vertu, employez  
tout votre courage, pour soutenir un coup  
aussi sensible pour tous deux; pour par-  
donner à un Amant; pour oublier un  
malheureux, que la certitude de sa ruine  
a pu seule obliger à vous écrire cette Let-  
tre. Oubliez moi de grace, c'est à-dire en  
qualité d'Amant; mais comptez toujours  
sur la vive & sincère amitié du fidele &  
infortuné.

NIGHTINGALE.

Jones, après cette lecture, resta quelques  
instants muet. Je ne puis vous exprimer, Ma-  
dame, dit-il enfin à la mere affligée, combien  
je suis indigné de cette Lettre. Souffrez pour-  
tant que je vous prie de vous conformer, en  
un point, à l'avis de celui qui a osé l'écrire;  
songez à la réputation de votre fille.... Elle  
est perdue, Monsieur; elle est perdue, ainsi  
que son innocence, s'écria Madame Miller!  
La chambre étoit pleine de monde au moment  
que la pauvre Nancy a reçu cette nouvelle;  
un évanouissement, qui a suivi cette affreuse

lecture, a rendu sa honte publique. Mais ce malheur, tout horrible qu'il est, n'est pas encore celui qui, dans cet instant, m'épouvante le plus. Je perdrai ma fille, Monsieur! La pauvre infortunée a déjà deux fois attenté à sa vie; nous l'avons en vain arrêtée; elle a juré de ne point survivre à son malheur. Hélas! je penserois comme elle.... O mon enfant! Tel est donc le fruit de tant de soins.... Barbare *Nightingale*! tu nous as tous perdus!....

Notre Héros, les yeux baignés de larmes, partageoit & soulageoit sans doute mieux la douleur de cette bonne mere, que n'eût peut-être fait un autre en s'épuisant en insipides verbiages.

Ah, dit Madame *Miller*, j'ai éprouvé, je vois encore toute la bonté de votre cœur! mais ce que le mien doit sentir, est au-delà de vos idées;... la plus aimable, la plus douce, la plus soumise, la plus tendre des filles;... ô ma chere *Nancy*! je t'aimois trop, tu réunissois tous mes vœux. Aveugle que j'étois dans mon espoir, c'est ta beauté qui cause ta ruine: je voyois sans crainte, & même avec plaisir, le attentions de son ravisseur: je ne lui soupçonnois que des vues légitimes; j'étois assez vaine pour espérer.... Que dis je? ne m'en a-t-il pas mille fois flattée? même en votre présence, Monsieur,



112 L'ENFANT TROUVÉ,

n'a-t-il pas nourri & fortifié ces espérances par le langage de l'amour le plus pur & le plus désintéressé ? Si ses ruses ont eu sur moi quelque pouvoir, que n'ont-elles pas dû opérer sur un enfant dont la candeur & l'innocence font tout le caractère ?...

A ces mots, la petite *Betsy* accourut dans la chambre, en criant, Maman, Maman, venez donc secourir ma sœur, ... nous ne pouvons plus la tenir.

Madame *Miller* ordonna à *Betsy* de rester quelques instants avec M. *Jones*, & courut à sa fille aînée, en s'écriant du ton le plus pathétique, juste Ciel ! conserve-moi du moins celle-ci.

Notre Héros, quoique vivement affligé lui-même, fit tous ses efforts pour consoler la petite fille, qui se désespéroit de la maladie de sa sœur.

Madame *Miller*, en rapportant à son retour de meilleures nouvelles de *Nancy*, qu'elle avoit laissée un peu plus tranquille, se souvint qu'elle avoit dès la veille prié *Jones* à déjeuner, & lui en fit ses excuses.

J'espère, Madame, lui dit notre Héros, goûter bientôt un plaisir plus délicieux pour moi que celui dont vous daignez vous souvenir ; & c'est en vous rendant service, ainsi qu'à votre fille, que je vais tâcher de le trouver. Quel que soit le succès de mon entreprise,

se,

se, comptez du moins sur tout mon zele. Ou je me trompe fort, ou, malgré tout ce qui vient d'arriver, M. *Nightingale* n'est ni sans remords, ni sans amour pour votre fille : Si je trouve ces sentiments dans son cœur, j'ose encore me flatter que tout n'est pas désespéré. Employez tous vos soins pour calmer *Nancy*, & pour vous consoler vous-même. Je cours chez M. *Nightingale*, & j'espère que le Ciel daignera seconder mes vœux.

---

## C H A P I T R E V I.

*Entrevue de Messieurs J O N E S &  
NIGHTINGALE.*

**I**L en est du bien comme du mal que nous faisons à autrui ; il retombe presque toujours sur nous. Si l'homme généreux jouit de ses propres bienfaits presque autant que celui qui les reçoit, je crois qu'il est peu de caracteres assez complètement diaboliques pour faire le mal sans en ressentir également quelques remords.

M. *Nightingale* n'étoit pourtant pas de cette dernière classe. Notre ami *Jones* le trouva, près de son feu, très-triste, & rêvant profondément à la situation douloureuse où il

114 L'ENFANT TROUVÉ,  
supposoit vraisemblablement qu'étoit alors la  
pauvre *Nancy*. Dès qu'il aperçut son ami,  
il vola dans ses bras. Vous arrivez fort à pro-  
pos, lui dit-il, je ne fus jamais plus mé-  
lancolique.

J'en suis fâché, lui dit *Jones*; ma pré-  
sence n'est point capable de vous égayer, je  
crains même d'ajouter encore à vos ennuis.  
Quoi qu'il en soit, je dois vous en instruire.  
Apprenez donc qu'une famille entière, dont  
vous avez causé la perte, est l'objet qui m'a-  
mene ici.

La pâleur de *M. Nightingale*, à ce pre-  
mier début de *M. Jones*, ayant convaincu  
ce dernier que ses conjectures n'étoient pas  
absolument fausses, lui inspira toute la con-  
fiance & la chaleur nécessaires pour peindre  
le tableau déplorable des faits dont il venoit  
d'être témoin.

*Nightingale*, quoiqu'ému, quoique percé  
de plus d'un trait douloureux, l'écouta sans  
l'interrompre.

Dès que notre Héros eut fini, ... ce que  
j'entends, mon ami, lui dit *Nightingale*,  
me déchire le cœur. Quoi! le malheur a  
voulu que le secret de ma Lettre ait été pu-  
blic? *Nancy*! sa réputation auroit du moins  
été sauvée; cet accident seroit resté caché,  
elle n'en eût pas été moins aimable. Suppo-  
sons même qu'un époux en eût un jour



connoissance, son propre intérêt l'eût sans doute obligé de se taire.

Mon ami, lui dit *Jones*, soyons sinceres; vous connoissez mieux *Nancy*. Son cœur est tellement à vous, vous l'avez séduite au point que la perte de son honneur est peut-être le moindre objet de ses regrets. C'est vous qu'elle regrette, c'est votre trahison seule qui fait périr, en un jour, & votre Amante & sa famille.

Ma trahison! s'écria *Nightingale*: Non, mon ami, elle a toujours mon cœur & ma tendresse! mon épouse, quelle qu'elle puisse être, ne les possédera jamais au même point.

En ce cas, lui dit *Jones*, comment est-il possible que vous l'abandonniez?

Hélas! comment faire autrement? répondit l'autre. Demandez-le à *Nancy*, repartit *Jones* avec fermeté. Dans l'état où vous l'avez réduite, elle seule peut vous donner un bon conseil. Son intérêt, plus que le vôtre, devrait être maintenant la règle de votre conduite. Si c'est mon avis que vous demandez, s'écria notre Héros, remplissez son espoir, & celui de sa famille: que dis-je? remplissez le mien propre; je vous avoue sincèrement que vous l'aviez fait naître dès les premiers instans que je vous ai vu auprès d'elle. Pardon, si je présume assez de votre amitié pour vous dire ce que la pitié m'inspire en faveur de ces

pauvres infortunées. Mais votre propre cœur suffit pour juger si votre langage apprêté a pu faire illusion non seulement à *Nancy*, mais à sa mere même. Rendez-vous justice sur cet article, je laisse à votre probité le soin de vous juger.

Je vous entends, lui dit *Nightingale* en soupirant, & je vous dirai plus, ... J'ai promis positivement, je le crains du moins autant que je le crois.

Vous avez promis? lui dit notre Héros; & vous pouvez hésiter encore!

Mettez-vous à ma place, répondit l'autre: je vous connois homme d'honneur, & incapable, en me conseillant, d'en trahir les loix. Indépendamment de toute autre considération, puis-je avec honneur, après ce secret divulgué, épouser cette fille?

Eh pourquoi non? repliqua *Jones*, si le véritable honneur, qui au fond n'est que la bonté même, vous le dit, & l'exige?... mais puisque vous m'opposez ce scrupule, permettez que je l'examine.

Pouvez-vous, sans blesser ce même honneur, vous sentir coupable d'avoir, sous de fausses promesses, trompé une jeune personne; de lui avoir, en abusant de sa crédulité, ravi son innocence? Pouvez-vous avec honneur vous sentir, vous connoître, vous avouer malgré vous-même l'artisan volontaire de l'op-

probre & de la destruction d'un être humain ? Pouvez-vous avec honneur enlever la réputation, la paix, la vie même, & peut-être plus encore, à cette aimable créature ? L'honneur se rappellera-t-il sans frémir qu'elle est jeune, sans art, & sans défense ? que c'est cette jeune personne qui vous aimoit, qui ne respiroit que par vous, qui eût péri cent fois pour vous, qui eût cru faire un crime en vous soupçonnant un instant, & qui croyoit plaire encore plus en sacrifiant tout à l'objet de sa tendresse ? ... L'honneur dis-je, peut-il réfléchir plus d'un instant sur de pareils objets ?

Votre raisonnement est juste, répondit *Nightingale* ; j'adopte tous vos sentiments. Mais connoissez-vous bien le monde ? Après un pareil esclandre, (quoique mon fait) oserois-je avouer mon épouse ? oserois-je encore me montrer ?

Qu'entends-je ? Ah, rougissez, rougissez, s'écria *Jones*, d'une telle foiblesse. L'instant où vous avez juré de l'épouser en a fait votre femme : on peut accuser sa prudence, mais jamais sa vertu. Eh ! qu'est-ce que ce monde que vous semblez tant redouter ? Un tas de débauchés, de gens sans principes & sans mœurs, de sots, & de faux importants. Pardon, si je m'échappe : cette mauvaise honte naît d'une fausse modestie, ombre éten-



118. L'ENFANT TROUVÉ,  
nelle du faux honneur;... quiconque a des  
notions du véritable, ne pourra que vous ap-  
plaudir. Mais, dussions-nous supposer le con-  
traire; votre cœur, mon ami, ce cœur que  
je connois juste & sensible, peut-il manquer  
de vous en applaudir? Ce sentiment pur & dé-  
licieux qu'inspire toujours une action noble,  
juste & généreuse, n'est-il pas plus satisfai-  
sant pour le cœur, que les louanges mal ac-  
quises de ce monde que vous craignez?...  
Pesez l'alternative; jetez de bonne foi les  
yeux sur ces deux tableaux. Voyez, d'un cô-  
té, cette infortunée, cette tendre & crédule  
Amante, expirant dans les bras de sa trop  
déplorable mere; entendez son dernier sou-  
pir prononcer encore votre nom; écoutez-la  
plaindre son sort, sans accuser la cruauté de  
celui qui le cause; peignez-vous sa famille  
désespérée, détestant l'auteur de sa ruine, &  
périssant du même coup dont vous avez  
frappé votre victime; jetez enfin les yeux  
sur votre malheureux enfant, sans secours,  
sans nom, sans état, sans appui, expirant  
dans l'opprobre, ou languissant dans la mise-  
re: ramenez alors vos regards sur vous mè-  
me; voyez en vous l'unique auteur de cette  
affreuse tragédie, & réfléchissez un instant.

Voyez-vous vous-même, d'un autre cô-  
té, dissipant d'un seul mot ces horreurs, ren-  
dant la vie à tant de malheureux.... Goûtez

la joye , jouissez des transports de cette aimable & tendre Amante , volant , ou plutôt se précipitant dans vos bras ; voyez le sang colorer de nouveau ses joues pâles & livides , le feu de l'amour ranimer ses yeux presque éteint par les pleurs , & la reconnoissance exprimer toute l'ardeur & la vivacité de ses sentiments : regardez plus loin sa respectable mere , passant tout-à-coup de l'abyme du malheur au comble de la félicité , ne plus voir en vous que le Dieu tutélaire & le libérateur de sa famille. Quel bonheur , quel plaisir , ô mon ami , de faire tant d'heureux en un instant !

Telle est , mon cher *Nightingale* , telle est l'alternative , tels sont les deux tableaux que je recommande à votre attention ; ... je ne connois plus mon ami , ou son choix sera bientôt fait.

Ah , reconnois toujours mon ami , s'écria *Nightingale* ; mon cœur , pour être brisé , n'attendoit pas les traits vainqueurs de ton éloquence : la pitié lui avoit déjà parlé pour *Nancy* ; & plutôt au Ciel que je ne l'eusse jamais exposée au malheur dont elle gémit ! ... Croyez - moi , M. Jones , j'ai long temps combattu , j'ai long-temps lutté contre moi-même , avant que de me résoudre à tracer cette Lettre fatale qui cause aujourd'hui tant de maux. Si je n'avois que mon cœur à consulter , j'épouserois ma *Nancy* dès demain ;

je le voudrois, j'en atteste le Ciel : mais puis-je m'imaginer, pouvez-vous vous imaginer vous-même, que j'obtienne jamais l'aveu d'un Pere tel que le mien ; d'un pere qui s'est engagé d'un autre côté, & qui dès demain doit me présenter à la riche héritiere qu'il me destine ?

Je ne connois pas votre Pere, répondit *Jones* ; mais si j'étois assez heureux pour l'abattre, promettez-vous de rendre la vie à *Nancy* & à sa mere ?

De toute mon ame, répondit *Nightingale*, avec autant d'ardeur que je recherche ma propre félicité.... Eh, où puis-je mieux la trouver?... Si *Nancy* connoissoit les larmes que j'ai versées, & tout ce que j'ai souffert depuis hier, je crois qu'elle en auroit pitié. L'amour ne m'a jamais bien parlé que pour elle, l'honneur seul, ou plutôt son fantôme, combattoit mes remords. O mon Ami ! vous l'avez terrassé, & je me sens digne de vous. S'il est possible que mon Pere consente à mes vœux, je suis le plus heureux des hommes.

Eh bien, je l'entreprends, lui dit *Jones*. Quelque face que je puisse donner à cette affaire, n'allez pourtant pas vous fâcher contre moi. Votre Pere, avouez-le, n'eût sans doute pas tardé à savoir de quoi il s'agit ; les aventures de ce genre font des progrès rapides  
dans



dans le monde, vous l'avez déjà trop malheureusement éprouvé. D'ailleurs, si nous ne prévenons pas au plutôt les accidents qui peuvent arriver, & que j'ai tout lieu de craindre, vous vous verriez, avant qu'il soit deux jours, la fable & l'horreur du Public. Laissez-moi donc agir. S'il est quelque ombre d'humanité dans le cœur de votre Pere, il sera sensible à ce que je lui prépare: indiquez-moi seulement sa demeure, je ne perdrai pas un moment. Quant à vous, mon ami, hâtez-vous, si vous l'aimez, de voler chez *Nancy*; allez fermer le tombeau déjà ouvert pour elle. Le spectacle qui vous attend dans cette maison de douleur, vous prouvera que je ne vous ai rien exagéré.

*Nightingale* consentit à tout. Il donna l'adresse de son Pere à notre Héros, en lui marquant combien il avoit lieu de craindre que ses efforts ne fussent infructueux auprès d'un homme aussi avare qu'entier dans ses volontés.... Attendez, dit-il tout-à coup à *Jones*;... si vous lui disiez que je suis déjà marié, il se rendroit peut-être plus traitable. Voyez, éprouvez ce moyen extrême: j'aime assez *Nancy* pour le hasarder, qu'elle qu'en puisse être l'issue.

*Jones* approuva l'idée de son ami, & partit pour chercher le vieux *Richard*, tandis que *Nightingale* alloit rendre la vie à son Amante,

## CHAPITRE V.

*Entrevue de JONES & du Pere de Monsieur NIGHTINGALE. Arrivée d'un nouveau Personnage.*

**L**E Pere de M. *Nightingale*, après avoir jadis fait sa fortune dans le Commerce, avoit quitté la marchandise, & ne commerçoit depuis long temps qu'en argent, celle de toutes les denrées dont il connoissoit mieux les avantages, & qu'il savoit toujours employer utilement, soit au service du Public, ou à celui des Particuliers. Cet homme, en un mot, n'étoit qu'argent, ne connoissoit qu'argent, n'entendoit, ne voyoit, & ne revoit qu'argent: Philosophe d'ailleurs, & qui maître de ses passions,

*Avoit su réunir dans le fond de sa caisse, Ses craintes, ses desirs, ses vœux, & sa tendresse.*

La fortune, dans son quart-heure le plus fantasque, n'eût pu, je crois, choisir en notre ami *Jones* un Ambassadeur moins propre à traiter avec un pareil personnage.

Aussi Dieu sait comme notre Héros en fut

reçu, lorsqu'après un assez long préambule, il eut appris au bon homme que son fils étoit marié à Miss *Nancy Miller*.

Le détail de cette scene, qui fut très-longue, ne me paroît pourtant pas assez intéressant pour être rapporté, sur-tout dans les circonstances présentes, où nous avons bien mieux à faire: les propos, les emportemens, les menaces d'un Pere aussi dur qu'avare, & qui se voit trompé dans ses espérances, sont très-aisés à presumer.

La tempête étoit à son plus haut point, lorsque le frere du fougueux vieillard arriva dans son cabinet.

Ces deux gens, quoique parents si proches, étoient de caracteres totalement opposés. Le frere arrivant avoit aussi été élevé dans le Commerce; mais il ne s'étoit pas plutôt vu un fond de 6000 livres sterlings, que, renonçant à tout autre espoir de fortune, il s'étoit retiré à la campagne, où depuis, vingt-cinq ans, il vivoit heureux avec une épouse fort enjouée, qui tenoit tout de lui.

Il n'avoit qu'une fille, enfant gâté à tous égards, & qui, pour ne point quitter ses parents, avoit depuis peu refusé un établissement considérable.

La jeune personne que M. *Nightingale*, Pere, avoit destinée à son fils, étoit du voisinage de son frere, & très-liée avec sa niece;



C'étoit même à propos du mariage projeté, que *Nightingale*, frere, étoit venu en Ville, non pas pour en hâter l'accomplissement, mais pour le rompre s'il étoit possible, attendu les nombreuses imperfections tant corporelles que spirituelles de la future.

Il fut charmé d'apprendre le mariage de son neveu avec *Nancy*, qu'il connoissoit ; & lorsque son frere eut bien purgé sa bile sur ce sujet, il lui parla ainsi :

Si vous étiez un peu plus de sang froid, mon frere, je vous demanderois si c'est pour l'amour de lui-même, ou pour l'amour de vous seul, que vous aimez aujourd'hui votre fils ? Vous me répondriez, du moins je le suppose, que c'est pour l'amour de lui-même ; & sans doute que c'est son bonheur seul que vous cherchiez dans l'alliance proposée.

Mais mon frere, les regies de bonheur que nous nous avisons de prescrire à autrui m'ont toujours paru fort absurdes, & la puissance de quiconque insiste sur un point si délicat, n'offrit jamais rien à mes yeux que de tyrannique. C'est une erreur vulgaire, je le fais ; mais ce n'est pas moins une erreur. Et si son absurdité est sensible, c'est sur-tout lorsqu'il s'agit du mariage, dont la félicité est attachée à l'affection subsistante entre les parties.

J'ai donc toujours pensé que le choix des

Parents pour leurs enfants dans cette occasion , étoit d'autant moins raisonnable que rien ne peut commander à l'amour ; que cette passion , soit par elle-même , soit par la perversité de notre nature , hait tellement tout ce qui sent la contrainte , que souvent la persuasion même a suffi pour la révolter.

Je conviens cependant que les Parents , dussent-ils n'être pas bien sages , doivent être consultés ; qu'ils peuvent même , en certains cas , employer légitimement la voix négative. Mon neveu , à cet égard , est par conséquent coupable envers - vous. Mais procédons de bonne foi , mon frere ; n'y avez-vous pas un peu contribué ? N'avez-vous point , par de fréquentes déclarations sur ce sujet , laissé entrevoir à votre fils une certitude morale de vos refus , au cas que la fortune d'une épouse ne quadrât pas avec vos idées ? N'est-ce pas peut-être ce motif seul qui allume aujourd'hui votre colere ? & si votre fils a péché dans un seul point contre ce qu'il vous doit , n'avez-vous pas d'un autre côté excédé les bornes de l'autorité paternelle , en lui choisissant , en lui marchandant une épouse qu'il ne connoit pas , que vous ne connoissez pas vous-même , & que vous rougiriez d'avoir proposée , si la moindre partie de ce que je fais d'elle vous étoit révélé ?

J'avoue pourtant toujours que votre fils a

commis une faute; mais cette faute n'est sûrement pas impardonnable. Il a agi, sans votre consentement, dans une matière où il auroit dû le demander; mais c'est aussi dans une matière où lui seul étoit principalement intéressé. Vous ne pouvez disconvenir que l'intérêt seul ne fut en cette occasion la règle de vos idées; mais si malheureusement il n'a point pensé de même, s'il s'est trompé dans les notions du vrai bonheur, prétendez-vous, mon frere, au cas que votre fils vous soit cher, le rendre encore plus malheureux? Voulez-vous aggraver les tristes conséquences de son engagement, & réaliser des malheurs qui n'arriveront peut-être pas, s'il trouve en vous un Pere? Voulez-vous, en un mot, parce que vous n'avez pu le rendre aussi riche que vous le prétendiez, employer tout votre pouvoir pour le plonger dans la misere?

L'Antiquité nous garantit bien des miracles. *Orphée* & *Amphion* ont rendu sensibles des êtres absolument inanimés. Rien de plus étonnant; mais, ni l'Histoire, ni la Fable, n'ont osé hasarder le moindre exemple d'un avaré attendri par la force ou par le pathétique du raisonnement.

*M. Nightingale*, Pere, au lieu de répondre directement au discours de son frere, se contenta de lui dire qu'ils n'avoient jamais été de même avis sur l'éducation des enfants.



Je voudrois , ajouta-t-il , que vous ne vous fussiez mêlé que de celle de votre fille , sans vous être ingéré de vouloir élever mon fils , qui n'a pu , je crois , que très-peu profiter de vos préceptes , encore moins de vos exemples.

Il est vrai que le jeune *Nightingale* , qui étoit le filleul de son Oncle , avoit beaucoup plus vécu avec lui qu'avec son Pere. Aussi l'Oncle l'aimoit presque autant que sa propre fille.

*Jones* étoit enchanté de ce bon-homme ; & lorsqu'ils s'apperçurent que rien ne pouvoit calmer cet obstiné Pere , notre Héros emmena l'Oncle , qui vouloit voir son neveu chez Madame *Miller*.

## C H A P I T R E V I I I.

### *Evénements surprenants.*

*Jones* , à son retour chez lui , trouva la face des choses totalement changée. La mere , les deux filles , & le jeune *Nightingale* étoient à table , soupant ensemble ; & l'Oncle , qui étoit connu dans la maison , y entra sans cérémonie.

Il embrassa Miss *Nancy* en qualité de niece , & complimenta son neveu avec autant de cordialité que s'il eût épousé son égale à tous égards.

## 128 L'ENFANT TROUVÉ,

Ce début avoit fait pâlir *Nancy* & son prétendu mari , & tous les deux étoient fort embarrassés de leur contenance. Mais *Madame Miller* , qui avoit cherché une occasion de passer dans une chambre à côté , ayant fait appeller *Jones* , le surprit fort , lorsque , se jettant à ses pieds , cette bonne femme tout en larmes le nomma cent fois le sauveur de la famille , & lui apprit que M. *Nightingale* épouserait sa fille dès le lendemain matin.

Cette nouvelle transporta notre Héros de la joie la plus pure. Il eut peine à mettre des bornes à la tendre reconnoissance de son Hôteffe , qu'il ramena enfin dans la salle à manger , où tout se passoit au gré de leurs desirs.

Trois heures s'écoulerent rapidement dans cette aimable & petite assemblée , pendant lesquelles l'Oncle , zélé partisan de la bouteille , avoit si souvent bu à la santé des jeunes époux , que le neveu s'en sentoît un peu lui-même. Aussi n'est-ce qu'à une effusion de cœur , un peu bacchique , que nous pouvons attribuer la fantaisie qui prit tout-à-coup à ce Jeune - homme de faire monter son Oncle dans son ancien appartement , pour lui apprendre qu'il n'y avoit encore rien de réel dans son prétendu mariage , que ce qui s'étoit déjà passé entre *Nancy* & lui.

Comment ! s'écria le vieux Campagnard , tu n'es pas en effet marié ?.... Viens , mon neveu , que je t'embrasse ? Je n'entendis rien de ma vie qui m'ait fait autant de plaisir. Si la faute eût été faite, je t'eusse protégé, je t'eusse aidé de toute ma puissance ; mais puisque tu es libre , ouvre les yeux sur la sottise que tu aurois faite.

Qu'entends-je ! lui dit *Nightingale* : mon honneur n'est-il pas engagé ? Quelle différence trouvez-vous donc ?... Bon , repliqua l'Oncle , l'honneur ! belle chimere ! il est de l'invention des hommes , on le définit comme l'on veut. En trouveras-tu moins un parti considérable ? Parbleu , il s'agit bien d'honneur ici !

Pardon , Monsieur , lui dit *Nightingale* , mais je pense autrement. Non-seulement l'honneur , mais la conscience , mais l'humanité même exige que je remplisse mes engagements. Non , mon Oncle , j'y suis déterminé , & je veux l'épouser... Vous le voulez , Monsieur ? s'écria l'Oncle ; j'attendois peu ce mot de votre part. S'il s'adressoit à votre Pere , à la bonne heure ; à peine a-t-il mérité que vous le connussiez : mais à moi qui vous ai élevé , qui fus toujours votre ami , je ne le conçois pas ? Qu'elles impressions avez-vous donc prises depuis que vous m'avez quitté ?.... Ma fille , que j'ai élevée ainsi que



130 L'ENFANT TROUVÉ,  
vous , comme mon amie , osa-t-elle jamais  
contredire mes conseils ?

Vous ne lui en donnâtes surement jamais  
en pareil cas , répondit *Nightingale* ; j'ai peine  
à croire que vos ordres mêmes pussent lui faire  
sacrifier l'objet de ces inclinations.

N'insultez point ma fille , s'écria vivement  
l'Oncle , n'insultez pas ma *Henriette*. Son édu-  
cation me répond de la soumission aveugle à  
toutes mes volontés. En lui laissant faire les  
siennes, je l'ai habituée à ne jamais me résister.

Je n'ai pas prétendu , lui dit *Nightingale* ,  
insulter ma Cousine que j'estime autant que  
j'honore. Mais je suis convaincu que vous  
ne lui donnerez jamais un ordre aussi sévère  
que l'est celui que je reçois de vous.... Mais  
de grace , mon cher Oncle , retournons à ta-  
ble ; la compagnie doit s'étonner & s'ennuyer  
de notre absence. Permettez même que je  
vous supplie de ne rien dire qui puisse attrister  
la pauvre *Nancy* , ou sa Mere.

J'y consens , répondit l'Oncle , mais à une  
condition : c'est que vous veniez me recon-  
duire chez moi , pour que nous puissions jaser  
encore quelques instants en liberté sur cette  
affaire. Je voudrois , je l'avoue , malgré la stu-  
pide obstination de mon frere , qui se croit  
pourtant un très habile homme , préserver ma  
famille de tout établissement peu avantageux.

*Nightingale* , qui connoissoit son Oncle

pour n'être pas moins entêté que son Pere , lui promit de l'accompagner. Ils revinrent ensuite dans la salle à manger , où le vieil Oncle promit de montrer le même visage qu'auparavant.

## CHAPITRE IX.

### *Conclusion de ce Livre.*

**O**N n'avoit pas été tranquille en bas , les cris de l'Oncle avoient été entendus ; & quoiqu'on n'eût rien pu recueillir de ce véhément dialogue , il n'avoit pas moins jeté la terreur dans l'ame de *Nancy* , de sa Mere , & de notre Héros même.

Lorsque la Compagnie fut rassemblée , l'altération de toutes les physionomies devint visible , la gayeté n'osa plus se montrer qu'avec un air contraint.

On quitta la table une demie-heure après ; & l'Oncle emmena son neveu , qui assura *Nancy* qu'il reviendrait de grand matin pour remplir ses promesses.

*Jones* , quoique le moins intéressé dans l'aventure , fut celui qui en craignit le plus les suites. Tandis qu'il délibéroit s'il étoit à propos de dévoiler ses craintes à la petite famille , la servante de la maison vint l'avertir

132 L'ENFANT TROUVÉ, &c.  
qu'une Dame le demandoit avec empressement.... Il se hâta d'y courir : c'étoit Madame *Honora*, qui lui apportoit de si terribles nouvelles concernant *Sophie*, que notre Héros, oubliant tout-à-coup l'intérêt qu'il prenoit aux inquiétudes de ses Hôtes, ne pensa plus qu'à ses propres malheurs, & se livra tout entier aux plus cruelles réflexions.

Mais le Lecteur ne peut être instruit de ces tristes événements, qu'après le récit de ce qui les a précédés & produits. Ce sera le sujet du Livre suivant.

*Fin du quatorzieme Livre.*







# L'ENFANT TROUVÉ.

---

## LIVRE QUINZIEME,

*Dans lequel le progrès de l'Histoire  
n'est que d'environ deux jours.*

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Noir complôt contre SOPHIE.*



Orsque les enfans sont à rien faire , disoit un vieux Gentilhomme de ma connoissance , on peut parler qu'ils font du mal. Je ne prétends point étendre cette maxime jusques sur les femmes en général ; mais on me passera peut-être , que lorsque la jalousie & la rage sont au dehors insensible chez elles, on peut

tout attendre & tout craindre de ce que ces passions operent dans le fond de leur ame.

Lady *Bellaſton* va nous en fournir un exemple. Sa haine pour *Sophie* étoit au comble ; elle l'accabloit de caresses , en attendant l'occasion de se défaire d'une rivale qui croiſoit ou détruiſoit à chaque instant ſes plus flatteuſes eſpérances.

Nous avons dit qu'un jeune Cavalier avoit aidé *Sophie* à ſortir de la Comédie , le jour qu'elle y avoit eu tant de peur.

Lord *Fellamar* ( car telle étoit ſa qualité ) avoit déjà vu notre Héroïne chez ſa Tante , & en étoit devenu éperduement amoureux. Il n'avoit pas manqué , dès le lendemain de ce jour , de venir ſavoir des nouvelles de la ſanté de *Sophie* , & de faire éclater , dans une longue viſite , tout l'intérêt que ſon cœur paroifſoit y prendre.

Lady *Bellaſton* crut le jeune Lord très-propre à remplir ſes deſſeins : dès le jour même elle devint ſa confidente , & le trouva ſi enflammé qu'elle en eſpéra tout.

Le Lord , informé de ſa naiſſance & des grands biens de *Sophie* , ne tarda pas à parler mariage : c'eſt où Lady *Bellaſton* l'attendoit.

Je vous répondrois bien ( lui dit-elle avec un air apprêté , & jouant l'embaras ) du conſentement de ſon Pere : l'honneur d'une telle

alliance ne pourroit que le flatter infiniment. Mais je prévois un obstacle invincible , dont je rougis de vous instruire. Vous avez un rival , Mylord , & un rival qui , quoiqu'indigne d'être nommé , n'en est pourtant pas moins redoutable.... Ah , Madame ! s'écria le Lord *Fellamar* , vous me glacez le cœur , vous venez de m'anéantir.

Fi donc , Mylord , lui dit la Dame ; je croyois au contraire vous enflammer , vous voir tonner contre un odieux rival , & n'avoir rien de plus pressé que de me demander son nom ,.... & vous prétendez être amoureux !

Si je le suis ! s'écria-t-il ;... oui , je le suis , Madame , au point de tout entreprendre pour posséder votre aimable Parente. Parlez , parlez , de grace ! quel est donc cet heureux mortel ?

C'est ,... j'en rougis encore un coup pour elle , & pour mon sexe entier ;... c'est un misérable , un bâtard , un enfant trouvé , un faquin , en un mot plus misérable que le dernier de vos laquais.

O Ciel ! s'écria-t-il en frémissant , se peut-il qu'une jeune personne , douée de tant de charmes , ait pu s'attacher à un aussi indigne objet ?... Hélas , Mylord , répondit-elle , songez à ce que c'est que la vie de la campagne !.. c'est le poison des jeunes filles , c'est-là que



le cœur se nourrit d'un amour ridicule , qu'on se farcit la tête d'un fatras d'idées si romanesques , que la meilleure compagnie de *Londres* & le cours d'un Hyver entier suffisent à peine pour les déraciner.

En vérité , Madame , repliqua *Fellamar* , votre Parente est d'un prix trop précieux à mes yeux pour la laisser dans un aveuglement si déplorable ; & sa perte ne sauroit être trop tôt prévenue.

Hélas , Mylord , dit la bonne Dame , comment la prévenir ? Tout le pouvoir de la famille a fait jusqu'aujourd'hui de vains efforts : quelque charme , je crois , s'en mêle ; la pauvre *Sophie* ne respire qu'après l'instant de sa ruine. Et pour vous ouvrir tout mon cœur , je tremble à chaque instant d'apprendre sa fuite avec ce malheureux.

Ce que j'entends , Madame , excite bien plus ma compassion que mon mépris , & ne fait qu'ajouter à mes sentiments pour votre Cousine. On pourroit trouver des moyens ;... on pourroit prévenir la perte d'un si rare trésor.... Madame , ne lui a-t-elle pas déjà parlé raison sur ce sujet ?

Raison ! s'écria Lady *Bellafton* en éclatant de rire ; connoissez-vous assez peu les femmes pour vous imaginer que la raison puisse rien contre leur penchant ? Le temps , Mylord , le temps est le seul remède qui puisse  
les

les guérir : mais je fais qu'il est peu du goût de *Sophie* , & c'est ce qui redouble mes terreurs ;... chaque instant les augmente , & je commence à croire que la violence seule....

Que faut-il faire ? s'écria Mylord , quels moyens peut-on employer ? il n'en est point que je ne tente... O Mylady ! dans l'espoir de la posséder , est-il rien que je n'entreprenne ?...

En vérité je ne fais que vous dire , répondit la Dame ,... attendez ,... je m'y perds ;... en vérité je n'y vois goutte ;... si l'on veut la sauver , il en est temps , il faut agir ;... & comme je vous le disois tout-à-l'heure , la violence est absolument nécessaire ;... j'entrevois un moyen , mais désagréable , & dont je suis presque effrayée moi-même ,... il demande bien de la tête , je vous en avertis.

Je ne crois pas , Madame , lui dit-il , être suspect du côté du courage : il faudroit d'ailleurs que j'en eusse bien peu pour reculer en cette occasion.

Ah , Mylord , répondit-elle , je suis bien sûre de vous !... c'est de moi seule que je doute , car je sens combien il faudra m'exposer. La confiance que votre probité m'inspire , seroit sans doute de nature à effrayer toute autre femme ;... & si je n'étois bien certaine...

Le Lord , en l'interrompant , n'eut pas

138 L'ENFANT TROUVÉ,  
de peine à la rassurer encore sur ce point ; &  
d'autant plus aisément , qu'il jouissoit de la  
réputation la plus integre & la mieux mé-  
ritée.

Eh bien , dit-elle , Mylord , vous surmon-  
tez tous mes scrupules ; je vais ,... mais non ,  
je ne puis m'y résoudre ,... l'idée seule me  
fait frémir ! non , cela ne sera pas ;... essayons  
d'abord tous les autres moyens. Pouvez-vous  
diner ici aujourd'hui ? vous aurez le plaisir de  
la voir autant que vous voudrez , & nous n'a-  
vons pas de temps à perdre. Nous n'aurons  
que Lady Betty , Miss Eagle , le Colonel  
Hampsted , & Tom Edwards ,... ils ne res-  
teront pas , & je ne serai au logis pour per-  
sonne ; vous en ferez plus à votre aise. Je  
vous réponds même de trouver le moyen de  
vous convaincre de l'attachement de Sophie  
pour son indigne Amant.

Fellamar remercia Lady Bellaston , ac-  
cepta son diner , & sortit pour se mettre en  
état de reparoître bientôt plus décemment  
chez elle





## C H A P I T R E I I.

*Suites du complot contre SOPHIE.*

**Q**Uoique le Lecteur ait conçu dès longtemps que Lady *Bellaſton* étoit membre , & très - important , du *grand Monde* , elle étoit pourtant en effet membre , & très - conſidérée , du *petit Monde* : expreſſion qui déſignoit une très - digne & très - honorable Société , floriffante il n'y a pas long-temps dans ce Royaume.

Pami les bons principes qui ſervient de baſe à cette Société , il en étoit un remarquable. Il étoit de regle dans cet illuſtre Corps , dont les Héros ſ'aſſembloient ſouvent vers la fin de la dernière guerre , que chacun d'eux fût tenu de ſe ſignaler chaque jour , au moins une fois , par un exploit nouveau. Cet exploit conſiſtoit en quelque fauſſeté plaiſante , qui toutes les vingt-quatre heures étoit répandue dans *Londres* par toute la Cotterie. Jamais établiffement ne donna matière à plus de ſortes conjectures , à plus d'hiftoires ridicules , qui ( je n'en voudrois pas jurer ) paſſoient peut-être du ſein de la Société même. Le D.... diſoit - on , par exemple , aſſis dans un grand fauteuil , préſidoit en perſonne aux Aſſem-

140 L'ENFANT TROUVÉ,  
blées, &c; ... mais après les informations les plus scrupuleuses, je suis obligé d'avouer que tous ces contes étoient faux; que cette Cottie étoit composée d'une fort bonne sorte de gens; que les faussetés auxquelles ils donnoient cours, n'étoient point de nature à nuire au prochain, & n'avoient d'autre but que l'amusement de leurs auteurs & celui du Public.

*Tom Edwards*, dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, étoit de ce comique Corps. Ce fut lui que *Lady Bellaston* choisit pour débiter une fausseté qu'elle avoit conçu: ce qui ne devoit arriver que le soir, lorsque la compagnie du dîner, excepté *Lord Fellamar* & lui-même, seroit sortie, & qu'elle lui donneroit le mot.

Que le Lecteur s'imagine donc qu'il est environ huit heures du soir; que *Lady Bellaston*, *Lord Fellamar*, *Miss Western* & *Edwards*, finissent un partie de *Whist*; \* & que *Lady Bellaston*, positivement au dernier tour, donne le mot à *Edwards*, en lui parlant ainsi.... En vérité, mon pauvre *Tom*, vous n'êtes plus supportable; vous nous disiez du moins autrefois des nouvelles, & maintenant vous ne savez ni ne dites plus rien.... Ce n'est pas ma faute, Madame, répondit *Edwards*: le monde est aujourd'hui si lourd, si engourdi, qu'il ne produit plus rien digne

---

\* Jeu de Cartes à la mode en Angleterre.

d'être remarqué.... Mais à propos je me rappelle un terrible accident arrivé au pauvre Colonel *Wilcox*.... Le pauvre homme!.... vous le connoissez, Mylord; personne n'est plus connu. Je le plains en vérité de tout mon cœur.

De quoi s'agit-il donc, répondit Lady *Belaston*?

Il s'est battu en duel ce matin, il a tué son homme.... & voilà tout.

Lord *Fellamar*, qui n'étoit pas du complot, demanda qui il avoit tué? Un Jeune-homme, répondit *Edwards*, que personne de nous ne connoit, du Comté de *Somerset*, dit-on, arrivé depuis peu à *Londres*, & parent d'un M. *Alworthy*, que je crois de la connoissance de Mylady. J'ai vu porter le mort dans un Caffé.... C'étoit ma foi un très-bel homme!

*Sophie*, qui mêloit les cartes au moment qu'*Edwards* avoit commencé à parler d'un homme tué, s'étoit arrêtée tout court: ces sortes d'histoires avoient toujours droit de l'affecter beaucoup. Celle-ci finie, elle voulut achever de mêler; mais après avoir donné trois cartes à l'un, sept à l'autre, & dix au troisieme, le reste lui glissa des mains, & la pauvre fille tomba évanouie dans son fauteuil.

La Compagnie en usa comme d'ordinaire en ces sortes d'occasions. On fit beaucoup



de bruit, on la secourut, elle revint, & demanda d'être conduite dans son appartement; où, Lady *Bellaſton*, l'ayant ſuivie, lui apprit, en éclatant de rire, que c'étoit une piece qu'elle lui avoit fait jouer: en l'aſſurant pourtant que ni Mylord, ni *Edwards*, ne ſavoient rien du vrai ſecret de l'affaire.

Lord *Fellamar* n'eut pas beſoin d'autres preuves, pour être convaincu que tout ce que Lady *Bellaſton* lui avoit appris n'étoit que trop vrai.

Grand conſeil, en conſéquence, entre Lady *Bellaſton* & lui, dès qu'elle fut revenue de chez *Sophie*; & d'où il réſulta un projet, qui, malgré ce qu'il avoit d'abord offert d'odieux aux yeux du Lord même, fut pourtant bientôt juſtifié par la légitimité de ſes intentions, mais qui ne révoltera pas moins pluſieurs de nos Lecteurs.

Il fut arrêté que le lendemain à ſept heures du ſoir, *Sophie*, par les ſoins de Lady *Bellaſton*, ſe trouveroit ſeule dans ſon appartement, & que Mylord y feroit introduit.

Très ſatisfaite de cet arrangement, dont le ſuccès lui paroifſoit infaillible, attendu les meſures déjà préméditées pour écarter tous les domeſtiques, Mylady *Bellaſton*, après le départ du Lord, ſe mit tranquillement au lit. *Sophie*, forcée après certain éclat d'épouſer *Fellamar*, ne laiſſoit plus d'eſpoir à Jo-

nes ; & Jones, une fois sans espoir , ne pouvoit plus échapper à Lady *Bellaston*. Quel plaisir ! quel triomphe pour elle ! Tout la justifioit d'ailleurs aux yeux de la famille de *Sophie*, ainsi qu'à ceux du monde : en arrachant sa parente à un attachement honteux , elle lui procuroit un époux , qui, par son rang & sa fortune , ne pouvoit qu'honorer M. *Western* , & la parenté de sa fille.

L'autre conspirateur n'étoit pas à beaucoup près si tranquille : son cœur , malgré lui-même étoit en proie à ces noires agitations , si sublimement peintes par *Shakespear* \* lorsqu'il fait dire à *Brutus*, déterminé à immoler César.... *Que l'homme est foible ! Faut-il que l'intervale qui se rencontre entre la résolution d'un projet dangereux & son exécution , ne soit jamais rempli que de songes funestes & de chimères effrayantes ! Faut-il qu'il frémissse à chaque instant , à l'aspect des dangers qui se multiplient ! ... Il les surmonte , il est vrai ; mais son cœur , semblable à un Etat que déchire une guerre intestine , est il moins accablé des divers mouvements qui l'agitent ? ...*

La violence de sa passion , qui lui avoit fait adopter ce projet , lui rappelloit en vain qu'une parente de *Sophie* , non-seulement l'avoit conçu , mais le croyoit utile & nécessaire au

---

\* Théâtre Anglois, Tome III.

144 L'ENFANT TROUVÉ,  
bonheur futur de cette aimable fille. L'oreiller de Mylord n'offroit à cet instant à ses yeux que l'action seule, revêtue des horribles couleurs & des funestes conséquences qui marchoient à sa suite. Il en fut ébranlé; la nuit entière put à peine suffire pour accorder dans son cœur & l'honneur & l'amour. Le premier fut pourtant vainqueur; & le Lord, très-résolu d'abandonner des espérances si contraires à la noblesse de ses idées, se hâta de se rendre chez Mylady *Bellaston*.

Cette Dame, quoiqu'il fut tard, étoit encore au lit; *Sophie* étoit assise à côté d'elle, lorsqu'un domestique vint annoncer le Lord *Fellamar*, que l'on fit prier de monter. *Sophie*, à ces mots, supplia sa Cousine de ne point recevoir ses visites à l'avenir. Elle lui apprit la déclaration qu'il lui avoit faite, la haine qu'elle avoit pour lui, & le dessein où elle étoit de ne plus se trouver seule avec cet Amant importun.

Eh, bon Dieu, mon enfant, lui dit Lady *Bellaston*, voilà nos Campagnardes ! toutes font faites dans le même moule : la moindre politesse est une déclaration pour elles ; tout homme qui leur sourit, ou qui les loue, est un Amant. Quoi ! parce que Mylord est galand, il vous aime ? La conséquence est admirable.... Plût au Ciel que cela fût ! vos refus me surprendroient fort.

Eh



Eh bien , Madame , répondit vivement *Sophie* , jouissez de toute votre surprise ; vous me permettrez , je vous prie , de ne plus le voir.

Oh ! ne craignez rien , ma petite , repliqua *Mylady* ; on ne prétend point vous contraindre. Si votre dessein est de suivre Monsieur *Jones* , je ne sache personne qui s'y oppose.

En vérité , Madame , s'écria *Sophie* , c'est bien abuser de ce que je vous dois !... Je connois mes devoirs , Madame , & ne recevrai jamais d'époux que des mains de mon Pere.

A la bonne heure , *Miss Western* , lui dit la Dame ; puisque vous n'êtes pas d'humeur de voir compagnie ce matin , vous pouvez regagner votre appartement. Je suis moins timide que vous , je recevrai *Mylord* à ma toilette.

A ces mots , *Sophie* , après avoir remercié *Mylady* , se hâta de sortir , & *Fellamar* fut introduit.

### C H A P I T R E III.

*Que l'éloquence d'une Femme est quelquefois dangereuse !*

**L**ady *Bellafton* , informée des scrupules du jeune Lord , le traita à peu près comme un vieux Solliciteur de *Newgate* \* traite

\* Prison de Londres.

un témoin encore novice , qui lui propose des remords.

Mon cher Lord , lui dit-elle , vous avez le cœur foible , vous avez l'air malade ; voudriez-vous de l'élixir de Lady *Egdely* ?... N'êtes-vous pas honteux ? Peut-on avoir si peu de résolution ?... Quoi , le seul mot de rapt vous épouvante !... Oh , pour le coup , si l'histoire d'*Hélène* étoit moderne , je ne la croirois pas ! j'entends la fermeté de *Pâris* ; car , pour ce qui touche la facilité d'*Hélène* , je n'y vois au fond rien d'étonnant ; le courage , dans tous les temps , eut droit de plaire aux femmes. Le ravissement des *Sabines* est encore une autre Histoire.... Mais , grâces au Ciel , cela est aussi fort ancien. Tant d'érudition vous étonne peut-être ;... je crois même avoir lu dans M. *Hook* , \* que ces *Sabines* , par la suite , aimèrent leurs maris. Je cherche vainement quelqu'une de mes connoissances qui ait été ravie.... Eh , de grace , Madame , s'écria-t-il , cessez de me rendre si ridicule !

Eh pourquoi non , Mylord , vous imaginez-vous qu'il y ait une femme en *Angleterre* , tant prude pût-elle être , qui du moins dans son cœur ne se moquât pas maintenant de vous ?... Vous me forcez à vous tenir un étrange langage , vous me poussez jusqu'à tra-

---

\* Auteur d'une Histoire Romaine.

hir mon sexe même ; mais la pureté de mes intentions me soutient.... Ah , s'il s'agissoit moins du bonheur d'une parente que j'aime malgré moi ! Mais j'ai votre parole , vous m'avez promis d'être son époux ; sa fortune & sa félicité l'emportent sur mes répugnances , & je compte sur vous ; hélas ! m'exposerois-je à tout ceci ?... car enfin son amant est aimable , & ses ennemis mêmes rendent justice à son courage.

Que ceux de nos Lecteurs qui ont eu le petit plaisir d'entendre sortir des réflexions de ce genre de la bouche d'une épouse ou d'une maîtresse , me disent naturellement si toute la douceur d'une voix femelle les rend moins dures à l'oreille ? Un fait certain , c'est que *Démosthène* & *Cicéron* , en personne , n'eussent pas opéré si fortement sur l'ame de *My lord Fellamar* , que *Lady Bellafton* dans cet instant décisif.

Les yeux de *Mylady* , constamment fixés sur son disciple , n'eurent pas sitôt entrevu le trouble de son ame , & les nouveaux sentimens qui l'agitoient , que changeant tout-à-coup de méthode , & prenant un ton plus convenable aux autres passions qu'elle croyoit alors devoir exciter : *Mylord* , dit-elle gravement , vous vous rappelez sans doute que c'est - vous même qui le premier avez entamé cette matiere , & qui avez fait naître mes



148 L'ENFANT TROUVÉ,  
idées. Vous n'avez pas soupçonné sans doute  
que mon but fût de vous offrir imprudemment  
d'épouser ma parente ? Quarante mille livres  
sterlings n'ont pas , je crois , besoin d'Avocat,  
& portent , si je ne me trompe , leur recom-  
mandation avec elles.

Ah , Madame ! s'écria *Fellamar* , la beauté  
de *Sophie* en a bien moins besoin encore que  
sa fortune. Jamais femme n'eut , selon moi ,  
la moitié de ses charmes.

Si , si , Mylord , repliqua Lady *Bellaston* ,  
en minaudant à son miroir , j'en ai connu que  
vous n'eussiez pas ravalées si bas.... Ce n'est  
pas que je prétende rabaisser les siens. C'est  
une très aimable fille , voilà ce qu'il y a de  
sûr : ce qui m'en fâche , c'est que peut être  
avant peu d'heures nous la verrons la proie  
d'un Amant , qui sûrement ne la mérite pas ,  
quoique , pour lui rendre justice , je le croye  
pourtant un brave homme.

Je fais qu'il ne la mérite pas , Madame ,  
répondit Mylord , mais je vous le garantis  
brave homme ; & si le Ciel , ou vous , ne tra-  
versez pas mes desseins , j'espère , avant qu'il  
soit une heure , que vous m'avouerez pour  
votre Parent.

Voilà ce qu'on appelle parler ! s'écria My-  
lady ; ne craignez point d'obstacles de ma  
part.

Le reste de cette scène se passa en trans-

ports , en excuses , & en compliments , qui eussent peut-être été bons à entendre de la bouche des Acteurs mêmes , mais qui perdent beaucoup par écrit. Ainsi nous finirons ici ce dialogue , pour arriver plutôt au moment fatal où tout étoit disposé pour le malheur de la pauvre *Sophie*.

---

#### CHAPITRE IV.

*Fait pour intéresser & pour surprendre.*

SEPT heures étoient sonnées , & la triste *Sophie* , seule dans son appartement , s'amusoit à lire une Tragédie : c'étoit *le Fatal Mariage*. \* A la scène où l'infortunée *Isabelle* dispose de la bague qu'elle avoit reçue de son époux , le Livre étoit tombé des mains de notre Héroïne , & son visage étoit couvert de larmes , lorsque sa porte s'ouvrit , & lui montra Mylord *Fellamar*. *Sophie* frémit à cette vue , & ne dissimula point sa surprise.

Je crains , Madame , dit le Lord en s'inclinant très-bas , d'être entré chez vous un peu trop brusquement. Je crois , répondit *Sophie* d'un ton un peu altéré , qu'une visite

---

\* Ou *L'Adultere Innocent* , Comi-Tragédie de M. Southerne. Theat. Angl. Tom. VIII.

250 L'ENFANT TROUVÉ,  
aussi inattendue a quelque droit de me sur-  
prendre.... Mes yeux en ce cas , dit le Lord ,  
vous ont donc bien mal peint mes sentiments ?  
S'ils vous eussent mieux dit tout ce que ressent  
mon cœur , vous seriez peut-être moins sur-  
prise de l'hommage que je viens rendre à celle  
qui me l'a ravi.

*Sophie* , quoique troublée , répondit à ces  
grands mots , & assez bien je crois , par un  
coup d'œil plein de mépris.

Mylord fit alors une autre harangue , &  
très-longue , sur le même sujet ; jusqu'à ce  
que *Sophie* , tremblante & impatientée , lui  
coupant tout-à-coup la parole ,... je crois en  
vérité , Mylord , s'écria-t-elle , que vous ex-  
travaguez ?.... cela seul du moins peut excu-  
ser un procédé tel que le vôtre... Vous avez  
raison , Madame , s'écria le Lord , à son tour :  
pardonnez donc aux effets d'un mal dont vous  
seule êtes la cause ; la violence de mes feux  
trouble tellement ma raison , qu'il seroit in-  
juste de me rendre comptable de mes égare-  
ments.... Mylord , lui dit *Sophie* , de plus en  
plus effrayée , je n'entends ni ne conçois rien  
à tout ceci ;... souffrez donc , Madame , ré-  
pondit Mylord , que ce soit à vos pieds que  
je vous dévoile mon cœur , mon ame , & tous  
mes sentiments ; que je vous peigne des trans-  
ports , qui vont ( je ne le sens que trop ) jus-  
qu'à l'extravagance. Adorable *Sophie* ! quel



langage peut exprimer toute ma passion ?

Je vous jure , Mylord , lui dit *Sophie* , en faisant un mouvement pour sortir , que je n'en entendrai pas davantage.... Non , Madame , s'écria *Fellamar* , non cruelle , n'espérez pas me quitter ainsi ! vous auriez pitié de mes maux , si la moindre partie vous en étoit connue....

L'amoureux Lord , s'emparant alors de la main de *Sophie* , & laissant échapper un long soupir , parla pendant quelques minutes avec une véhémence qui ne plairoit gueres plus au Lecteur qu'elle ne plut à notre Héroïne ; & conclut enfin par lui déclarer , que s'il étoit maître de l'Univers , il en mettroit la couronne à ses pieds. *Sophie* , rassemblant en cet instant toutes ses forces pour dégager sa main , lui répondit avec courage : & moi , Monsieur , je vous jure que ce présent , & celui qui me l'offriroit , seroient également méprisables pour moi.

Arrêtez , Madame , s'écria *Fellamar* en courant après *Sophie* , qui gagnoit la porte , & en s'emparant de nouveau de sa main : pardonnez-moi des libertés qu'autorise le désespoir où vous me jettez ;... ah ! si je m'étois flatté que mon nom , ma fortune & mon rang eussent pu vous toucher , avec quelle tendresse respectueuse , avec quelle soumission ne les eussé-je point offerts à ma *Sophie* !....

152 L'ENFANT TROUVÉ

mais je ne puis me résoudre à renoncer à tant de charmes ;... non , je perdrois plutôt le jour ,... vous êtes , vous devez être , vous serez pour jamais à moi.

Perdez un vain espoir , Mylord , lui dit *Sophie* d'un air & d'un ton imposant : je jure , par l'honneur , que je n'entendrai plus ce langage ! laissez aller ma main , vous dis-je ; je veux , & je prétends sortir , pour ne vous voir jamais.

Ainsi , Madame , s'écria *Fellamar* , je ne dois donc point perdre ce moment ; car je ne veux , ni ne puis me résoudre à vivre sans vous.... Qu'annonce ce propos , Mylord ? lui dit *Sophie*. Savez-vous que je vais sonner ? & que bientôt.... Je ne crains rien , Madame , répondit *Fellamar* ; ma seule crainte est celle de vous perdre. S'il ne me reste qu'un moyen pour prévenir un si cruel malheur , imputez-le à vous-même , imputez-le à mon désespoir.... Il voulut alors la prendre dans ses bras ; mais *Sophie* , quoiqu'épouvantée , étoit forte , & l'indignation ajoutoit encore à sa vigueur. Ses cris , sans les soins que Lady *Bellaston* avoit pris d'écarter tous ses gens , n'eussent pu manquer de lui procurer un prompt secours. Mais la fortune , heureusement pour notre Héroïne , y suppléa dans cet instant. D'autres cris , qu'on entendit alors sur l'escalier , couvroient presque

ceux de *Sophie* , & faisoient retentir la maison.... Où est-elle ? où est-elle ? crioit une voix tonnante ; montre-moi donc sa chambre , dis-je ! parle coquin , où est ma fille ? je fais qu'elle est dans la maison ; & dussé-je la renverser , je prétends la voir à l'instant.... Ces mots n'étoient pas achevés , que la porte poussée & ouverte à deux battants, livra passage dans la chambre de *Sophie* à M. *Western* , suivi de son Ministre & d'un cortège de goujats.

*Sophie* avoit d'abord reconnu la voix de son Pere , & l'avoit reconnue avec plaisir ; que l'on juge à quel point elle se croyoit alors malheureuse. Mylord , malgré l'impétuosité de sa passion , entendit celle de la raison , qui lui dit que le temps n'étoit pas propre pour l'accomplissement de son projet. Le mot de *ma fille* , répété vingt-fois sur l'escalier , lui annonçoit très-clairement la qualité du *fâcheux* qui alloit paroître : il lâcha prise sur le champ , & notre Héroïne en fut quitte pour un mouchoir un peu dérangé.

Si l'imagination du Lecteur ne seconde pas nos efforts , nous nous sentons trop faibles pour peindre à notre gré la situation de ces deux personnes , au moment que Monsieur *Western* apparut dans cette chambre. *Sophie* pâle , hors d'haleine , raccommodant son mouchoir , & lançant des regards enflammés d'indignation sur *Fellamar* , se balan-



çoit dans un fauteuil , effrayée , & pourtant charmée de la présence de son Pere.

Mylord étoit à côté d'elle , sa bourse à cheveux sur l'épaule , le reste de son habillement un peu en désordre , & le jabot de sa chemise un peu plus haut & plus touffu que d'ordinaire ; au surplus , étonné , effrayé , chagrin , & honteux.

Quant à M. *Western* , disons naturellement , & sans métaphore , qu'il étoit ivre : circonstance qui , jointe à la fougue habituelle de son tempérament , ne pouvoit produire d'autre effet qu'un déluge d'invectives & de reproches , qui sans doute eussent été suivis de quelque chose de plus violent encore , si le Ministre *Supple* n'avoit eu la sage précaution de se placer entre M. *Western* & sa fille , & de représenter à propos au très peu formaliste Gentilhomme , qu'il n'étoit point dans son Château. Pour Dieu ! Monsieur , s'écrioit le pacifique M. *Supple* , songez en quels lieux vous êtes ; songez à la qualité de Mylady *Bellaston* ! Daignez , daignez calmer votre colere ; goûtez plutôt l'innéffable plaisir d'avoir retrouvé votre fille ; oubliez la vengeance , c'est l'affaire du Ciel. Je vois , oui , mon cher Monsieur , je vois la contrition elle-même dans les yeux de votre *Sophie* ! si vous lui pardonnez , je me rends garant de son repentir & de son obéissance.

La force du Ministre avoit d'abord été beaucoup plus utile à *Sophie*, que celle de son éloquence. La fin de son discours avoit cependant opéré. Eh bien, dit en rugissant l'impétueux Pere, je lui pardonne si elle l'épouse. Oui, *Sophie*, je te pardonne si tu l'épouse ;... tu ne me réponds pas ?... quoi, tu ne veux pas l'épouser ? Rage & damnation ! quoi, tu ne le veux pas ? Tu ne veux pas même répondre ? fut-il jamais pareille tête ?...

Eh de grace, Monsieur, au nom du Ciel, Monsieur, permettez-moi ( dit le Ministre ) de vous rappeler à des moyens plus doux ! Vous épouvantez trop cette aimable & jeune personne, vous la mettez au point de ne savoir plus comment vous répondre.

De ne plus savoir des lanternes, répondit en jurant élégamment le vieux Campagnard... Plaisant Ministre, parbleu ! qui soutient la désobéissance, ... & tu compte sur un Bénéfice, tu l'attends de ma part ? oui, oui, je te le garde. Pardonnez-moi, Monsieur, répondit humblement M. *Supple*, vous interprétez mal mes intentions, & jamais ...

Mylady *Bellaston*, qui entra alors dans la chambre, épargna au bon M. *Supple* la peine d'achever. M. *Western*, conformément aux instructions qu'il avoit reçues de sa sœur, après lui avoir fait rustiquement la plus profonde révérence, & quelques compli-

ments du dernier siècle , entonna ses complaints en ces termes.... Vous voyez , Mylady Cousine , la voilà , je la retrouve enfin cette entêtée créature , entichée d'un gueux , d'un gredin , indigne d'être mon valet ; & qui refuse , pour les beaux yeux de ce misérable , l'un des meilleurs partis de l'Angleterre !...

En vérité , Cousin *Western* , répondit la Dame , je crains que vous n'ayez tort ; je crains que vous ne rendiez pas justice au jugement de ma Cousine. Je suis même convaincue qu'elle a trop de bon sens pour rien refuser de ce qui peut être à son avantage.

Ceci étoit , comme on le peut sentir , une méprise volontaire de la part de Lady *Belaston* , qui n'ignoroit pas les intentions de M. *Western* , mais qui croyoit pouvoir les détourner en faveur de Mylord *Fellamar*.

Eh bien ! s'écria le vieux Gentilhomme , eh bien , Mademoiselle , entendez-vous ceci ? toute votre famille est pourtant de mon avis... Allons , *Sophie* , sois bonne fille , deviens enfin obéissante , & fais le bonheur de ton Père.

Si ma mort peut vous rendre heureux , répondit *Sophie* , j'espère , Monsieur , que vous ne tarderez pas à l'être.

C'est trop mentir , morbleu ! c'est trop mentir , & tu le fais trop bien , s'écria Mon-



ſieur *Western*.... Ma Couſine , interrompit gravement Lady *Bellaſton* , c'eſt pouſſer un peu trop loin votre Pere : c'eſt votre intérêt ſeul qu'il enviſage ; & l'alliance qu'on vous propoſe eſt auſſi avantageuſe qu'honorable ; je ſuis ſûre du moins que toute la famille , & vos amis mêmes , ſont de ce ſentiment.

Tout le monde ! tout le monde ! ſ'écria le Pere : ce n'eſt même pas moi qui l'ai propoſé. Elle ſait que c'eſt ſa Tante qui m'en a parlé la première.... Allons , allons , *Sophie* , encore un coup , ſois bonne fille , obéis à ton Pere ; que ta Couſine ſoit témoin de ton obéiſſance !..

Voyons , voyons , Couſine , ſ'écria Lady *Bellaſton* , donnez moi votre main ; c'eſt ainſi qu'on abrege aujourd'hui le temps & les longueurs des cérémonies amoureuſes...

Bon ! dit le Pere , à quoi ſert le temps ? Ils en auront de reſte pour ſe faire l'amour après le mariage.

Mylord *Fellamar* , qui n'avoit jamais oui parler de *Blifil* , & qui avoit toutes ſortes de raiſons pour croire que Lady *Bellaſton* parloit en ſa faveur ; ſ'imaginant même , avec aſſez de vraisemblance , que M. *Western* lui étoit favorable , crut alors pouvoir haſarder de lui parler ainſi : Puisque je ſuis aſſez heureux pour avoir mérité de plaire à Monſieur ſans avoir l'honneur d'être mieux connu de

lui, oserois-je le supplier de ne pas insister davantage en ma faveur dans le moment présent ?...

Plait-il, Monsieur ? lui dit *Western*. Que dites-vous ? Que demandez-vous ? Qui d.... êtes-vous ?

Monsieur, lui dit l'autre, un peu étourdi du compliment, on me nomme Lord *Fellamar* ; & je me crois heureux, si vous daignez m'accepter pour gendre.

Vous ! repliqua le vieux Gentilhomme ; vous, mon gendre, avec votre habit galonné ! Le d.... vous emporte !

Tout autre que le Pere de *Sophie*, répondit le Lord, ne me parleroit peut-être pas ainsi. Je vous dirai pourtant que ce langage n'est point absolument de mon goût ; & si mon ressentiment n'étoit pas retenu....

Ton ressentiment ! s'écria *Western* ; eh parbleu ! qui te craint !... Est-ce ton cordon qui te rend si fier ? Mets-le bas tout-à-l'heure, & tu trouveras un homme.... Tu trouveras un beau pere qui te réglera bien.

Monsieur, lui dit froidement Mylord, je fais ce que je dois aux Dames, ... & je sors fort content de vous. Jusqu'au revoir, Monsieur.... Lady *Bellaston*, je vous salue.

Dès qu'il fut parti, Lady *Bellaston* s'étant approchée de M. *Western* : juste Ciel ! Cousin, lui dit-elle, qu'avez-vous fait ? Sa-

vez-vous qui vous venez d'insulter ? C'est un Seigneur du plus haut rang , & l'un des plus riches qui soit en *Angleterre*.... Il me fit hier des propositions pour votre fille ; propositions que vous eussiez sans doute acceptées avec très-grand plaisir....

Répondez de vous même , Mylady Cousine , lui dit *Western* , je ne veux rien avoir à démêler avec vos Lords. Ma fille épousera un bon & honnête Gentilhomme campagnard , j'en ai choisi un pour elle ,... & elle l'épousera.... Je suis fâché de tout mon cœur de l'embarras qu'elle vous a causé ,... j'en ferois pourtant , au besoin , tout autant pour vous ; les Parents se doivent cela les uns aux autres.... Sur quoi je vous souhaite le bon soir.... Allons , Mademoiselle , suivez - moi de bonne grace , ou l'on vous portera dans le carrosse.

*Sophie* lui dit qu'elle le suivroit par-tout sans violence , & le pria seulement de permettre qu'elle allât en chaise.

Non , non , s'écria le vieux Gentilhomme , je me ris de ces délicatesses , & je ne vous perds plus de vue.... Bon soir encore un coup , Mylady Cousine , dit-il en happant la main de *Sophie* de façon à la faire crier ; allons , allons , deviens bonne fille , & tout ira bien. Oh , tu l'épouseras ! oh tu l'épouseras , je t'en répons !....



Madame *Honora* , qui les attendoit au bas de l'escalier , après avoir présenté ses respects à M. *Western* , se mit en devoir de suivre sa Maitresse.... Doucement , doucement , Madame la Soubrette , s'écria-t-il en la repoussant, n'approchez jamais de chez moi.

Quoi ! vous voulez aussi m'ôter ma femme-de chambre ? s'écria la triste *Sophie*.

Eh , oui en vérité , Mademoiselle , lui dit le Pere. Ne craignez pas d'être sans domestiques ; vous aurez bientôt une autre femme-de-chambre , & meilleure que celle-ci. Oh , parbleu ! Mademoiselle étoit de trop bon conseil ; je vous mettrai en meilleures mains.

A ces mots , prenant sa fille sous les bras , & l'emballant dans son fiacre avec le Ministre , il y monta lui-même , & ordonna au Cocher de marcher , sans se détourner , tout droit à son Auberge.

## CHAPITRE V.

*Par quel moyen M. WESTERN étoit parvenu à découvrir l'asyle de SOPHIE.*

**Q**Uoique nos Lecteurs soient sans doute accoutumés à voir , dans nos Livres modernes , des apparitions plus extraordinaires & bien moins agréables que celles de

de M. *Western*, nous sommes si jaloux du plaisir d'obliger tout le monde, que nous croyons devoir expliquer par quel hasard le Pere de notre Héroïne avoit été instruit de sa retraite chez *Mylady Bellaston*.

Nous avons dit, dans le Chapitre III du XIII Livre de cette Histoire, que Madame *Fitz-Patrick* s'étoit mise en tête qu'un moyen certain de se raccommo-der elle même avec son Oncle & sa Tante *Western* étoit d'empêcher que *Sophie* ne revit *Jones*; & de la remettre, s'il étoit possible, entre les mains de son Pere. Après avoir long-temps réfléchi sur ce projet, cette Dame s'étoit enfin déterminée à écrire la Lettre suivante à la sage Madame *Western*.

MA TRÈS-HONORÉE DAME,

Le motif qui m'engage à écrire cette Lettre, la rendra peut être moins désagréable aux yeux de ma chere Tante, que toutes celles que j'ai eu l'honneur de lui écrire jusqu'aujourd'hui: une Niece qui a eu le malheur d'encourir son indignation, lui parle ici d'une Niece qu'elle aime.

Sans songer à me justifier que par mon repentir, j'étois partie dans le dessein de venir me jeter à vos pieds, lorsque par le plus singulier des hasards j'ai rencon-

tré ma cousine Sophie, dont l'histoire vous est mieux connue qu'à moi-même, mais dont je suis assez instruite pour craindre qu'un malheur semblable au mien ne la menace à chaque instant.

J'ai vu l'homme dont elle est éprise ; il est aimable, & peut tout espérer. Il est inutile de vous dire comment je l'ai connu ; mais j'ai cru devoir changer de logement ce matin, pour éviter qu'il ne trouvât enfin le logement de ma Cousine ; car il l'ignore encore, & je crois à propos de le lui cacher jusqu'à ce que mon Oncle ait eu le temps de venir reprendre sa fille : ce qu'il ne sauroit faire trop promptement. Apprenez donc, ma chere Tante, que Sophie est maintenant chez Mylady Bellaston, & que cette Dame paroît avoir dessein de la soustraire à sa famille. Le caractère de Mylady vous est connu ; & je ne m'aviserai point d'en dire davantage à quelqu'un dont la prudence consommée & les sublimes connoissances n'ont besoin que d'un coup d'œil pour discerner toutes les conséquences d'un fait dont mon peu d'usage du monde n'entrevoit que l'écorce. J'ose espérer, Madame, que mon zele & mon sincere attachement pour ma famille, en cette occasion, trouveront grace devant vous, & me rendront enfin l'amitié d'une Tante



OU TOM JONES. 167  
que j'honore. Ce bonheur seul peut faire la  
félicité de celle qui sera toute sa vie avec  
le plus profond respect ,

MA TRÈS-HONORÉE DAME

*Votre très-soumise , très-obligée  
Niece , très-obéissante &  
très-humble Servante ,*

HENRIETTE FITZ-PATRICK.

Madame *Western* étoit restée chez son  
frere depuis la fuite de *Sophie* , dans l'inten-  
tion de consoler le pauvre Gentilhomme.  
Nous savons déjà , si l'on n'a point perdu de  
vue le caractère de la Dame ; de quel genre  
étoient ses consolations.

Elle étoit debout , le dos au feu , une ta-  
batiere à la main , occupée à chapitrer son  
cher frere , qui fumoit tranquillement sa pi-  
pe , lorsqu'on lui apporta la Lettre que nous  
venons de lire.

Tenez , dit elle , Monsieur , après l'avoir  
parcourue , voilà des nouvelles de votre bre-  
bis égarée. La fortune veut bien vous la ren-  
dre ; & si vous voulez suivre mes conseils ,  
rien n'est encore désespéré.

Lire , ou plutôt dévorer la Lettre des yeux ,  
s'élancer hors de sa chaise , jeter sa pipe au

feu , pousser un cri de joie , appeller tous ses gens , demander ses bottes , ordonner qu'on sellât ses chevaux & qu'on courut chercher le Ministre *Supple* , tout cela fut pour Monsieur *Western* l'ouvrage d'un moment.

Eh bien , dit-il ensuite , ( en se retournant vers sa sœur qu'il alloit embrasser ) ne vous voilà-t-il pas avec votre mine froide ? ne croiroit-on pas que vous êtes fâchée de ce que j'ai retrouvé ma fille ? Mon frere , répondit gravement la Dame , le profond politique ne s'attacha jamais à la surface des choses. Elles paroissent ici moins désespérées , j'en conviens , que lorsque les *Hollandois* virent LOUIS XIV. aux portes d'*Amsterdam*. Mais , pour traiter une affaire aussi délicate , il faut une souplesse dont mon frere me pardonnera de ne le pas croire absolument doué. Il est un *decorum* , il est des égards à observer avec une Dame du rang de *Mylady Bellaston* , qui exigent une connoissance du monde , & des procédés admissibles d'une espece un peu supérieure à celle que j'ai reconnue jusqu'à présent dans mon frere.

Ma sœur , s'écria *Western* , je fais depuis long-temps la bonne opinion que vous avez de moi ; mais vous verrez , en cette occasion , s'il est des fots dans notre famille. Connoissance du monde ! Oh je n'ai pas vécu si long-temps à la campagne , sans avoir acquis quel-

que connoissance de l'autorité des Peres , & des Loix du Pays ! J'en fais assez pour me croire en droit de reprendre ma fille par-tout où je pourrai la retrouver. Il est des *Juges de Paix* à *Londres* , comme par-tout ailleurs.

Vous me faites en vérité trembler , s'écria-t-elle , pour le succès d'une affaire que vous allez gâter , si vous n'allez qu'au gré de votre tête. Quoi ! pouvez-vous vous imaginer que la maison d'une Femme de condition puisse être attaquée par vos brutaux de Commissaires , & soit sous la juridiction de vos Magistrats subalternes ? Non , mon frere , détrompez-vous. En arrivant à *Londres* , commencez par vous faire habiller un peu plus décemment ; car vous n'êtes en vérité pas présentable , si vous n'avez d'autres habits.

Envoyez ensuite offrir vos respects à My-lady , & demander la permission de vous présenter vous-même chez elle. Lorsque vous y serez admis , ce qui ne peut certainement manquer , racontez-lui votre histoire , faites usage de mon nom ; ( car je crois qu'elle ne vous connoît gueres , quoique vous soyez son Parent ) je suis sûre qu'elle cessera de protéger votre fille , qui probablement doit lui en avoir imposé. Telle est la route qu'il faut suivre , mon frere ;... mais des *Juges de Paix* ! des *Commissaires* ! Eh si , Monsieur ! en usa-



t-on jamais ainsi avec une femme de condition dans un Pays civilisé ?

Peste soit de la civilité ! s'écria *Western* ; plaisant Pays que celui où les femmes sont au-dessus des Loix !.. Quoi ! vous prétendez que j'aie m'épuiser en compliments avec une illustre C... , qui enleve une fille à son Pere ? Non , non , Madame , je ne suis pas tout-à-fait aussi sot que vous le croyez :.... je connois vos idées : vous voudriez voir les femmes au-dessus des Loix , vous voudriez me persuader que cela doit être.... Chimeres ! Mylord l'a dit , & j'ai toujours oui dire aux *Assises* , que la Loi étoit pour tout le monde.

M. *Western* , reprit-elle d'un ton majestueux , je commence à croire que votre ignorance augmente chaque jour ,... vous devenez un ours parfait.

Pas plus ours que vous , Madame , répondit prestement le frere ;... peste ! vous pouvez vanter à loisir votre politesse ; mais au diantre si vous en eûtes jamais pour moi !.... Je ne suis pas un ours encore un coup , mais je connois quelqu'un qui pourroit bien y ressembler ; mais brisons là-dessus. Au reste , je vous prouverai que je fais me comporter , quand je le veux , peut-être mieux que d'autres.

Mon cher M. *Western* , répondit la Dame , ne vous refusez rien , parlez , parlez à vo-

tre gré : je vous méprise de tout mon cœur \* ; vous ne sauriez par conséquent me fâcher.... Cependant , comme l'honneur & l'intérêt de ma famille me sont également chers , je me détermine à partir pour *Londres* , & je veux traiter cette affaire moi même.... Une Cour polie veut un autre Ministre que vous... Le *Groenland* pourroit vous convenir.

Graces au Ciel , s'écria le frere , je ne vous entend pas ; ceci est apparemment de votre jargon *Hanovrien*. Quoi qu'il en soit , je veux bien être aussi poli que vous , & ne point me fâcher non plus de tout ce que vous m'avez dit. De vrais parents , même en se querellant , doivent rester toujours amis : on reçoit , on rend , tout se passe : & quant à moi , j'ai le cœur bon , & je ne pense point à mal. Si vous voulez aller à *Londres* , à la bonne heure , j'en suis peu curieux : je n'y fus jamais en ma vie que quinze jours , je m'y ennuyai fort , & je ne m'y reconnoitrois plus. Je n'ai jamais nié que vous ne fussiez plus éclairé que moi sur bien des choses , & que je n'aurois pas plus beau jeu à en disputer avec vous , que vous avec moi s'il s'agissoit d'un fait ou de chasse ou de chiens.... Oh ! s'écria la Dame , c'est ce que je ne ferai jamais.... A la bonne heure , reprit *Western* , & moi je vous pro-

---

\* Madame *Western* dit ces mots en *François*.

168 L'ENFANT TROUVÉ,  
mets de ne plus disputer sur le reste. Alors,  
( pour se servir de l'expression de la Dame )  
après une ligue signée entre les parties con-  
tendantes , la paix se rétablit dans la maison.  
Les chevaux étoient sellés , le Ministre arri-  
va , on partit , en promettant à Madame *West-*  
*tern* de suivre de point en point ses conseils ;  
& elle alla se préparer à les suivre le lende-  
main. Mais M. *Western* , après s'être con-  
sulté en route avec le Ministre *Supple* , ju-  
gea à propos de se dispenser de toutes les for-  
malités préliminaires prescrites par la Dame ;  
& procéda , à son arrivée à *Londres* , comme  
on a vu dans le Chapitre précédent.

---

## CHAPITRE VI.

### *Nouvelles infortunes de JONES.*

**L**Es affaires étoient au point où nous les  
avons laissées à la fin du dernier Livre ,  
lorsque Madame *Honora* , étant arrivée chez  
Madame *Miller* , avoit appris à *Jones* la terri-  
ble nouvelle de l'arrivée de M. *Western* chez  
*Mylady Bellaston* , la façon dont il en avoit en-  
levé sa fille , & l'inhumanité avec laquelle il  
avoit donné congé à sa triste femme de chambre.

*Honora* étoit dans la chaleur de son récit ,  
que notre Héros , accablé de coup , n'avoit pas  
encore



encore eu la force d'interrompre , lorsque *Partridge*, accourant à toutes jambes, lui annonça que la grande Dame étoit sur l'escalier.

Rien n'est égal à l'embarras où *Jones* se trouva dans ce moment. *Honora* ne savoit absolument rien des affaires subsistantes entre *Lady Bellafton* & lui, & c'étoit peut-être la seule personne au monde à qui il croyoit avoir plus d'intérêt de les cacher. Dans cette confusion d'adversités & de contre-temps multipliés, il prit (suivant l'usage) le plus mauvais parti. Au-lieu d'exposer la femme-de-chambre, ce qui ne tiroit pas fort à conséquence, il exposa la Dame, en priant *Honora* de se cacher au plutôt derriere le lit, dont il tira soigneusement les rideaux.

Les inquiétudes qu'il avoit eues pendant le jour entier, les démarches qu'il avoit faites pour son Hôteffe & sa famille, les terreurs que Madame *Honora* venoit de lui inspirer, & le trouble que lui causoit l'arrivée imprévue de *Mylady*, ne permirent point à *Jones* de se souvenir qu'il devoit paroître malade. Il est vrai que son ajustement, & l'air de santé qui brilloit sur son visage, l'eussent sans doute démenti.

Il reçut par conséquent *Mylady* plus conformément aux desirs qu'elle pouvoit avoir, qu'aux espérances qu'elle avoit conçues de

cette visite, c'est-à-dire, avec toute la gayeté extérieure, & l'air le mieux portant du monde.

My lady *Bellaſton*, en entrant dans la chambre, (faute peut-être d'avoir trouvé un fauteuil sous sa main) s'étoit aſſiſe ſur le lit. Vous voyez mon cher *Jones*, lui dit-elle, que rien ne ſauroit me retenir long-temps loin de vous. Peut-être aurois-je quelque lieu de me plaindre, & de vous accuſer d'avoir laiſſé paſſer tout le jour ſans me voir, & ſans me donner de vos nouvelles, car je vois que votre maladie n'a pas dû vous empêcher de ſortir.... Que diſ-je! vous avez même l'air & la fraîcheur d'une jeune femme qui reçoit ſes viſites de couches au bout de deux mois. Ainſi, j'augure que la journée ne ſ'eſt point paſſée abſolument dans votre chambre.... Mais je ne viens point ici pour vous gronder, je ne veux pas en prenant la mauvaiſe humeur d'une épouſe, juſtifier dans mon ami les froideurs d'un époux.

Vous auriez tort, Madame, lui dit notre Héros; ce n'eſt pas négliger ſes devoirs, que d'attendre des ordres que l'on reſpecte. Si l'un des deux avoit droit de ſe plaindre, ce n'eſt aſſurément pas moi qui ai manqué au rendez-vous d'hier au ſoir. Ne m'en parlez pas, M. *Jones*! ſ'écria-t-elle; ſi la cauſe vous en étoit connue vous me plaindriez ſans doute. Hélas! vous concevrez peut-être

un jour ce qu'une femme de condition est obligée de souffrir de l'importunité des fots, si elle veut jouer une espece de personnage dans le monde. Je suis pourtant charmée que ce que vous avez pu souffrir de mon absence, n'ait pas pris sur votre santé ; car en vérité, mon cher *Jones*, vous pourriez fournir à un Peintre l'image même d'*Adonis*.

Ce compliment, accompagné d'un regard assorti au sujet, fut entendu par *Jones*, & acheva de le mettre dans la situation la plus désolante. Que répondre devant un tiers ? & si l'on ne répond pas, que peut penser une Dame qui nous parle si poliment ?... Notre Héros également vexé par l'une & l'autre de ces idées, se tenoit debout à quelques pas ; & sentant parfaitement tout le ridicule de son personnage, n'en étoit que d'autant plus anéanti.

Cette scene, quoique muette, ne pouvoit durer long-temps. La Dame avoit déjà changé deux ou trois fois de couleur, s'étoit autant de fois levée & assise ; *Jones* avoit déjà désiré dix fois que la terre s'écroulât sous lui, ou que la maison lui tombât sur la tête : lorsqu'un nouvel événement le dégagea d'un pas d'où toute l'éloquence de *Cicéron* & la politique de *Machiavel* n'eussent pu le tirer sans malencontre.

M. *Nightingale*, aux jambes près, com-



plettement ivre, ayant trouvé toute la maison couchée à la réserve de *Partridge*, & croyant monter à son ancien appartement, étoit arrivé à celui de notre Héros. Il en ouvrit brusquement la porte, & alloit entrer sans cérémonie, lorsque *Jones* sautant tout-à-coup de sa place, arriva heureusement assez à temps pour l'empêcher de distinguer la Dame qui étoit assise sur le lit.

*Nightingale*, qui avoit effectivement habité cette chambre, prétendoit absolument y entrer, & juroit très-doctement que personne ne l'empêcheroit de coucher dans son propre lit. *Jones*, à force de représentations & de prières, parvint pourtant enfin à le calmer, & à le remettre entre les mains du bon *Partridge* que les cris de l'ivrogne avoient fait voler au secours de son maître.

Notre Héros, en retournant très-involontairement dans la chambre, après s'être défait de cet importun, entendit en entrant un cri, & vit Lady *Bellaston*, qui se sauvant du lit & se jettoit dans un fauteuil à l'autre bout de l'appartement.

Le vrai de l'aventure est, que Lady *Bellaston*, effrayée de la dispute des deux hommes dont elle ne pouvoit prévoir l'issue, s'étoit mise en devoir de se cacher dans un endroit qu'elle connoissoit déjà, mais qu'à sa grande confusion elle avoit trouvé occupé par une autre.

Quels sont ces procédés , Monsieur , s'écria-t-elle , dès qu'elle apperçut *Jones*.... Indigne que vous êtes !... quelle est la malheureuse à qui votre lâcheté ose me sacrifier ici ? Malheureuse ! s'écria tout-à-coup *Honora* , en sortant de derriere la rideau.... Malheureuse ! dites-vous ?... je suis pauvre , j'en conviens ; mais je n'ai point à rougir des vices de certaines femmes de condition.

*Jones* , au-lieu de commencer par ce qu'un Galant un peu plus expérimenté n'eût pas manqué de faire , c'est-à-dire d'apaiser Madame *Honora* , perdoit le temps à accuser son étoile , à déplorer son malheur , & à faire de ridicules protestations d'inocence à *My-lady Bellafton*.

Pendant ce petit intervalle , cette Dame , qui avoit eu le temps de rappeler son sang froid , talent que jamais femme ne posséda à un plus sublime degré , & sur-tout en pareilles circonstances , s'exprima en ces termes.... Vous n'avez pas besoin d'excuses , Monsieur , je n'avois point d'abord reconnu Mademoiselle *Honora* : je ne soupçonne rien entre elle & vous ; & je crois trop bien la connoître , pour la croire capable de mal interpréter la visite que je venois vous faire. Je l'ai toujours estimée , j'ai toujours été son amie , & je n'attends que l'occasion de le lui prouver davantage.

Ah, Madame! s'écria *Honora* avec un tout autre ton que ci-devant, j'ai toujours cherché à mériter l'amitié de Madame, & j'ai toujours éprouvé que Madame m'aimoit.... Maintenant que je vois que c'est elle, je me couperois volontiers la langue.... Qui moi? J'aurois mal parlé de Madame!... Il conviendrait bien à une malheureuse servante d'oser lever les yeux jusques sur Madame; je dis servante, Madame; hélas! j'ai tort encore. J'ai perdu ma Maitresse, je suis sur le pavé!... J'ai perdu, ma chere Madame, ce que je ne retrouverai peut-être jamais!...

*Honora* crut qu'il étoit ici à propos de verser un torrent de larmes, & s'en acquitta tout au mieux.

Ne pleurez pas, mon enfant, lui dit la bonne Dame, on peut peut-être vous placer plus avantageusement. Venez me voir demain matin.

*My lady*, prenant alors son éventail qui étoit à terre, & traversant fièrement la chambre sans daigner jeter les yeux sur *Jones*, sortit de son appartement. Quelle force ont les femmes de qualité! Fieres Bourgeoises, vous viviez cent ans sans atteindre à ce haut degré de vertu!

*Jones*, qui suivoit la Dame sur l'escalier, lui offrit plus d'une fois la main, sans qu'elle parût s'appercevoir seulement qu'il fût-là; il



perdit même jusqu'à ses révérences , en la remettant dans sa chaise à porteurs.

Notre Héros , à son retour dans son appartement , eut des reproches très-vifs à essuyer de la part de Madame *Honora* , sur son infidélité à sa jeune Maîtresse. Il trouva pourtant enfin le moyen , non-seulement de l'appaiser , & de lui faire jurer un secret inviolable sur ce qu'elle avoit vu , mais encore de tirer d'elle une promesse de lui apporter le lendemain dans la matinée des nouvelles de ce qu'elle pourroit découvrir concernant *Sophie* & la conduite de son Pere.

---

## C H A P I T R E VII.

*Court & moins tumultueux.*

**M**Algré toutes les obligations que Madame *Miller* devoit à *Jones* , elle ne put s'empêcher de lui faire encore quelques douces remontrances sur le tapage qui s'étoit fait la nuit dernière dans son appartement. Il est vrai qu'elle s'exprima de façon que notre Héros , convaincu des bonnes intentions de son Hôtesse , n'eut garde de lui en savoir mauvais gré ; il lui promit au contraire , en s'excusant de son mieux , de ne plus causer à l'avenir aucun trouble dans la maison.

Malgré la petite mercuriale de l'Hôteſſe ; cette matinée fut bien agréable pour notre Héros ; puisqu'il ſervit de pere à *Nancy* dans la cérémonie de ſon mariage , où il la préſenta à M. *Nightingale* en qualité d'épouſe.

Sur quoi nous croyons à propos de rendre compte au Lecteur de la façon dont ce Jeune-homme étoit échappé à ſon Oncle , & de ſon apparition indécente de la nuit dernière dans la chambre de *Jones*.

Lorsque l'Oncle étoit arrivé chez lui , partie pour ſatisfaire à l'inclination qu'il avoit pour le vin , partie pour diſſuader ſon neveu du mariage projeté , le bon-homme avoit fait apporter pluſieurs bouteilles , & avoit mené notre Amoureux ſi beau train , qu'il ne lui falloit bientôt plus qu'un lit , lorsqu'un Meſſager , qui vint frapper à la porte , demanda l'Oncle.

Cet homme lui venoit annoncer que ſa fille n'avoit attendu que le premier moment de ſon abſence pour ſe ſauver avec un jeune Miniſtre du voiſinage , qu'elle n'avoit jamais été ſoupçonnée d'aimer.

Le vieil Oncle n'eut pas ſitôt appris cette affligeante nouvelle , qu'oubliant totalement ſon Neveu , il demanda une chaiſe de poſte , & partit ſur le champ pour ſa campagne.

Le Neveu , qui s'étoit endormi ſur ſa chaiſe , fut alors réveillé par un domeſtique qui

l'invitoit à se mettre au lit. Mais dès qu'il eut été instruit du départ de son Oncle , il demanda des porteurs , & revint chez Madame *Miller* , monta comme il put à la chambre de *Jones* , & s'y signala comme nous l'avons dit.

L'obstacle de l'Oncle écarté , ( quoique le jeune *Nightingale* ignorât encore comment ) & toute la famille étant prête le lendemain matin , Madame *Miller* , M. *Jones* , M. *Nightingale* , & sa future , monterent dans un fiacre qui les conduisit à l'Eglise , où Miss *Nancy* fut enfin unie à son Amant , à la grande satisfaction de sa bonne Mere , qui dès cet instant se regarda comme la plus heureuse des femmes.

Notre Héros , content des bons offices qu'il avoit rendus à cette petite famille , revint alors à ses propres intérêts.

Mais de crainte que plusieurs de nos Lecteurs ne le trouvent un peu ridicule de s'occuper ainsi des affaires d'autrui , tandis que les siennes propres alloient si mal , nous croyons devoir les avertir que notre Héros avoit un intérêt sensible de faire tout ce qui étoit en lui pour conduire cette aventure à une heureuse fin.

Pour tirer tout d'un coup au clair ce paradoxe apparent , notre ami *Jones* étoit à peu près l'homme de *Térence* , & pouvoit



178 L'ENFANT TROUVÉ,  
dire avec vérité, *Homo sum, nihil humani  
à me alienum puto* : c'est-à-dire qu'il n'étoit  
jamais spectateur indifférent du malheur ou du  
bonheur d'autrui. Il ne pouvoit, par consé-  
quent, se regarder comme l'instrument qui élé-  
voit une famille du centre de l'abaissement au  
plus haut degré de gloire où elle pouvoit pré-  
tendre, sans se croire lui-même très-fortuné.

---

## CHAPITRE VIII.

*Lettres galantes de différents genres.*

**M**onsieur Jones, à son retour chez lui,  
trouva sur sa table les Lettres sui-  
vantes :

### PREMIERE LETTRE.

*Il faut que je sois bien infatuée d'un in-  
grat ! Quelque justes, quelque fortes que  
soient mes résolutions, je ne puis les tenir un  
instant. Hier au soir j'avois juré de ne vous  
voir jamais, ce matin je desiré que vous  
puissiez vous justifier. Je sais pourtant com-  
bien la chose est impossible : je me suis déjà  
dit, en votre faveur, tout ce que vous pour-  
riez inventer.... Tout ! Que sais-je ? Peut-  
être aurez vous plus de ressources que moi.*

*Venez donc au reçu de ma Lettre. Si vous pouvez imaginer une ombre d'excuse, je me suis presque déjà disposé à la recevoir. Sacrifiée à !... mais non, je n'y veux plus penser... Venez directement ici... Voilà ma troisième Lettre, j'ai brûlé les deux autres.... & je suis tentée de brûler encore celle-ci.... Puissè-je ne pas perdre la tête !... Venez tout-à-l'heure.*

## SECONDE LETTRE.

*Si l'espoir du pardon vous touche encore, venez chez moi dans le moment, ou ne vous flattez pas d'y être jamais reçu.*

## TROISIEME LETTRE.

*J'apprends que vous n'étiez pas chez vous pour recevoir mes Lettres. Venez au moment que vous aurez lu celle-ci.... Je vous attends, & personne que vous n'entrera chez moi. Rien ne pourra sans doute vous retenir plus long-temps.*

Notre Héros achevoit de lire ce dernier Billet, lorsque M. *Nightingale* entra dans sa chambre.

Eh bien, mon ami, lui dit-il, quelles nou-

180 L'ENFANT TROUVÉ,  
velles de Mylady *Bellaſton* depuis l'aventure  
de la nuit dernière ?

De Mylady *Bellaſton* ? répondit froide-  
ment *Jones*.

Bon , dit l'autre , ce ſecret n'eſt connu que  
de toute la maiſon !... allons , allons , mon  
cher *Tom* , point tant de réſerve avec vos  
amis. Quoique je fuſſe un peu en état de la  
reconnoître hier au ſoir , je l'avois pourtant  
vue au Bal ; & la belle *Reine des Fées* ne  
m'étois pas tout-à-fait étrangère.

Quoi , ſe peut-il que vous l'ayez réelle-  
ment reconnue ? lui dit *Jones* fort étonné.

Oui , d'honneur , lui dit *Nightingale* ; je  
vous ai même donné depuis peu vingt atta-  
ques ſur ce ſujet , mais votre extrême délica-  
teſſe ſur ce chapitre ne m'a jamais permis de  
vous parler un peu plus ouvertement. Tant de  
réſerve me prouve enfin , mon ami , que le ca-  
ractère de cette Dame vous eſt un peu plus in-  
connu que ſa perſonne.... Doucement , n'allez  
pas vous fâcher : vous n'êtes pas le premier  
beau garçon qu'elle ait mis au monde ;... dai-  
gnez m'en croire , cher ami , ſa réputation n'eſt  
plus dans le cas de courir aucun riſque.

Quoique notre Héros , dès l'origine de ſon  
intrigue avec cette Dame , n'eût pas eu de  
raiſons ſuffiſantes pour la regarder comme un  
exemple de vertu , cependant les lumières  
qu'il avoit nouvellement acquiſes ſur les mœurs



de la Ville , n'avoient pas encore été poussées assez loin pour le mettre au fait de certains caractères vulgairement connus : c'est-à-dire , de ces femmes , qui sous une légère apparence de vertu , ont des bontés pour tous les hommes qui leur plaisent ; & qui , quoique peu fréquentées en public par un petit nombre de Dames rigoristes , reçoivent pourtant tout le monde chez elles , & sont reçues dans toutes les maisons ; de ces femmes , en un mot , connues par-tout pour être ce que personne n'appelle.

Ainsi , lorsqu'il apperçut que *Nightingale* étoit au fait de son intrigue , & qu'il commença à croire que ses ménagements avoient été poussés un peu plus loin qu'il n'étoit ici nécessaire , il laissa la carrière libre à la langue de son ami , sur ce qu'il pouvoit lui apprendre des déportements de la Dame.

*Nightingale* , quoique naturellement un peu efféminé , aimoit cependant fort à jaser.

Dès qu'il se vit les coudées franches , il entra dans un détail immense des faits & gestes de *Lady Bellaston* : détail que le profond respect , dû par tout Ecrivain poli aux femmes d'un certain rang , nous empêcheroit de répéter , ne fut-ce que pour éviter les applications malignes des futures Commentateurs d'un Ouvrage , bien plus fait pour instruire que pour scandaliser notre prochain.

Notre Héros , après avoir entendu patiemment *Nightingale* , ne répondit que par un grand soupir.

Quoi , lui dit l'autre , seriez-vous par hasard amoureux de cette femme ? en ce cas je me ferois bien gardé de vous raconter son histoire....

Hélas ! s'écria notre Héros , je me trouve malheureusement si engagé avec elle , que je ne fais plus par où m'en tirer. J'en ferois amoureux , dites-vous ? Non , mon ami , mais le poids de mes obligations m'accable. Puisque vous en savez tant , je serai sincère avec vous ;.... sans elle , sans son secours , vous m'eussiez vu dans la misère ! comment puis-je l'abandonner ? de quel front devenir ingrat ? je le dois cependant , si je ne veux m'exposer à trahir indignement un autre femme à qui je dois mille fois plus qu'à *Lady Bellaston* ; une femme , mon cher ami , pour qui j'ai des sentiments dont peu de cœurs sont en état de concevoir l'idée ;.... l'embarras où je suis n'offre à mes yeux que l'abyme du désespoir.

Et cette autre Maîtresse , lui dit *Nightingale* , est-elle digne par ses mœurs des vœux d'un galant homme ?

Si elle en est digne ! s'écria *Jones* : le souffle de l'envie même n'osa jamais effleurer ses moindres démarches. L'air le plus pure ne le fut jamais plus que son cœur : son corps , son

ame , tout ce qu'on admire en elle , est ce que l'œil d'un mortel vit jamais de plus beau : sa beauté cependant , (oserai je vous l'avouer ?) est de toutes ses perfections , quand je ne la vois pas , celle qui me touche le moins.

Eh , pouvez-vous , mon cher ami , s'écria *Nightingale* , pouvez-vous , dis-je , avec une si belle passion dans le cœur , balancer un instant entre cette adorable personne , & une ?... Arrêtez , lui dit *Jones* , gardez-vous de l'outrager davantage , vous me rendriez trop ingrat.

Quoi ! reprit l'autre en éclatant de rire , encore de la délicatesse ! A la bonne-heure si vous étiez le seul qui lui eût des obligations de ce genre. Mais... vous êtes un peu trop admirable ! *Nightingale* procéda si loin sur ce texte , il raconta à son ami tant d'histoires de la Dame , il en affirma si fortement la vérité , qu'il parvint enfin à éteindre dans le cœur de notre Héros jusqu'à la dernier étincelle de l'estime qui pouvoit y rester pour elle. Il commença même à envisager tous les bienfaits qu'il en avoit reçus , plutôt comme des gages que comme des présents : idée consolante d'un côté , mais humiliante de l'autre , puisqu'en avilissant la Dame à ses yeux , il s'en trouvoit d'autant plus avili lui-même. N'importe , il se trouvoit du moins quitte envers elle ; & son cœur , pleinement affranchi du



poids de la reconnoissance , ne s'en enflamma que plus fortement pour sa chere *Sophie*. Sa vertu , sa pureté , son amour pour lui , ce qu'elle avoit souffert , ce qu'elle souffroit encore pour un ingrat , ranimoit à la fois & la tendresse & les regrets de notre Héros. Lady *Bellaston* fut totalement sacrifiée , sans songer même qu'on étoit dans le cas de ne pouvoir vivre sans elle ; & il ne fut plus question que d'un prétexte , à peu près spécieux , pour mettre fin à une aventure dont le souvenir n'inspiroit déjà plus que la honte & le dégoût. Au premier mot qu'en lâcha *Jones* , je le tiens , mon ami , s'écria *Nightingale* ; & ce moyen est infaillible. Proposez-lui de l'épouser... De l'épouser ! lui dit notre Héros de l'air d'un homme tombant des nues. Oui , oui , de l'épouser , repliqua l'autre : mille contre un , ma tête à couper , qu'elle vous congédie. Un Jeune-homme de ma connoissance , votre prédécesseur , qui l'avoit proposé de bonne foi , fut remercié , & renvoyé le jour même.

Je n'oserois risquer l'épreuve , lui dit notre Héros : la proposition la choqueroit peut-être moins ; & si elle s'avisait de me prendre au mot , où en serois-je ?

N'en craignez rien , répondit *Nightingale*. En tout cas j'ai une ressource sûre pour vous tirer d'affaire.... Qu'elle est-elle ? repliqua *Jones* avec empressement.

La voici , répondit l'autre. Le Jeune-homme dont je vous parlois à l'instant , mon intime ami , est si piqué contre elle pour quelques mauvais tours qu'elle lui à joués depuis , que je l'engagerois aisément à vous livrer les Lettres qu'il en a reçues ; au moyen de quoi , si elle étoit femme à accepter une proposition dont je suis bien sûr qu'elle sera révoltée pour plus d'une raison , vous pouvez très - décemment rompre avec elle. Après avoir hésité quelque temps , Jones , affermi par les nouvelles assurances de *Nightingale* , consentit à tout ce qu'il voulut. Mais , ne se sentant pas assez d'impudence pour faire à la Dame une pareille proposition en face , il prit le parti d'écrire la Lettre suivante , que son ami dicta.

MADAME ,

*Je suis très - affligé de ce qu'une affaire disgracieuse , qui m'a occupé tout le jour , m'ait empêché de recevoir vos ordres au moment qu'ils sont arrivés chez moi ; & l'obstacle qui s'oppose au desir que j'ai de m'aller excuser auprès de vous , ajoute encore à mon infortune. O Lady Bellauston ! quelles terreurs n'ai je pas ressentis ! Puis-je souffrir que votre réputation soit encore exposée à de pareils dangers ? Il n'est*

Tome III.

N

poids de la reconnoissance , ne s'en enflamma que plus fortement pour sa chere *Sophie*. Sa vertu , sa pureté , son amour pour lui , ce qu'elle avoit souffert , ce qu'elle souffroit encore pour un ingrat , ranimoit à la fois & la tendresse & les regrets de notre Héros. Lady *Bellaston* fut totalement sacrifiée , sans songer même qu'on étoit dans le cas de ne pouvoir vivre sans elle ; & il ne fut plus question que d'un prétexte , à peu près spécieux , pour mettre fin à une aventure dont le souvenir n'inspiroit déjà plus que la honte & le dégoût. Au premier mot qu'en lâcha *Jones* , je le tiens , mon ami , s'écria *Nightingale* ; & ce moyen est infaillible. Proposez-lui de l'épouser... De l'épouser ! lui dit notre Héros de l'air d'un homme tombant des nues. Oui , oui , de l'épouser , repliqua l'autre : mille contre un , ma tête à couper , qu'elle vous congédie. Un Jeune-homme de ma connoissance , votre prédécesseur , qui l'avoit proposé de bonne foi , fut remercié , & renvoyé le jour même.

Je n'oserois risquer l'épreuve , lui dit notre Héros : la proposition la choqueroit peut-être moins ; & si elle s'avisait de me prendre au mot , où en serois-je ?

N'en craignez rien , répondit *Nightingale*. En tout cas j'ai une ressource sûre pour vous tirer d'affaire.... Qu'elle est-elle ? repliqua *Jones* avec empressement.



La voici , répondit l'autre. Le Jeune-homme dont je vous parlois à l'instant , mon intime ami , est si piqué contre elle pour quelques mauvais tours qu'elle lui a joués depuis , que je l'engagerois aisément à vous livrer les Lettres qu'il en a reçues ; au moyen de quoi , si elle étoit femme à accepter une proposition dont je suis bien sûr qu'elle sera révoltée pour plus d'une raison , vous pouvez très - décemment rompre avec elle. Après avoir hésité quelque temps , Jones , affermi par les nouvelles assurances de *Nightingale* , consentit à tout ce qu'il voulut. Mais , ne se sentant pas assez d'impudence pour faire à la Dame une pareille proposition en face , il prit le parti d'écrire la Lettre suivante , que son ami dicta.

MADAME ,

*Je suis très - affligé de ce qu'une affaire disgracieuse , qui m'a occupé tout le jour , m'ait empêché de recevoir vos ordres au moment qu'ils sont arrivés chez moi ; & l'obstacle qui s'oppose au desir que j'ai de m'aller excuser auprès de vous , ajoute encore à mon infortune. O Lady Bellaston ! quelles terreurs n'ai je pas ressentis ! Puis-je souffrir que votre réputation soit encore exposée à de pareils dangers ? Il n'est*

Tome III.

N

186 L'ENFANT TROUVÉ,  
qu'un seul moyen de la sauver, mais je  
tremble de vous le dire. Permettez seule-  
ment, puisque votre honneur m'est aussi  
cher que le mien propre, que j'aye la no-  
ble ambition de mettre à vos pieds & ma  
liberté & ma vie; & croyez moi sincere,  
lorsque mon cœur vous jure qu'il ne peut  
être parfaitement heureux, si le vôtre ne  
m'accorde un droit assez légitime pour  
me dire à jamais avec le plus profond  
respect,

MADAME,

*Votre très-obligé, très-obéissant,  
& très-humble Serviteur,*

THOMAS JONES.

Il n'y avoit pas une heure que cette Let-  
tre étoit partie, lorsque Jones reçut cette  
réponse.

*Je ne sais, Monsieur, en lisant votre  
Lettre, si vous ne vous imaginez pas avoir  
acquis déjà ce droit légitime dont vous me  
parlez. A votre style froid & formaliste,  
on nous prendroit en vérité pour mariés  
depuis dix ans. Mais pouvez-vous me  
croire si extravagante? ou vous êtes-vous  
cru capable de me tourner la tête au point*

de m'engager à vous rendre Maître de ma fortune , pour la faire sans doute servir à vos plaisirs ? Telles sont donc les preuves de cette amour que j'attendois de vous ! Telle est donc cette reconnoissance que !... mais je dédaigne de vous faire rougir , & je suis dans l'admiration de votre profond respect.

P. S. Je n'ai pas le loisir de revoir ma Lettre.... Peut-être en ai je dit plus que je ne voulois.... Venez ce soir à huit heures.

M. Jones , par l'avis de son Conseiller-privé , repliqua ainsi :

MADAME ,

Je ne saurois vous exprimer combien je suis sensible aux cruelles idées que vous avez de moi. Se peut-il que Mylady Belaston ait eu des bonrés pour un homme capable d'un aussi noir projet ? ou peut-elle traiter le lien le plus sacré de l'amour avec tant de mépris ? L'amour m'a rendu assez aveugle pour exposer une fois la réputation de l'objet que j'aime : pouvez-vous croire , Madame , que ma tendresse puisse se hasarder à rendre encore notre commerce public , par une continuation d'imprudence qui pourroit enfin vous de-



188 L'ENFANT TROUVÉ,  
*venir fatale ? Si vous êtes si injuste à mon  
égard , je dois aspirer après l'instant où  
la fortune me permettra de vous resti-  
tuer tous les bienfaits que j'ai reçus de  
vous. Quant à ceux d'un autre genre ,  
mes sentiments vous assurent d'une recon-  
naissance éternelle.*

Cette Lettre fut terminée exactement com-  
me la première , & notre Héros n'eut pas  
long-temps à languir après la réponse que  
voici :

*Je vois que vous êtes un faquin , & je  
vous méprise de toute mon ame. Si vous  
vous avisez de revenir chez moi , je n'y  
suis plus pour vous.*

Quoique notre Héros fût très-satisfait d'être délivré d'un esclavage , dont quiconque l'a éprouvé a sans doute senti tout le poids , il n'étoit pourtant pas tout-à-fait tranquille. Il y avoit un peu trop d'artifice dans ce projet pour un homme qui en abhorroit jusqu'à l'apparence ; nous avons même tout lieu de croire qu'il n'eût pu se résoudre à l'employer , sans l'embarras des circonstances qui le forçoient de manquer à l'une ou à l'autre de ses deux Maîtresses ; & le Lecteur conviendra du moins , que tout déterminoit ici notre Héros en faveur de *Sophie*.

*Nightingale*, triomphant du succès de son stratagème, en recevoit mille louanges, & autant de remerciements de son ami, lorsque Madame *Miller* les fit avertir que le diner étoit servi. La bonne femme avoit épuisé toute sa science pour célébrer dignement la noce de sa fille; & cet heureux événement la rendoit si gaye, & si reconnoissante envers notre Héros, que sa fille & son gendre paroissent être les moindres objets de ses attentions.

Le diner finissoit, lorsque Madame *Miller* reçut une Lettre. Mais nous en avons eu suffisamment dans ce Chapitre, gardons le contenu de celle-ci pour le suivant.

---

## CH A P I T R E IX.

### *Faits & Observations*

LA Lettre dont nous venons de parler; étoit de M. *Alworthy*, qui mandoit à Madame *Miller*, que comptant arriver à *Londres* au premier jour, il la prioit de lui préparer son premier appartement, & le second pour son neveu.

Cette nouvelle diminua un peu la joye de notre Hôteffe. Il lui paroissoit dur, sur-tout dans les premiers jours d'un mariage aussi

190 L'ENFANT TROUVÉ,  
d'intéressé de la part de M. *Nightingale* ;  
de se voir dans l'obligation de l'envoyer cou-  
cher hors de chez elle. Cependant, comment  
faire? après tout ce qu'elle devoit à M. *Al-  
worthy*, pouvoit elle lui refuser un logement  
qu'il avoit droit de regarder comme le sien  
propre?

Ce digne Gentilhomme, au contraire de  
bien d'autres, avoit pour coutume, quand il  
rendoit service à quelqu'un de chercher tou-  
jours un prétexte qui diminuât le prix de ses  
bientaits. Il ne donnoit pas, il prêtoit, il payoit  
aux malheureux; ses expressions enfin dimi-  
nuoient la valeur ou le prix de ce que ses  
mains répandoient; & le plus cher de tous ses  
soins, étoit de soulager un indigent de la honte  
ou du poids de la reconnoissance. Lorsqu'il  
avoit constitué une rente de 50 livres sterlings  
au profit de Madame *Miller*, il avoit eu soin  
de lui dire que c'étoit à condition (en l'aver-  
tissant six mois d'avance) d'avoir le premier  
appartement chez elle lorsqu'il viendrait en  
ville. Mais son voyage, cette fois-ci, se trou-  
voit si précipité, que n'ayant pas eu le temps  
de prévenir Madame *Miller*, il avoit eu soin  
d'ajouter dans sa Lettre, qu'il ne comptoit sur  
ces appartements *qu'au cas qu'ils ne fussent  
point occupés*.

Mais si M. *Alworthy* étoit aussi délicat  
que généreux, Madame *Miller* étoit aussi



désintéressée que reconnoissante. La compagnie vit bientôt son inquiétude; on la força d'en dire la raison.

Eh, Madame, lui dit *Jones*, dès qu'elle l'eut déclarée, de quoi vous chagrinez-vous? Mon appartement, au premier signe, n'est-il pas à votre service? Et pouvez-vous douter que mon ami *Nightingale*, & votre fille, ne soient pas dans les mêmes dispositions? Son nouveau logement est encore à lui, nous irons y demeurer tous trois.

Cette proposition qui ne pouvoit manquer d'être acceptée, rétablit le calme dans l'esprit de Madame *Miller*, ajouta encore à sa gratitude envers notre Héros; & le déménagement fut fixé au lendemain matin. Le reste du jour se passa dans la joye, si l'on en excepte les inquiétudes secrètes de l'ami *Jones*, à qui l'arrivée de M. *Bliss* avec son Oncle étoit d'un très-mauvais augure. Ajoutons à ceci que Mademoiselle *Honora*, qui avoit promis la veille de lui apporter des nouvelles de ce qu'elle auroit pu découvrir, lui avoit manqué de parole.

Il est pourtant vrai que dans la situation où il savoit sa Maîtresse, il n'avoit presque aucun espoir de recevoir de ses nouvelles; mais l'impatience de revoir *Honora* n'étoit pas moins vive que s'il en eût espéré une Lettre, & un rendez-vous de la part de *Sophie*.

192 L'ENFANT TROUVÉ,  
Tel est l'amour ! souvent, à travers les hor-  
reurs du désespoir même, tout lui paroît vrai-  
semblable. Ainsi que le César d'Addisson, les  
Alpes & les Pyrenées semblent s'applanir  
sous ses pas.

Lassé d'attendre & d'espérer, notre Héros,  
incapable de cacher plus long-temps sa peine,  
étoit remonté dans son appartement, lorsqu'on  
lui apporta enfin une longue Lettre, dont  
nous ne transcrivons que la substance.

MONSIEUR,

J'aurois certainement rempli ma pro-  
messe, si Mylady ne m'en avoit pas empê-  
chée : mais vous savez que chacun doit  
songer à ses propres intérêts, & les miens  
sont d'obéir à ma nouvelle Maîtresse,  
dont j'ai tout lieu d'être contente. Je vous  
respecte trop, & vous crois trop galant-  
homme, pour penser que vous le trouviez  
mauvais, ni pour chercher à faire tort  
à une pauvre fille qui n'osoit pas se flat-  
ter avant-hier d'être si avantageusement  
placée. Daignez donc, je vous en supplie,  
Monsieur, garder le secret sur tout ce  
que j'ai pu vous dire. Je fais les vœux  
les plus ardents pour votre prospérité, &  
je ne doute pas que vous ne réussissiez enfin  
avec Madame Sophie. Mais, quant à  
moi

moi, il ne m'est plus possible de vous rendre aucun service, étant sous les ordres d'une autre personne, & point du tout maîtresse de suivre mon inclination. Je vous supplie, encore un coup, de ne rien dire du passé, & de me croire jusqu'à la mort,

M O N S I E U R ,

*Votre très-humble Servante,*  
HONORA BLACKMORE.

Notre Héros, quoique d'abord fâché de cette Lettre, fut pourtant l'instant après bien-aïse que Lady *Bellaſton* eût retiré chez elle le seul témoin d'un commerce qu'il avoit tant d'intérêt de cacher à *Sophie*.

Il n'en craignoit pourtant pas moins le ressentiment de cette Dame, plus encore pour son Amante que pour lui-même. Mais tandis qu'il s'occupoit de ces terreurs, qu'il ne croyoit que trop fondées, la fortune, qui jusqu'alors s'étoit plu à traverser ses amours avec la seule personne qu'il eût jamais véritablement aimé, lui tendoit un nouveau piège, qui probablement devoit mettre fin à ses prétentions sur *Sophie*.



## CHAPITRE X.

*Désintéressement de JONES.*

**M** Adame *Miller* avoit pour amie une femme nommée *Mistris Hunt*, qui avoit souvent vu notre Héros dans la maison. Elle avoit environ trente ans, car elle en avouoit vingt-six; & quoiqu'un peu replete, sa taille & son visage avoient encore de quoi plaire. Veuve d'un vieux Marchand, qui l'avoit épousée fort jeune, & avec qui elle avoit fort bien vécu pendant douze à treize ans, sa vertu s'étoit enfin vue récompensée par la mort du bon-homme, & par une fortune assez considérable, dont il l'avoit laissée maîtresse. La première année de son veuvage, qu'elle avoit passé très décemment, alloit expirer, lorsque son tempérament & sa religion l'ayant avertie qu'il lui falloit un nouvel époux suivant son cœur, elle écrivit tout franchement ce Billet à M. Jones.

MONSIEUR,

*Mes yeux vous ont déjà dit sans doute que vous ne m'étiez pas indifférent; mais ni mon cœur ni ma main ne vous l'eussent jamais avoué, si les Dames chez qui vous*

demeurez, ne m'eussent pas dit cent fois que la bonté de votre caractère surpassoit encore les charmes de votre figure. J'ai su d'elles également, avec bien du plaisir, que ma personne, ainsi que ma façon de penser, n'avoient rien de désagréable à vos yeux. Ma fortune suffit pour rendre deux personnes heureuses, mais je ne puis l'être sans vous. Je sens ce que dira le monde; mais si je n'avois pas plus d'amour que de crainte de sa censure, je ne me croirois pas digne de vous. Il n'est qu'un seul obstacle qui m'arrête : je sais que vous êtes en intrigue avec une femme d'un haut rang. Si vous croyez mes offres dignes d'obtenir ce sacrifice, je suis à vous; au cas contraire, oubliez ma foiblesse, & que ceci reste pour jamais secret entre nous.

## A R A B E L L A H U N T.

Cette lecture troubla violemment notre Héros. Sa fortune étoit au plus bas, la source qui remplissoit tous ses besoins étoit tarie. De tous les bienfaits qu'il avoit reçus de Lady Bellaston, il lui restoit à peine cinq guinées; & le matin même, un créancier étoit venu l'importuner pour le double. Sa Maîtresse chérie étoit rentrée au pouvoir de son Pere, & il n'avoit plus d'espoir de l'en revoir jamais affranchie. De se résoudre à vivre aux dé-

pens du peu de fortune qu'elle pouvoit avoir, indépendante de M. *Western*, c'est ce dont la délicatesse de son amour & de son ambition ne pouvoit soutenir la pensée. L'établissement que lui offroit Madame *Hunt*, étoit très convenable, & il n'avoit rien à reprocher à sa personne : après *Sophie*, cette femme étoit même une de celles qui lui plaisoient le plus. Toutes ces réflexions se présentant à la fois, étoient bien capables d'ébranler & de troubler l'ame la plus ferme.... Mais l'idée d'abandonner *Sophie*, & d'épouser une autre qu'elle, venoit au même instant détruire toutes ses résolutions. Cependant, que pouvoit-il espérer ? Pouvoit-elle jamais être à lui ? N'étoit-ce pas manquer à tout ce qu'il croyoit lui devoir, que de l'entretenir dans une passion dont l'issue ne pouvoit qu'être funeste ? N'étoit-il pas plus généreux d'être plus son Ami que son Amant ?... Cet éclair d'héroïsme l'avoit ébloui au point, qu'il étoit prêt à devenir infidèle par principe de probité. Mais ce que ce sentiment avoit de raffiné, ne pouvoit tenir long-temps contre la voix de la nature, qui crioit dans son cœur qu'une telle amitié ne pouvoit jamais éclater qu'en trahissant l'amour.

Cette dernière réflexion l'emporta : il prit la plume, & répondit à Madame *Hunt*, comme nous l'allons voir.



des sentiments de sa reconnoissance, & de son amitié pour vous ; aussi ai-je prétendu payer mon pot à mon tour, & nous l'avons bu à votre santé ; après quoi je me suis dépêché d'accourir à la maison pour vous dire ces bonnes nouvelles.

Quelles nouvelles ? s'écria le désespéré *Jones* ; tu ne m'as pas encore dit un seul mot de *Sophie*. . . . Miséricorde ! je l'avois presque oublié, Monsieur. Oh ! nous avons beaucoup parlé d'elle, & *George* m'a tout dit. Il m'a même appris que M. *Blifil* arrive ici pour l'épouser. Il fera fort bien de se presser, ai-je répondu sur le champ, sans quoi je connois quelqu'un qui lui damera le pion. N'est-ce pas une pitié, mon cher *George*, ai-je dit au Garde-chasse, que ce quelqu'un ne puisse pas l'avoir ? car il n'est pas de femme au monde qu'il aime autant qu'elle, & ce n'est pourtant pas pour son argent ; car je fais certaine Dame d'une bien autre qualité, & bien plus riche que *Sophie*, qui est si amoureuse de ce quelqu'un, qu'elle le suit par tout nuit & jour.

Ici notre Héros s'emporta contre *Partridge*, pour avoir, disoit-il, trahi son secret.

Ah ! Monsieur, s'écria le pauvre homme, je n'ai nommé personne. D'ailleurs, je puis vous assurer que *George* est votre plus fidèle ami, & voudroit voir M. *Blifil* au d. . . .

Que dis-je ? il voudroit, dit-il, trouver, au péril de sa vie, l'occasion de vous servir ; & je vous suis caution qu'il le feroit de tout son cœur.... Moi, vous trahir ! non, non, Monsieur ; après moi vous n'avez pas de plus fidele ami que *George*, ni personne plus prêt à tout hasarder pour vous.

Et tu dis donc, répondit notre Héros, un peu moins courroucé, que cet homme qui m'aime tant, demeure en même maison que *Sophie* ?

Oui, Monsieur, dans la même, dans la même maison, il est au nombre des domestiques, & très-bien habillé, ma foi.

En ce cas, dit *Jones*, crois-tu qu'il veuille m'obliger assez pour remettre une Lettre à *Sophie* ?

Voilà le nœud, s'écria *Partridge* : que je suis bête de n'y avoir pas pensé !... mais cela vaut fait, Monsieur, & à notre première rencontre je vous en réponds corps pour corps.

En ce cas, lui dit *Jones*, laisse-moi maintenant, je vais écrire une Lettre que tu lui remettras demain matin ; car je suppose que tu fais où le retrouver.

Oh qu'oui, je le trouverai, laissez-moi faire : point d'inquiétude là-dessus ; la bière est trop bonne dans cet endroit pour qu'il n'y retourne pas souvent.

Ainsi tu ne fais donc pas en quelle rue loge *Sophie*, s'écria notre Héros ?

Ah que si, je le fais, lui dit *Partridge*. Quel est le nom de cette rue ? lui cria *Jones*. Le nom, Monsieur ? attendez, ... ce n'est pas loin d'ici ;.... je ne le fais pas bien au juste, car il ne me l'a pas dit, .... & je ne l'ai pas demandé, de crainte qu'il ne soupçonnât quelque chose :.... mais, encore un coup, laissez-moi faire ; je suis trop malin pour qu'il m'échappe, comptez là-dessus.

Oh ! tu es en effet étrangement malin, repliqua *Jones* :... allons, pourvu que tu le sois assez pour le rencontrer demain à la taverne, & qu'il soit assez mon ami pour remettre ma Lettre, je suis trop satisfait.

Notre Héros, après avoir congédié le subtil *Partridge*, se mit à écrire sa Lettre. Nous le laissons dans cette occupation pour finir ce Volume.

*Fin du Tome troisieme.*





